LA SECONDE GUERRE MONDIALE

L'offensive des Ardennes



L'offensive des Ardennes

Le 16 décembre 1944, les Allemands lancent une ultime et violente contre-attaque dans les Ardennes, dans le but d'atteindre Anvers.
''Les Anglais connaîtront un nouveau Dunkerque ! avait prophétisé Hitler. Nos destructions ayant rendu inutilisable le port du Havre, c'est par Anvers que les Américains se ravitaillent. En reprenant Anvers, nous les asphyxierons.''
L'opération *Herbstnebel* - c'était le nom conventionnel du plan imaginé par le *Führer* - prévoyait que les troupes allemandes devaient atteindre la Meuse en quarante-huit heures, foncer sur Liège, Bruxelles et Anvers.
A l'aube du 16 décembre, la mécanique *Herbstnebel* se mit en marche. Pendant 9 jours, les Américains livrent un combat effroyable dans les Ardennes belges et parviennent à repousser l'offensive allemande. Les énormes pertes infligées à la *Wehrmacht* interdirent désormais aux armées d'Hitler toute opération d'envergure.
Ce récit vous fait revivre de manière passionnante une des plus violentes batailles de la Seconde Guerre mondiale, le dernier sursaut de l'offensive allemande. Les nombreuses informations historiques et les photographies authentiques font de cet ouvrage un document de valeur très vivant.

La Seconde Guerre mondiale
Editions Christophe Colomb

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

L'offensive des Ardennes

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

L'offensive des Ardennes

Éditions Christophe Colomb



Principaux collaborateurs

Auteurs
Lieutenant-colonel Eddy Bauer
Colonel Rémy

Direction éditoriale
Simone Devaux et Danièle Besnard

Conseillers techniques
Colonel Rémy
Henry Le Masson

Production française
André Winandy
Jacques Schillings
Michèle Descy

Iconographie
Jean-Dominique Rey et
Mathilde Rieussec

Cartes et dessins
Philippe Leblond

Légendes
Anne-Claude de Mazières
Simone Devaux
Luce Botté

Fabrication
Bertrand Quintin assisté de Jean Jehl
Luce Botté
Marie-Odile Charvet-Richter

Copyrights

Imprimé et relié en Italie
par Lito Terrazzi, septembre 1984
Dépôt légal : 1983.09
ISBN 2-88097-101-2

Table des photos

Archives Musée de la Guerre, p. 52, 70/71, 96, 101

Associated Press, p. 14, 47, 129, 132

Blitz Publications, p. 72, 81, 86, 142/143

Camera Press, p. 15, 103, 113, 126, 128/129, 136, 137, 138

Documentation Française, p. 12, 20, 22, 24, 24/25, 32, 33, 36, 40, 43, 56, 57, 59, 63, 71, 93, 94, 102, 104, 105, 197, 108/109, 116, 120, 140

Établissements Cinématographiques des Armées, p. 16, 37, 42, 60

Imperial War Museum, p. 15, 38/39, 73, 77, 80

Imperial War Museum/Camera Press, p. 98, 121, 122, 133, 134

Keystone, p. 18/19, 18, 19, 21, 23, 26/27,

L'offensive des Ardennes

Sommaire

28/29, 30/31, 34/35, 36, 41, 43, 50/51, 58/59, 60, 68, 73, 76, 78, 79, 80, 81, 84/85, 85, 86, 87, 89, 90/91, 91, 92, 97, 99, 110, 117, 118, 119, 123, 124, 127, 128, 130/131, 134, 135, 137, 141, 142, 143

Library of Congres, p. 45, 48

Musée de la Guerre, Vincennes/Idées & Éditions, p. 46, 49

N.Y. Public Library/ N. Marchand, p. 47

Rapho, p. 106

Roger-Viollet, p. 17, 126, 132

The John Hillelson Agency, p. 86

Ullstein, p. 104

U.S. Army/Idées & Éditions, p. 44, 54, 55, 82, 83, 100, 112, 125

U.S.I.S., p. 4, 9, 13, 14, 15, 16, 17, 22, 33, 53, 56, 61, 62, 63, 64, 64/65, 69, 70/71, 78, 87, 96, 101, 111, 114, 115, 139, 140

U.S. Signal Corps, p. 10/11, 11



La contre-offensive des Ardennes

Le samedi 16 septembre 1944, à l'issue de la conférence quotidienne tenue à l'*Oberkommando der Wehrmacht*, Hitler retint près de lui outre le *Feldmarschall* Keitel, son chef d'état-major général en titre, et le général Jodl, chef du bureau « Opérations », le général Guderian, spécialiste de l'armée blindée et le général Kreipe, chef d'état-major de la *Luftwaffe*. L'attentat commis contre lui le 20 juillet à la *Wolfsschanze* de Rastenburg, qui l'avait marqué de traces profondes, semblait ce jour-là avoir encore aggravé ses effets. Tandis que Jodl exposait la situation telle qu'elle se présentait sur le front de l'Ouest, le *Führer* laissa errer son regard comme s'il ne l'entendait pas. Posées sur la table, ses mains étaient agitées d'un tel tremblement nerveux que Jodl écourta son rapport.

« Là où personne ne nous attend »

Soudain, Hitler prit la parole. Frappant de sa main droite la carte qu'avait étalée Jodl devant lui, il déclara :
« Je vais contre-attaquer. Objectif, Anvers. »
Un silence suivit, pendant lequel ses interlocuteurs — mis à part Keitel, exécutant toujours servile des décisions de son maître — échangèrent un regard stupéfait. Il y avait de quoi être interloqué ! Jodl venait en effet de chiffrer à 96 le nombre des divisions alliées auxquelles avaient à faire face 55 divisions de la *Wehrmacht*, dont beaucoup étaient constituées d'éléments inexpérimentés, raflés dans les usines de guerre où les avait remplacés une main-d'œuvre forcée qui provenait des camps de concentration. D'autre part, le chef du bureau « Opérations » n'avait pas manqué de souligner les difficultés dans lesquelles se débattaient péniblement les restes des forces allemandes, disloquées par le débarquement franco-américain effectué le 15 août sur la côte de Provence : battant partout en retraite, elles frayaient leur route vers le Rhin, combattant pied à pied au prix de lourdes pertes. Non sans courage, car Hitler n'aimait pas à être contredit, Jodl éleva la voix :
« *Mein Führer*, une telle contre-attaque ne pourrait avoir quelque chance d'aboutir qu'à condition d'être puissamment soutenue par l'aviation. Or, plus encore qu'ailleurs, la supériorité anglo-américaine est écrasante dans ce domaine...
— J'ordonnerai à la *Luftwaffe* d'engager un millier et demi de ses appareils, répliqua sèchement Hitler.
— Mais, *mein Führer* ! protesta Kreipe, elle ne le pourra pas ! »
Le chef d'état-major de la *Luftwaffe* se repentit sur-le-champ de cette interruption :
« Je m'attendais à cette réponse ! hurla Hitler. C'est à cause de votre inertie que les Anglo-Américains n'ont pas été rejetés à la mer en Normandie ! Et si vos pilotes avaient fait leur devoir, leurs forces auraient été coupées en deux à Avranches ! »
Puis, réprimant avec effort le tremblement nerveux de ses mains, il reprit sur un ton plus calme :
« A supposer que vous disiez vrai, cette prétendue supériorité n'aura pas d'importance, car j'ai prévu que notre offensive serait lancée au mois de novembre, c'est-à-dire à une époque de mauvais temps. Pour être efficace, l'aviation a besoin d'un ciel clair.
— Où avez-vous prévu d'attaquer, *mein Führer* ? s'enquit docilement Keitel.
— Comme en 1940, là où personne ne nous attend, lui fut-il répondu.
— Dans les Ardennes ? s'étonna Jodl.
— Oui, confirma Hitler. Dans les Ardennes. »
Un nouveau silence se fit, tandis que se dessinait un pâle sourire sur la face d'Hitler, devenue jaunâtre par suite du traitement que lui faisait subir, depuis l'attentat du 20 juillet, son médecin personnel, le *Herr Doktor* Morell. Il s'agissait de pilules composées de strychnine et de belladone, propres selon lui à triompher des crampes d'estomac qui épuisaient le maître du Troisième Reich, et l'on peut supposer que l'emploi répété de ces deux alcaloïdes étaient à l'origine du tremblement nerveux qui ne faisait que s'accentuer de semaine en semaine.
« Les Anglais connaîtront un nouveau Dunkerque ! prophétisa Hitler. Nos destructions ayant rendu inutilisable le port du Havre, c'est par Anvers que les Américains se ravitaillent. En reprenant Anvers, nous les asphyxierons. »
Ayant ainsi parlé, il leva la séance, non sans avoir exigé de ceux qui l'avaient entendu le serment de garder le

secret le plus strict sur la décision qu'il venait de leur révéler.

« Herbstnebel »

Le plan conçu par Hitler mettait en œuvre la toute nouvelle 6e *Panzerarmee* placée sous les ordres de l'*Oberstführer* Sepp Dietrich, des *Waffen S.S.*, avec la 5e *Panzerarmee* du général Hasso von Manteuffel — retirée à cet effet du front d'Aix-la-Chapelle — et la 7e *Armee* du général Brandenberger. Inspiré de l'opération *Fall Gelb* (« Chute jaune ») qui, mise au point par von Rundstedt et von Manstein, son adjoint de l'époque, avait assuré au printemps de l'année 1940 la « victoire-éclair » de la campagne de France, ce nouveau plan assignait aux 5e et 6e armées blindées quarante-huit heures pour atteindre la Meuse, que la 6e armée aurait à franchir en amont de Liège pour foncer sur Anvers, tandis que Manteuffel prendrait, de part et d'autre de Namur, la direction de Bruxelles, et que Sepp Dietrich couvrirait les mouvements de l'ensemble contre une attaque éventuelle venant du sud. Cette contre-offensive, dont Hitler attendait un renversement de la situation, prit le nom conventionnel de *Herbstnebel*, mot qui se traduit par « brouillard d'automne », ce brouillard qui devait en assurer le succès, en clouant au sol l'aviation d'assaut de la *Royal Air Force* et de l'*U.S. Air Force*, si redoutée des *Panzern*, comme du plus modeste fantassin.
Hitler attendit le 24 octobre pour convoquer à la *Wolfsschanze* — ou « Tanière du Loup », nom donné à l'*Oberkommando der Wehrmacht* installé souterrainement en Prusse-Orientale — les chefs d'état-major du *Feldmarschall* Model, commandant le groupe d'armées « B », et du *Feldmarschall* von Rundstedt, lequel se trouvait pour la troisième fois rappelé à l'activité : ayant démissionné le 10 novembre 1941 pour marquer son hostilité à l'offensive d'automne contre l'Armée rouge, voulue par Hitler, il avait été nommé deux mois plus tard *Oberbefehlshaber West*, ou « commandant suprême à l'Ouest ». Coupable de n'avoir pu empêcher le débarquement allié en Normandie, il s'était vu remplacer par le *Feldmarschall* von Kluge, et n'avait dû son retour en grâce qu'à l'empressement qu'il apporta à juger les participants au complot du 20 juillet 1944, parmi lesquels il comptait de nombreux amis qui furent envoyés à la mort. Ce fut ainsi qu'il retrouva son commandement à l'Ouest. Ignorant tout de l'objet de cette convocation, von Rundstedt avait recommandé au général Westphal, son chef d'état-major, de la mettre à profit pour obtenir de l'O.K.W. des renforts sur la ligne défensive établie en avant du Rhin, et Model avait agi de même à l'égard du sien.
Les deux envoyés crurent dès leur arrivée à la *Wolfsschanze* qu'ils avaient partie gagnée d'avance quand, sous le sceau d'une *Geheime Reichssache* (ou secret d'État) la plus absolue, il leur fut révélé que six *Panzerdivisionen*, soutenues par treize divisions d'infanterie et deux divisions de troupes aéroportées, feraient sous peu mouvement vers le front de l'Ouest : ils tombèrent de haut quand ils entendirent Hitler en personne leur annoncer que, loin de voir étayer le système défensif du Rhin, Rundstedt et Model auraient à se priver d'un nombre égal de divisions blindées, plus trois divisions d'infanterie, qui seraient dirigées sur le front des Ardennes. Précisant qu'ils paieraient de leur tête la moindre indiscrétion, leurs chefs respectifs devant être les seuls à en avoir connaissance, Hitler leur exposa ensuite le plan *Herbstnebel*.
« *Herbstnebel*! ricana Rundstedt quand le général Westphal lui eut rendu compte de sa visite à la *Wolfsschanze*. Je reconnais là le génie de ce caporal bohémien! »
C'est ainsi que, toutes portes closes, l'*Oberbefehlshaber West* aimait à qualifier Hitler, ce natif de Braunau, en Haute-Autriche, qui n'avait réussi à devenir citoyen du Reich qu'au moyen d'un tour de passe-passe, sans avoir pu dépasser le grade de caporal lors de « la Grande Guerre ». La réaction qu'exprima Model devant son adjoint Krebs fut identique, bien qu'exprimée en termes différents :
« Ce plan-là ne tient pas debout, grommela le chef du groupe d'armées « B ». Comment pourrait-il le faire? Il n'a même pas de jambes! »

« Cette bataille va décider de notre vie ou de notre mort »

Mais il fallait obéir et, Hitler ayant fixé au samedi 25 novembre la mise en application de ce qu'il appelait « la grande solution », Model et Rundstedt se concertèrent. Arguant que le délai d'un mois qui leur était imparti ne pourrait suffire, ils proposèrent une *kleine Lösung* — ou « petite solution » — que Jodl mit sous les yeux de son maître le vendredi 3 du même mois. Faisant valoir que les 9e et 1re armées américaines s'étaient imprudemment aventurées à l'est et au nord-est d'Aix-la-Chapelle, ils préconisaient une attaque sur les deux flancs du saillant ainsi créé par les forces mises sous le commandement de Sepp Dietrich et de von Manteuffel; de cette manœuvre, disaient-ils, pouvait résulter la destruction d'une vingtaine de divisions de l'*U.S. Army* et la possibilité d'une poussée du groupe d'armées « B » en direction d'Anvers.
Dès le 4 novembre, Jodl informa von Rundstedt que le *Führer* avait rejeté « avec colère » la modification ainsi apportée à son plan.
« Je reconnais, ajouta-t-il, que *Herbstnebel* n'est pas sans offrir de sérieux risques, mais ce n'est pas d'un simple répit dont nous avons besoin : il nous faut une victoire décisive. Le *Führer* a décidé une fois pour toutes que l'intention, l'organisation et l'objectif de cette offensive sont irrévocables. Vous avez d'ailleurs pu le voir sur l'ordre que vous avez reçu, puisqu'il a mentionné cela de sa main.
— Mais... tenta de rétorquer Rundstedt.
— Non, *Herr Feldmarschall*, trancha Jodl. Dans la situation actuelle, nous ne devons pas hésiter à tout miser sur une seule carte. »
Tout ce que purent obtenir Model et von Rundstedt fut un report de l'offensive. Elle fut d'abord reculée au dimanche 10 décembre, puis au vendredi 15, et enfin au samedi 16. Depuis l'attentat qui avait failli lui coûter la vie, Hitler était en proie à une méfiance telle que, convoqués par l'O.K.W., les chefs des grandes unités appelées à participer au plan *Herbstnebel* partirent de Coblence — où von Rundsted venait de leur donner ses dernières instructions — à bord de deux autocars qui, roulant de nuit, empruntèrent un itinéraire compliqué pour atteindre leur point de destination, de façon qu'aucun passa-

ger ne pût être à même de le situer sur la carte. Ils descendirent devant un château qui se dressait au sommet du Ziegenberg, à moins de cent kilomètres du quartier général de l'*Oberbefehlshaber West*, alors que la distance parcourue leur semblait avoir été au moins du double. C'était là qu'au mois de mai 1940, Hitler avait pensé s'installer pour suivre le déroulement de l'opération *Fall Gelb*; de nature superstitieuse, il espérait que ce « nid d'aigle » lui porterait chance une nouvelle fois.

Les arrivants étaient au nombre d'une trentaine, le grade le moins élevé étant celui de général de division. Chacun d'eux s'entendit impérativement prier de déposer au vestiaire son arme et son porte-documents, puis subit l'humiliation d'avoir debout derrière lui, dans la salle où se tenait la conférence, un *S.S.* prêt à l'abattre au moindre geste suspect. Non dispensé de cette odieuse mise en scène, le général Bayerlein, qui s'était brillamment distingué en Normandie à la tête de sa *Panzerdivision Lehr*, unité blindée modèle, a dit de cette réunion que nul des généraux n'osa faire le moindre geste, « même pour tirer un mouchoir de sa poche ».

Hitler se lança dans une harangue désordonnée, qui se prolongea sur deux bonnes heures. Il fit surgir devant son auditoire figé dans une muette attitude le fantôme du fils du « Roi-Sergent », connu dans l'histoire de la Prusse sous le nom de Frédéric le Grand, rappelant que, chassé de la Silésie par la coalition austro-russe et ayant à affronter avec ses généraux et ses ministres son propre frère, qui le pressait comme eux de s'avouer vaincu, il finit par contraindre l'Autriche à signer le traité d'Hubertsburg qui validait toutes ses conquêtes. Parmi ceux qui l'écoutaient, plus d'un aurait pu rappeler à l'orateur que ce renversement d'une situation désespérée fut dû au décès de la tsarine Elisabeth, à laquelle succéda le prussophile Pierre III, ce qui priva l'impératrice Marie-Thérèse du concours de son puissant allié, mais les érudits préférèrent se tenir cois.

Hitler passa ensuite à la situation présente :

« Qui sont nos adversaires? s'écria-t-il. D'un côté, des États capitalistes, de l'autre des États ultra-marxistes! D'un côté un empire mondial qui est en train de mourir, l'Empire britannique, soutenu par une ancienne colonie qui guette l'héritage... Il s'agit de deux États dont les buts s'écartent jour après jour devant leur commun partenaire qui, pareil à une araignée sur sa toile, guette cette évolution et voit ces divergences grandir de plus en plus heure par heure. Si nous frappons là-dessus quelques coups bien vigoureux, il se peut, à chaque instant, que ce front commun, artificiellement maintenu, s'écroule dans le fracas d'un énorme coup de tonnerre! »

Puis l'auteur du plan *Herbstnebel* en vint à son énoncé détaillé. Quand il en eut terminé, son ton se fit aigu :

« Cette bataille va décider de notre vie ou de notre mort! vociféra-t-il. Je veux que tous mes soldats se battent farouchement et sans merci! Cette bataille, il faut la livrer avec brutalité, en brisant les résistances et en répandant la terreur!

« C'est aujourd'hui ou jamais que nous devons vaincre l'ennemi afin que vive l'Allemagne! »

Épuisé, il se rassit et croisa ses mains pour maîtriser leur tremblement convulsif. Près d'une minute de silence s'écoula avant que von Rundstedt éprouvât le besoin de se manifester.

« *Mein Führer*, dit-il d'une voix pénétrée à l'homme qu'il affectait de brocarder devant ses intimes, au nom de tous ceux qui sont ici, je vous assure de notre total dévouement. »

L'« Intoxe »

D'une âme médiocre, mais bon soldat sachant tirer la leçon des faits, l'*Oberbefehlshaber West* avait gardé en mémoire l'effet de surprise préconisé par Lord Mountbatten pour l'opération *Overlord*, et que les Alliés avaient su faire jouer à leur profit, alors qu'il croyait dur comme fer que leur tentative de débarquement se produirait entre la Somme et le pas de Calais; aussi s'employa-t-il à leur rendre la monnaie de leur pièce.

Avant le déclenchement d'*Overlord*, la reconnaissance aérienne allemande avait pu photographier tout à loisir les centaines et centaines de péniches de débarquement, amarrées à couple dans les ports de Douvres et de Folkestone, péniches d'un modèle identique à celles qui avaient été abandonnées sur la plage de Dieppe au mois d'août 1942. Tout comme si la vigilance britannique s'était soudainement endormie, les appareils de la *Luftwaffe* se promenèrent impunément au-dessus du comté de Kent, prenant à foison des photos de rassemblements de planeurs, relevant des traces de chenilles autour de massifs boisés — ce qui impliquait que des chars s'y trouvaient massés —, cependant que le service d'écoute radio de la *Wehrmacht* décelait dans le même comté un intense trafic d'ondes partant du point où, selon des rumeurs en provenance de pays neutres, le général Patton, commandant la 3e armée américaine, avait installé son quartier général. Cela fit que, quinze jours après le débarquement du 6 juin, von Rundstedt persistait à croire qu'il s'agissait là d'un leurre destiné à masquer le véritable objectif allié.

Pour l'ancrer dans son erreur de jugement, l'adversaire avait donné à cette immense intoxication le nom de *Fortitude*; résolu à l'imiter, von Rundstedt appela *Wacht am Rhein* — « la garde sur le Rhin » — l'opération qu'il monta pour camoufler les préparatifs de la contre-offensive qui allait être lancée dans les Ardennes, afin de persuader Eisenhower que les mouvements de troupes et de matériel décelés par son aviation avaient pour but de renforcer le dispositif de défense établi en avant du fleuve. A cet effet, il rassembla une partie de ses forces dans le secteur oriental d'Aix-la-Chapelle, multiplia l'échange, en langage clair, des messages radio transmettant des ordres dans ce sens, et intensifia l'installation de batteries anti-aériennes qui, comme par hasard, faisaient éclater leurs obus assez loin des « mouchards » alliés, ne leur causant aucun dommage. Le plus curieux est qu'on s'y laissa prendre du côté américain qui, sur un front de plus de cent kilomètres, étirait trois divisions d'infanterie soutenues par le 14e groupe de cavalerie et la 9e division blindée. Au général Middleton, commandant le 8e corps, qui se plaignait de la faiblesse des moyens dont il disposait pour faire face à une irruption éventuelle de l'ennemi dans les Ardennes, le général Bradley répliqua :

« Ne vous faites donc pas de bile! C'est bien le dernier endroit où je verrais Hitler essayer quelque chose. »

Commandant en chef du corps expéditionnaire américain, Omar Bradley avait apparemment oublié le bénéfice tiré, quatre mois plus tôt, du procédé *Fortitude*. Réputé circonspect, il s'était laissé prendre dans le filet tendu par la riposte de von Rundstedt, fondant sa conviction sur les photographies de gros détachements du génie de la *Wehrmacht* occupés à préparer des cantonnements et à jalonner les routes sur le flanc des forces faussement massées à l'est d'Aix-la-Chapelle, tandis que, venant d'aussi loin que l'Autriche, la Prusse-

Orientale et le Danemark, des trains qui ne roulaient que de nuit, stationnant le jour à l'abri des tunnels, amenaient sur le front des Ardennes, par divisions entières, les renforts prévus dans le cadre de l'opération *Herbstnebel*. Saisies après la guerre, les archives de la *Wehrmacht* ont révélé qu'en sus de ces divisions, près de 150 000 tonnes d'approvisionnement divers furent acheminées de la sorte, au prix de la seule perte de 19 wagons de munitions et de vivres, plus 4 wagons-citernes — sur un total dépassant 10 000 — détruits par l'aviation alliée.
Ne s'en tenant pas là, von Manteuffel suggéra d'accroître l'effet de surprise chez l'adversaire en limitant à 45 minutes l'indispensable préparation d'artillerie, fixée à trois heures par Hitler. Sa proposition fut retenue, mais le *Führer* demeura insensible à la représentation qui lui fut faite que l'utilisation d'une « brigade blindée spéciale », composée de quelque 2 000 hommes préalablement entraînés, allait à l'encontre des lois de la guerre : porteurs d'uniformes américains dont avaient été dépouillés des prisonniers en même temps que de leur livret militaire, et sachant s'exprimer dans le plus pur argot de Brooklyn, ces hommes étaient capables de piloter des chars *Sherman* et les *jeeps* prises sur les champs de bataille ; leur mission consistait à semer la pagaille dans les lignes adverses dès le départ de l'offensive, puis de se saisir des ponts de la Meuse pour en empêcher la destruction. Le commandement de cette *Sonderpanzerbrigade* fut confié par Hitler en personne au *Standartenführer* (colonel dans la hiérarchie *S.S.*), Skorzeny, comme lui de naissance autrichienne, qui s'était distingué le 12 septembre 1943 en libérant Mussolini, interné après son éviction du pouvoir dans un hôtel des Abruzzes, situé tout en haut du pic du Gran Sasso, à plus de deux mille mètres d'altitude. Pour corser l'affaire, Hitler fit appel à l'un des plus brillants officiers de la *Wehrmacht*, le colonel des troupes aéroportées von der Heydte qui, aux heures les plus critiques du 6 juin, avait failli couper en deux, avec son régiment de parachutistes, la tête de pont américaine établie sur la côte orientale du Cotentin. Il lui assigna la tâche de larguer ses 1 300 hommes, plus des mannequins équipés de pied en cap, sur le territoire belge et jusqu'aux environs de Paris afin de semer le désordre et la panique sur les plus lointains arrières des lignes alliées.

Le sursaut de la bête déjà blessée à mort

Situé non loin de la frontière allemande, sur la « Nationale » 26 qui rejoint, à Losheimergraben, la route menant à Aix-la-Chapelle, Lanzerath est un petit village belge de la province de Liège. Ce 16 décembre 1944, alors que l'aube n'était pas encore levée, on aurait pu s'y croire loin de la guerre. Il en allait de même sur toute la longue ligne de front américaine qui, partant du nord des Hautes-Fagnes, allait jusqu'au sud du grand-duché de Luxembourg, face au *Westwall* dont Hitler voulut faire une réplique à notre « Ligne Maginot ». Lors de « la drôle de guerre », les *tommies* du corps expéditionnaire britannique avaient dénommé « Ligne Siegfried » ce « Mur de l'Ouest », se promettant d'aller y faire sécher leur linge au printemps de l'année 1940.
Le village de Lanzerath était tenu par une maigre section de reconnaissance du 14e *Cavalry Group*, composée de 17 hommes commandés par le lieutenant Lyle Bouck, qui s'apprêtait à fêter le lendemain dimanche son vingt et unième anniversaire. Nul incident n'avait troublé la nuit du 15 au 16 et la journée à venir s'annonçait des plus paisibles quand, à 5 h 30 du matin, l'horizon s'embrasa à l'est, dans le grondement d'un tir d'artillerie d'une extrême violence allant jusqu'au plus gros calibre. A 6 h 15, le feu s'arrêta net, et la mécanique *Herbstnebel* se mit en marche. Forte des quatre divisions blindées *S.S.* ayant nom *Hitlerjugend, Leibstandarte, Hohenstaufen* et *Das Reich* — cette dernière traînant dans son sillage les quatre-vingt-dix-neuf pendaisons de Tulle et le massacre d'Oradour-sur-Glane —, plus de trois *Volksgrenadieredivisionen* (« divisions de grenadiers du peuple ») et d'une division de parachutistes, la 6e *Panzerarmee* de l'*Oberstführer* Sepp Dietrich s'engouffra dans la trouée de Losheim, balayant le 14e *Cavalry Group* américain et tournant sur sa gauche la 106e division d'infanterie *U.S.*, laquelle fut peu après enfoncée sur sa droite par la 5e *Panzerarmee* du général von Manteuffel, qui rejeta vers Clervaux la 28e division. En revanche, le 5e corps d'armée du général Gerow ne se laissa pas déloger de la crête d'Elsenborn, bien que sa 99e division d'infanterie fût encore novice et soumise à une surprise d'autant plus forte qu'elle n'attendait rien de moins, en cette fin de semaine, que la visite de Marlène Dietrich et de sa troupe. La célèbre star fut exacte au rendez-vous, mais on s'empressa de la faire battre en retraite vers un secteur moins exposé.
Dans le même temps, la « brigade spéciale » d'Otto Skorzeny provoquait une indescriptible confusion dans les rangs américains, au point que chaque *G.I.* en venait à se méfier de son voisin. Pour démêler le vrai du faux, la *Military Police* imagina de dresser une liste de questions auxquelles seul un authentique Américain était censé pouvoir répondre, mais elles entraînèrent une série de quiproquos dont le général Bradley faillit être victime : si, survenu sur les lieux, un officier ne l'avait reconnu, il aurait écopé d'une garde à vue, comme ce fut le cas pour un de ses généraux qui se trompa sur le nom d'une équipe de baseball. L'inversion des poteaux indicateurs, brillamment pratiquée par les hommes de Skorzeny, engendra de tels embouteillages que les officiers orienteurs y perdirent leur latin, finissant par ne plus croire à ceux qui étaient demeurés en place. Joint à un brouillard intense, le temps bouché retint au sol l'aviation alliée comme Hitler l'avait prévu, et se prolongea sur sept mortelles journées : au soir du mardi 19 décembre, 6 000 soldats américains étaient tombés aux mains de l'ennemi. Pourtant, ce succès initial qui suscita l'affolement à Paris — où le bruit courut que les avant-gardes des *Panzerdivisionen* fonçaient à toute allure vers la capitale sans rencontrer la moindre résistance — et jusqu'à Versailles, où l'on dressa en toute hâte un réseau de barbelés assorti de postes de mitrailleuses, autour du *Trianon-Palace* qui abritait le quartier général d'Eisenhower, ne fut rien de plus que le sursaut furieux d'une bête déjà blessée à mort. Ce suprême effort ne fit que précipiter sa fin.

Rémy

Légende de la page 4 :
La neige et la mort sont au rendez-vous de la contre-offensive imaginée par Hitler.

L'automne 1944 à l'Ouest

Ralentissement de l'offensive alliée

A la veille de l'offensive allemande des Ardennes, on pouvait, dans l'opinion occidentale, relever un certain sentiment de frustration, semblable à celui qui régnait en Angleterre et en Amérique à la veille de la percée d'Avranches.
Le 15 septembre 1944, la victoire semblait à portée de la main. Le 15 décembre, le général Eisenhower pouvait, certes, revendiquer la reconquête de Mulhouse, libérée par la 1re armée française le 20 novembre, de Belfort, de Strasbourg où la 2e D.B. de Leclerc était entrée le 23 novembre, et de Metz, la prise d'Aix-la-Chapelle, le dégagement d'Anvers et de l'estuaire de l'Escaut, la capture de plus de 150 000 prisonniers. Il n'empêche qu'à cette date, les ponts du Rhin et le bassin de la Ruhr se trouvaient, somme toute, plus éloignés des armées alliées qu'aux derniers jours de l'été. Chacun se rendait compte qu'entre le front atteint et l'objectif final, il y avait encore place pour plusieurs grandes batailles; nul ne se doutait que la première à livrer serait défensive.

Les causes météorologiques

Ce ralentissement de la poussée alliée trouve son explication dans l'action concomitante de diverses circonstances, les unes résultant des éléments et du terrain, les autres de la volonté des hommes opposés sur un front courant de la frontière suisse à la mer du Nord, et des décisions auxquelles ils s'arrêtèrent.
Parmi les premières, rappelons que la fin de l'été et l'automne 1944 se distinguèrent par des pluies continuelles, au point que le général Patton commanda à son aumônier, le révérend O'Neill, une prière pour obtenir le beau temps. Ces intempéries combinant leurs effets avec le raccourcissement des jours, il s'ensuivit une baisse désastreuse dans le nombre des interventions fournies par l'aviation tactique pour aider l'infanterie freinée par la boue. C'est ce que démontrent les chiffres ci-après qui, concernant la 3e armée américaine, sont néanmoins valables pour l'ensemble du front :

août :	12 292 missions : 393 par jour;
septembre :	7 791 missions : 260 par jour;
octobre :	4 790 missions : 154 par jour;
novembre :	3 509 missions : 117 par jour;
décembre :	2 563 missions (du 1er au 22) : 116 par jour.

Or, on sait quel parti tirèrent les Anglo-Américains de leur « artillerie volante » dans la bataille terrestre de Normandie. Pareille baisse de son rendement ne pouvait que se répercuter sur le rythme des progrès alliés.
D'autre part, la bataille se transporte dans des secteurs boisés et montagneux qui favorisent la

Ci-dessous: à court d'hommes et de matériel, Eisenhower voit son avance freinée par les pluies torrentielles de l'automne 1944.



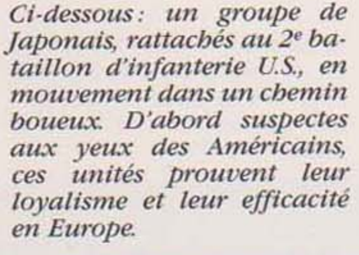
défensive en canalisant l'attaque sur un petit nombre d'axes faciles à barrer, tels, particulièrement, les massifs des Vosges, du Hunsrück et de l'Eifel dont, au surplus, les grandes forêts déjouent la surveillance aérienne et réduisent à peu de chose les possibilités de l'aviation d'appui. Dans la plaine lorraine, la défense s'appuiera sur l'obstacle des cours d'eau et sur l'ensemble fortifié Metz-Thionville; la Roer et les organisations du *Westwall* joueront le même rôle dans le secteur d'Aix-la-Chapelle.
Quant aux Anglo-Canadiens, il leur incombe de monter très rapidement de véritables opérations amphibies.

Eisenhower à court de divisions

Concernant les facteurs stratégiques, qui rendent compte de ce piétinement, il faut relever le fait qu'à Washington le général George C. Marshall avait calculé au plus juste les effectifs à donner aux forces terrestres américaines et, qu'en cette saison, Eisenhower se trouvait plutôt à court de divisions. On n'avait pas prévu — mais pouvait-on le prévoir? — qu'au bout de deux mois de guerre de mouvement, l'ennemi se rétablirait sur un front continu d'un développement d'environ 800 kilomètres, devant lequel quelque 60 divisions alliées ne pouvaient espérer aucun succès décisif.
En présence de cette situation, le Pentagone se vit contraint de convertir à la « piétaille » des formations de D.C.A., ce qu'autorisait la carence de la *Luftwaffe*.
Mais encore, en transférant le S.H.A.E.F. de Granville à Versailles, Eisenhower eût été bien gêné si, dans l'espace d'une nuit, un tapis volant lui avait apporté les 30 divisions qui lui manquaient pour relancer l'offensive. Son 4e bureau, au même moment, peinait pour en entretenir tant bien que mal une soixantaine, et plutôt mal que bien, jugeaient les combattants du front.
Le dégagement d'Anvers permit à la stratégie occidentale de sortir de ce cercle vicieux. Mais il fallut un mois et le renfort de deux divisions américaines au maréchal Montgomery pour s'acquitter de cette mission. Et pendant ce temps, on assistait à deux opérations divergentes, en contradiction formelle avec la « poussée concentrée » que recommandait le vainqueur d'El-Alamein. Effectivement, tandis que la 2e armée britannique, sa droite à Grave, sur la Meuse, sa gauche à Eindhoven, attaquait en direction de Tilburg et de Breda, soit de l'ouest, les 1re et 9e armées américaines s'efforçaient de rompre le *Westwall* dans le secteur d'Aix-la-Chapelle, dans l'espoir d'atteindre le Rhin à Cologne en aval. Elles attaquaient donc plein est.

Remaniement du dispositif allié

Comme on voit, Eisenhower n'avait pas la tâche facile. Quoi qu'il en soit, pour soulager Patton, il organisa, le 5 septembre, une 9e armée américaine sous le commandement du lieutenant-général William H. Simpson, et lui confia le siège de Brest. La place tombée, cette 9e armée reprit, sur le front, le créneau des Ardennes, puis, le 23 octobre, elle fut transférée à la gauche de la 1re armée et participa avec elle à l'offensive de novembre contre le *Westwall*. Placée sous l'autorité du général Bradley, elle assurait donc la soudure avec le 21e groupe d'armées anglo-canadien.



Ci-dessous: un groupe de Japonais, rattachés au 2e bataillon d'infanterie U.S., en mouvement dans un chemin boueux. D'abord suspectes aux yeux des Américains, ces unités prouvent leur loyalisme et leur efficacité en Europe.

Le 15 septembre, à Vittel, le lieutenant-général Jacob L. Devers prenait le commandement d'un nouveau 6e groupe d'armées allié, directement subordonné au S.H.A.E.F. et responsable des opérations depuis la région d'Épinal jusqu'à la frontière suisse. Dans le cadre de ce remaniement, le détachement d'armée « B » reçut, le 19 septembre, la dénomination de 1re armée française. Puis, pour donner aux généraux Patch et de Lattre, mis sur pied d'égalité, des secteurs d'un seul tenant, on fit intervertir les 2e C.A. français et 6e C.A. américain. Enfin, le 29 septembre, le général Patton reçut l'ordre de céder son 15e C.A. à la 7e armée américaine.
Tel était le dispositif dans lequel les armées alliées allaient affronter la bataille d'automne.

Les forces allemandes

Le 6 septembre, au moment où Hitler rappelait le maréchal von Rundstedt à la tête de l'O.B.W., un document établi à l'O.K.W. qualifiait ainsi qu'il suit les grandes unités de l'armée allemande au combat sur le front de l'Ouest.

	I.D.	Pz.D.
Totalement aptes :	13	3 + 2 brigades
Entamées :	12	2 + 2 brigades
Totalement épuisées :	14	7
Dissoutes :	7	—
En voie de réorganisation :	9	2

Il appartenait donc à von Rundstedt de mener la bataille avec 30 divisions dont 5 de *Panzer* ; puis rejoindraient, dès qu'elles seraient prêtes à reprendre la lutte, les 11 divisions en voie de réorganisation, ce qui permettrait de rafraîchir à leur tour celles que ce bilan qualifiait de « totalement épuisées ». D'autre part, Hitler destinait au théâtre occidental 28 des 43 divisions de grenadiers populaires (*Volksgrenadieredivisionen* : V.G.D.) dont Himmler, en sa qualité de commandant de l'armée de réserve, accélérait la montée en ligne, sans égard pour leur degré d'instruction. C'étaient de grandes unités d'infanterie d'effectif réduit (entre 10 000 et 12 000 hommes) et d'équipement plutôt rustique.
Par ailleurs, il fut attribué à von Rundstedt 3 brigades blindées supplémentaires, encadrant chacune un bataillon de 68 *Panther*, 10 brigades de canons d'assaut, des brigades de lance-roquettes (chacune à 976 tubes de 150, 210 et 300 mm) et 10 bataillons de chasseurs de chars dont certains équipés du nouveau *Jagdpanther*, l'un des engins chenillés fort réussis de la *Panzerwaffe* : moyennant le sacrifice d'une tourelle à révolution totale, il unissait, pour 45 tonnes, la mobilité du *Panther* et la puissance de feu du *Königstiger* (tigre royal), s'armant comme lui, mais en casemate, d'un canon de 88 mm/71 calibres. C'est aussi que, dans les arsenaux du Troisième Reich, le matériel neuf ne manquait pas. Sans doute, au front, le groupe d'armées « B » ne comptait plus que 100 chars en état de marche ; mais durant l'été 1 500 étaient sortis d'usine, en dépit des bombardements. A Dompaire, le 16 septembre, on constatait que certains des chars de la 112e Pz.Br., démolis par la 2e D.B. française, portaient la date du 15 août. Mieux



Ci-dessus : pour soulager Patton, le général Simpson est placé à la tête de la 9e armée américaine.



Ci-dessus : malgré l'hiver précoce, une colonne de ravitaillement rejoint le gros des troupes, dans les Vosges.

encore, le 23 novembre, à Friesen, les *Jagdpanther* proprement estoqués par la 5e D.B., lors de l'offensive du général de Lattre en haute Alsace, avaient quitté Nuremberg douze jours auparavant.

On voit ce que cela veut dire... et l'on comprend le découragement du Dr Speer, grand maître de l'Armement du Troisième Reich, devant une telle hécatombe de son précieux matériel, détruit en si peu de jours.

Von Rundstedt ne pense qu'à tenir

« Il me faut tenir six semaines », écrivait le 7 septembre 1944 le maréchal von Rundstedt dans le premier rapport qu'il adressait à l'O.K.W. Mais, si la fortune refusa au général Weygand les onze jours de répit qu'il sollicitait le 4 juin 1940, elle accorda soixante-cinq jours de trêve relative au maréchal allemand, car c'est seulement le 8 novembre que le général Bradley fut à même de séparer ses armées et de les envoyer en direction de la Sarre et de la Ruhr.

Aux environs du 1er octobre, l'O.B.W. avait sous ses ordres 41 divisions d'infanterie et 10 divisions blindées ou de grenadiers blindés. Le 26 novembre, selon le journal de l'O.K.W., ces chiffres étaient, respectivement, de 49 et de 14. Encore que ces grandes unités fussent incomplètes pour la plupart, cet effort, par rapport à l'état existant le 6 septembre précédent, n'en est pas moins remarquable.

Au lendemain de l'affaire Arnhem, von Rundstedt avait sous ses ordres 2 groupes d'armées :

1. De l'estuaire de l'Escaut au sud de Trèves combattait le groupe d'armées « B » dont le maréchal Model avait conservé le commandement en quittant celui de l'O.B.W.

Lui étaient subordonnées :

— la 15e armée (général von Zangen), chargée d'interdire à l'ennemi le chenal de l'Escaut;

— la 1re armée de parachutistes (colonel-général Student), coiffant le saillant d'Arnhem,



Ci-dessus : l'équipage d'un Sherman attend les instructions, à l'orée d'un bois. Ce type de char, très maniable, est cependant surclassé par les blindés allemands.

entre la région de Tilburg et celle de Venlo :
— la 7e armée, barrant à l'ennemi les directions de Cologne, de Coblence et de Trèves ; à sa tête, le général Brandenberger, rescapé de la catastrophe de Roumanie, remplaçait le général Eberbach, capturé à Amiens.
2. Du sud de Trèves à la frontière suisse lui succédait le groupe d'armées « G ». A sa tête, le 22 septembre, le colonel-général Blaskowitz avait, par ordre de Hitler, cédé la place au général Balck qui, à maintes reprises, s'était distingué sur le front de l'Est. Il s'articulait en :
— 1re armée, passée le 6 septembre sous les ordres du général Schmidt von Knobelsdorff, lequel avait démontré ses capacités à la tête du 48e Pz.K. Elle barrait la direction de Sarrebruck entre le nord de Thionville et la région de Château-Salins ;
— 5e armée blindée (général von Manteuffel en remplacement du colonel-général Hausser, blessé), qui, devant les Vosges, interdisait, entre Château-Salins et Saint-Dié, la direction de Strasbourg ;
— 19e armée (général Wiese), qui tenait la haute vallée de la Moselle et s'appuyait sur le Doubs, près de Montbéliard, pour barrer la trouée de Belfort.

Hitler imagine une ample contre-attaque

Mais l'idée d'une contre-attaque d'ampleur stratégique et d'intention décisive s'était déjà emparée du cerveau du Führer. Dès le 1er septembre, alléguant les difficultés logistiques des Occidentaux, il recommandait à l'O.B.W. de lancer la 5e *Panzerarmee*, de la région de Nancy-Neufchâteau, sur Reims, avec l'intention de couper de ses communications la 3e armée américaine. Plan irréalisable et dont l'échec entraîna la disgrâce de Blaskowitz.
Le 19 septembre surgit de ses réflexions une nouvelle conception stratégique. Recevant le commandant désigné du groupe d'armées « G » et le major-général von Mellenthin, son

1



Objectif: Anvers. «J'insiste sur l'importance d'Anvers» télégraphie Eisenhower à Montgomery.

1 - Les naufragés du débarquement britannique de Walcheren sont recueillis par leurs camarades...

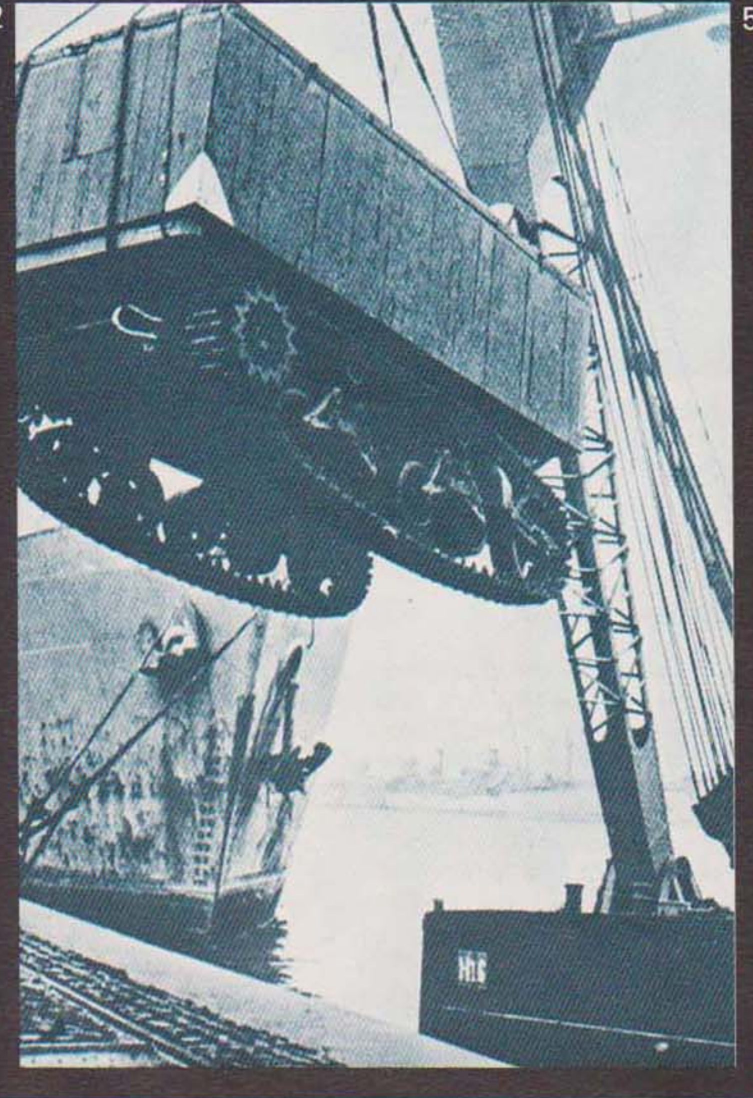
2. «Anvers est, après Hambourg, le plus grand port d'Europe... Chaque jour supplémentaire où nous refusons l'accès au port d'Anvers à l'ennemi et aux ressources dont il dispose peut être vital.» (Ordre du jour du 7 octobre 1944 du général von Zangen.) La photo montre le débarquement d'un char léger américain.

3 - Walcheren, clé du port d'Anvers. La partie centrale de l'île est située au-dessous du niveau de la mer.

4 - Vedettes américaines patrouillant dans l'estuaire de l'Escaut.

5. Le 1er novembre 1944, une brigade de Royal Marines prend pied à Westkapelle, sur l'île de Walcheren située dans les bouches de l'Escaut.

2



5



3



4



Ci-contre: la bataille se transporte dans des secteurs boisés et montagneux qui favorisent la défensive en canalisant l'attaque sur un petit nombre d'axes faciles à barrer.

Page ci-contre, en haut: les Canadiens de la 12ᵉ armée près d'Arnhem.

Page ci-contre, en bas: les chars de la 1ʳᵉ D.B. polonaise en Hollande. En novembre 1944, le Brabant septentrional, la Flandre et les îles zélandaises sont libérés.

Ci-dessous: des mitrailleurs polonais, lors de la bataille de Breda.

chef d'état-major, il leur exposait une appréciation de la situation que ce dernier nous a résumée : « D'après le Führer, l'avance anglo-américaine devait arriver au point mort sur une ligne courant des bouches de l'Escaut le long du *Westwall* jusqu'à Metz et de là aux Vosges. Des difficultés de ravitaillement contraindraient l'ennemi à faire halte et Hitler déclara qu'il profiterait de cette pause pour lancer une contre-offensive en Belgique. Il mentionnait la mi-novembre comme une date indiquée pour cette opération. »

La longueur des nuits et les brumes de l'arrière-automne soustrairaient, en effet, la préparation et l'exécution de la contre-offensive à l'observation et à la réaction des ailes adverses. Et déjà, Hitler avait ordonné la formation d'une 6e armée blindée à la tête de laquelle fut appelé le colonel-général Sepp Dietrich des *Waffen S.S.*, et avait fait sortir des archives le dossier du *Fall Gelb* (mai 1940).

Eisenhower rappelle à Montgomery l'objectif d'Anvers...

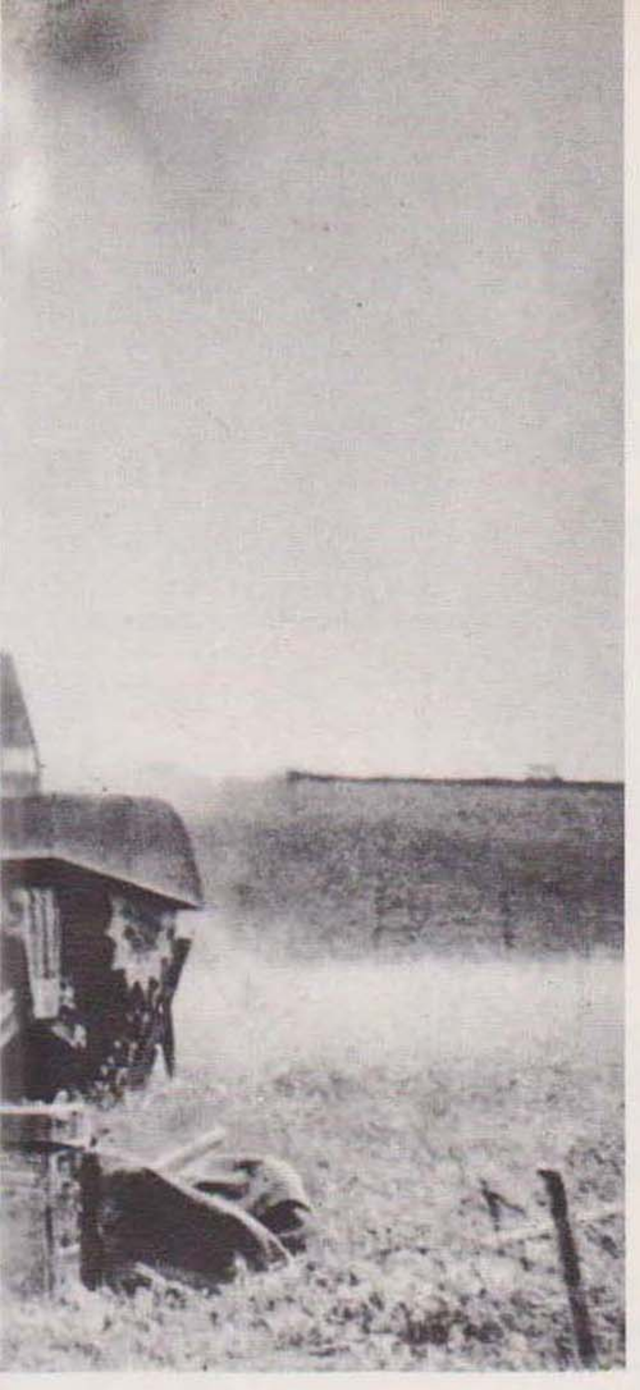
Le 22 septembre, alors que la bataille d'Arnhem battait son plein, Eisenhower, selon le témoignage du colonel Stacey, historien officiel de l'armée canadienne, télégraphiait à Montgomery : « ... J'insiste sur l'importance d'Anvers. Comme je vous l'ai dit, je suis disposé



Ci-dessus : un canon de 155 mm « Long Tom », sur châssis Sherman, en pleine action près de la Moselle. Au premier plan, un homme d'équipage se protège du bruit de la déflagration.



Ci-contre : une poche de résistance allemande vient d'être détruite grâce à l'efficacité du tir d'un Sherman.



à tout vous accorder en vue de la prise des approches d'Anvers, y compris toutes les forces aériennes et tout ce dont vous pourriez avoir besoin. Très amicalement. Ike. » Qu'est-ce à dire de cette insistance? Elle démontre, selon nous, que tout au mirage d'une percée foudroyante en direction de la Westphalie, Montgomery avait mis sous le coude l'instruction rédigée dans ce sens par « Ike ».

Quoi qu'il en soit, l'échec d'Arnhem rendit plus accessible le commandant du groupe d'armées « Nord » (ancien 21e groupe d'armées) aux invitations d'Eisenhower, d'autant plus que ce dernier, outre les forces aériennes promises dans son message du 22 septembre, mettait encore à sa disposition les 7e D.B. et 104e D.I. américaines. Mais on était déjà fin septembre et, entre-temps, la 15e armée allemande, forte de 3 corps d'armée et de 7 divisions d'infanterie, s'était solidement retranchée et avait surmonté la crise morale des semaines précédentes. Elle répondit à l'appel du général von Zangen qui, dans un ordre du jour le 7 octobre, lui disait notamment :

« ... Anvers est, après Hambourg, le plus grand port d'Europe.

« ... Quand ils se seront emparés des fortifications de l'Escaut, les Britanniques se trouveront enfin en mesure de débarquer d'énormes masses de matériel dans un grand port parfaitement protégé. Avec ce matériel, ils pourraient porter un coup mortel aux plaines de l'Allemagne du Nord et à Berlin avant l'arrivée de l'hiver... Le peuple allemand nous regarde. En ce moment les fortifications de l'Escaut jouent un rôle décisif pour l'avenir de notre peuple. Chaque jour supplémentaire où nous refusons l'accès du port d'Anvers à l'ennemi et aux ressources dont il dispose, peut être vital. »

... qui est atteint et dégagé

D'où l'âpreté de la lutte qui s'ensuivit. Le général Crerar étant tombé malade, c'est au

Ci-dessous : des canons automatiques en batterie derrière la ligne Siegfried.




Hinaus
mit dem welschen Plunder
HANSI MON VILLAGE
Jetz awer nüss!
LIBERTÉ ÉGALITÉ-FRATERNITÉ
MEIN KRAMPF
Mulhauser Tagblatt
BDM
GESTAPO
V LA GRANDE BALAYEUSE ANGLO FRANCO AMÉRICAINE
HANSI 1945



Ci-dessus : l'avance alliée s'accentue. Un « Sherman » traverse la Moselle sur un ponton rapidement construit par le génie américain.

lieutenant-général Simonds qu'il appartint de conduire l'attaque de la 1re armée canadienne. Dans une première phase, le 1er C.A. britannique (lieutenant-général Crocker) déboucha d'Anvers en direction du nord et, le 10 octobre, il verrouillait l'isthme de Woensdrecht qui donne accès à l'île de Zuid-Beveland, mais ce fut au prix de lourdes pertes. Pendant ce temps, le 2e C.A. canadien (major-général Foulkes) entreprit de nettoyer la tête de pont dans laquelle, en s'aidant d'inondations, les Allemands s'étaient maintenus entre Terneuzen (exclu) et Knokke-sur-Mer (inclus). Il lui fallut trois semaines (6-26 octobre) pour s'acquitter de sa mission, encore qu'il opposât 2, puis 3 divisions, à l'unique 64e I.D. C'est que celle-ci, selon le major Shulman du 2e bureau de l'armée canadienne, avait monté « un admirable morceau de lutte défensive : utilisant à fond leur expérience de la guerre , ils [les Allemands] profitèrent du terrain inondé où ils avaient à combattre pour forcer les Canadiens à ne compter que sur les digues et les chaussées étroites pour leur avance. Le moral de ces défenseurs s'améliorait avec chaque jour de résistance et le lieutenant-général Eberding réussit à inculquer à ses troupes cette volonté de se battre qui avait tant manqué aux troupes des ports de la Manche ». Breskens, en face de Flessingue, tomba le 22 octobre et, le 1er novembre, Eberding était fait prisonnier.

Le 22 octobre, la gauche de la 2e armée britannique (12e C.A.) attaqua d'est en ouest en direction de Hertogenbosch (Bois-le-Duc) et de Tilburg, venant à la rencontre de la droite canadienne qui poussait sur Breda. Une seconde manœuvre en tenaille, débouchant de Woensdrecht et de Terneuzen, donna le 31 octobre Zuid-Beveland au général Simonds.

Restait Walcheren : la partie centrale de l'île étant au-dessous du niveau de la mer, la rupture de la digue qui la protégeait, obtenue moyennant 1 263 tonnes de bombes d'avion, la faisait ressembler à une soucoupe pleine d'eau sur les rebords de laquelle se cramponnait la défense ; celle-ci avait été confiée à la 70e I.D. (lieutenant-général Daser), surnommée « division du pain blanc », car elle groupait des hommes que leur estomac contraignait à un régime spécial. Le 1er novembre, avec l'appui de feu du cuirassé *Warspite* et des monitors *Erebus* et *Roberts*, une brigade de *Royal Marines* prenait pied à Westkapelle, tandis que la 52e D.I. britannique (major-général E. Hakewill Smith) passait l'Escaut entre Breskens et Flessingue. Le 3 novembre, la résistance était brisée et le nettoyage de l'île s'acheva le 9, avec la capture de Daser.

Entre-temps, von Zangen, favorisé par un temps effroyable, avait mis le large fossé de la Meuse inférieure entre ses troupes et la 1re armée canadienne.

Le dégagement d'Anvers coûta à la 1re armée canadienne 12 873 tués, blessés et disparus, alors qu'elle annonçait 41 043 prisonniers. Dès le 3 novembre, les dragueurs entreprenaient le nettoyage du chenal et, le 28, un premier convoi s'amarrait aux quais du grand port, mais la veille, les *V2* avaient fait leurs premières victimes civiles et militaires. Anvers, pour retourner le mot de Napoléon, n'en était pas moins devenu un pistolet braqué au cœur du Troisième Reich.

Avec deux mois de retard, il est vrai, sur l'occasion qui s'offrait le 4 septembre, ce qui nous conduit à ratifier la conclusion formulée par Jacques Mordal sur cet épisode :

« Sur la base de 40 000 tonnes par jour, ces

Page ci-contre : la réponse du dessinateur et écrivain alsacien, Hansi, à une affiche publiée par les Allemands, après leur victoire de juin 1940 : une image d'Épinal célébrant la Libération de l'Alsace-Lorraine par les armées alliées : « Et maintenant, dehors! ».

Ci-contre : bazooka U.S. à la frontière germano-hollandaise.



Ci-dessous : le nettoyage de Metz est confié au 3e C.A. américain du major-général J. Millikin.



deux mois perdus représentaient 2 400 000 tonnes de matériel dont l'acheminement en temps opportun aurait certainement pu contribuer à diminuer pour les Alliés ces "désappointements d'octobre".

« Peut-être s'en serait-on épargné quelques-uns, si les gens du S.H.A.E.F. avaient prêté plus d'attention aux propos de l'amiral Ramsay lorsqu'il déclarait avec insistance "ne pas connaître une seule priorité qui dût passer avant l'opération *Infatuate*", c'est-à-dire, en un mot, le dégagement d'Anvers. »

La bataille d'octobre sur le « Westwall »

Au 12e groupe d'armées, les opérations se ressentirent, en octobre et novembre, de la pénurie d'essence et de munitions qui continuait d'intensifier ses effets.

Ainsi qu'on l'a vu, par ordre exprès d'Eisenhower, la 3e armée américaine avait été particulièrement défavorisée à cet égard. Quant à la 1re armée, à laquelle le général Bradley accordait la priorité selon les instructions reçues, rééquipée à la hâte, elle se trouvait en face du *Westwall* et attaquait du fort au fort, car Hitler, von Rundstedt et Model étaient bien déterminés à lui barrer la route primordiale de Cologne et de la Ruhr, en y mettant le prix qu'il faudrait.

La bataille d'octobre sur le *Westwall* prit donc l'aspect de cette « bataille de la Somme améliorée » que prévoyait le général Gamelin au moment de Munich. L'attaque partit le 1er octobre sur un front de 8 kilomètres; confiée au 19e C.A. américain (major-général Corlett : 30e D.I., 2e D.B.), elle fut préparée et appuyée par 372 pièces d'artillerie de 105 à 240 mm et 396 bombardiers bimoteurs et chasseurs-bombardiers, tandis que 1 250 quadrimoteurs isolaient le secteur, s'en prenant une nouvelle fois aux nœuds de communication de Cassel, Hamm et Cologne.

L'attaque progressa lentement vers la Wurm qui, dans la région de Maëstricht, suit de près la frontière germano-néerlandaise; en cinq jours, Corlett avait gagné 8 kilomètres à travers le dispositif allemand. Ce médiocre succès permit toutefois au général Hodges, commandant de la 1re armée, de pousser son 7e C.A. (major-général J.L. Collins) vers le sud-est et, le 10 octobre, à Stolberg, de parachever l'encerclement d'Aix-la-Chapelle, déjà amorcé en septembre. Tenue par 4 000 hommes, la ville fut réduite par la 1re D.I. au prix de huit jours de combats de rues.

A la même date, la 1re armée américaine annonçait qu'elle avait fait 10 000 prisonniers depuis le jour J; en revanche, durant le même espace de temps, elle avait tiré plus de 300 000 obus de 105 et de 155 mm et le manque de munitions la contraignit à la pause.

La 3e armée, réduite aux 12e et 20e C.A., marqua le pas devant Metz. A droite, le 12e C.A. se porta de la région du Grand-Couronné, sur la Seille, en aval et en amont de Nomény; à gauche, le

20e était parvenu sur la Moselle entre Metz et Thionville ; mais au centre, ses tentatives réitérées pour s'emparer du fort Driant (ex-*Feste Kronprinz*), qui commande, à hauteur d'Ars-sur-Moselle, la route de Nancy à Metz, échouèrent, malgré l'emploi du napalm, du lance-flammes et de la mitraillette. Les détachements de la 5e D.I. qui s'étaient aventurés dans ses galeries souterraines en furent finalement refoulés avec pertes.

Eisenhower départage Montgomery et Bradley

Le 18 octobre, Eisenhower tenait à Bruxelles, au P.C. de Montgomery, une conférence destinée à déterminer le parti stratégique qu'il convenait d'adopter à l'approche de l'hiver. Nul ne se prononça pour la défensive, mais, de nouveau, s'affrontèrent la thèse du maréchal britannique, recommandant une poussée unique en direction de la Ruhr, et celle de Bradley qui voulait jeter simultanément sa 3e armée sur Mannheim et Francfort et ses 1re et 9e armées sur Cologne ; à l'appui de ce système, le commandant du groupe d'armées « Centre » (ancien 12e groupe d'armées) invoquait des considérations qu'il nous résume de la sorte et qui emportèrent la conviction d'Eisenhower :
« Mon raisonnement relatif à une *double* poussée était fort simple. Eisenhower concentrait-il son offensive de novembre au nord des Ardennes, l'ennemi pouvait aussi concentrer là ses défenses au mieux, pour résister à cette attaque unique. D'autre part, si nous devions partager notre effort en deux poussées, avec une tenaille vers Francfort, nous pouvions tromper l'ennemi et faire une meilleure utilisation de la mobilité supérieure de nos armées. Patton était surtout intéressé là-dedans, parce que, si les vues de Monty devaient prévaloir, la 3e armée serait consignée sur la défensive au sud des Ardennes et finirait peut-être la guerre derrière la Moselle. N'était-ce pas mieux employer ces divisions que de les lancer contre la Sarre ? demandais-je au G.Q.G. allié. »

Demi-succès de l'attaque Nord

L'attaque Nord ne partit que le 16 novembre et ne connut qu'un demi-succès, encore que les généraux Hodges (1re armée) et Simpson (9e armée) aient engagé dans cette affaire 14, puis 17 divisions, dont 4 blindées ; c'est aussi qu'en date du 20 octobre, la 5e *Panzerarmee* s'était intercalée entre la droite de Brandenberger et la gauche de Student. En bref, la défense plia sans rompre sur une profondeur d'une douzaine de kilomètres.
Le 10 décembre, un communiqué du S.H.A.E.F. annonçait qu'entre Düren et Linnich toute résistance avait cessé sur la rive gauche de la Roer, ce qui mettait les Américains à 40 kilomètres de Cologne ; mais ce qu'il ne disait pas, c'est que

Ci-dessous : un char américain « M 10 » dans une rue d'Aix-la-Chapelle.





Le général Hodges.

Général HODGES (1887-1966). — Courtney Hicks Hodges est né à Perry (Géorgie). Admis à West Point en 1904, il est contraint de quitter cette école l'année suivante pour « déficience en mathématiques ». Il s'engage alors dans l'infanterie où il conquiert ses galons d'officier, en 1909. Hodges sert d'abord aux Philippines, puis participe à l'expédition punitive contre Pancho Villa, au Mexique (juin 1914). A la fin de la Première Guerre mondiale, il combat sur le front français, dans l'Argonne, à la tête d'une compagnie de mitrailleurs. Entre les deux guerres, il suit les cours de l'École d'Artillerie, de l'École d'État-major, de l'École de Guerre. A partir de 1940, il prend la direction, comme général, de l'École d'Infanterie de Fort Benning.
Appelé en Angleterre, Hodges reçoit le commandement de la 1re armée, débarque avec elle en Normandie, rompt le front ennemi à Avranches, pousse vers la Seine et l'Aisne, libère Mons et Liège, prend Aix-la-Chapelle, participe activement à la réduction du saillant des Ardennes, pénètre enfin au cœur de l'Allemagne pour effectuer, le 25 avril 1945, sa jonction avec l'Armée Rouge, à Torgau.

le franchissement de cette rivière demeurait subordonné à une condition qui n'avait pas été remplie.
Effectivement, le 5e C.A. américain, qui attaquait en amont, n'était pas parvenu, en dépit d'efforts réitérés, à s'emparer des barrages de la Roer et de l'Erft. Or, selon les calculs effectués à l'état-major du général Bradley, si l'ennemi procédait à leur destruction, il se formerait pour quelques jours, dans la région de Düren, une nappe d'eau d'une largeur de 2 500 mètres, pouvant atteindre une profondeur maximum de 8 mètres.

Patton aborde la ligne Siegfried...

Cependant qu'au nord l'offensive de Bradley retombait au point mort, au sud des Ardennes, Patton s'apprêtait à forcer le *Westwall* dans le secteur de Sarrelouis et avait déjà choisi à cet effet la date du 19 décembre. Le transfert de la 5e *Panzerarmee* avait abandonné la défense de la Lorraine à la seule 1re armée allemande qui, malgré le renfort du 89e A.K. (général Hoehn), se trouvait réduite à 9 divisions d'un effectif moyen inférieur à 10 000 hommes, étirées sur un front de 200 kilomètres. En face d'elle, la 3e armée américaine, renforcée jusqu'à concurrence de 3 corps d'armée et de 9 divisions dont 3 blindées, encadrait 250 000 hommes. D'autre part, la surprise joua en faveur de Patton, car, le 8 novembre, il pleuvait si fort que toute action d'importance semblait raisonnablement exclue.
Si bien que, dans la soirée du même jour, le 12e C.A. (général M. S. Eddy : 26e, 35e, 80e D.I., 4e et 6e D.B.) avait bousculé les 3 faibles divisions que lui opposaient les 89e et 13e A.K., ce dernier des *Waffen S.S.* (général Priess), et s'était emparé de Moyenvic et de Nomény. Eddy exploita rapidement ce succès de surprise : à droite sur l'axe Château-Salins - Morhange - Rohrbach (4e D.B., 35e D.I.); à gauche par Han-sur-Nied - Faulquemont - Saint-Avold (6e D.B., 80e D.I.), en dépit des contre-attaques de la 17e Pz.G.D.S.S. *Goetz von Berlichingen*, puis de la 21e Pz.D.
Au 20e C.A., la 5e D.I. amorçait le débordement de Metz par le sud et par l'est de la place. Mais surtout, à sa gauche, dans la nuit du 8 au 9 novembre, la 95e D.I. franchissait la Moselle en amont de Thionville, puis tournait au sud et, le 19 novembre, opérait sa jonction avec la 5e D.I. sur la route Metz-Sarrelouis; tel fut le baptême du feu de cette grande unité aux ordres du major-général Twaddle. Pendant ce temps, la 90e D.I., qui avait forcé la Moselle en aval de Thionville et qui était suivie par la 10e D.B. (major-général W. H. H. Morriss), abordait la frontière franco-allemande le 20 novembre.

... en obtenant la capitulation de Metz

Le nettoyage de Metz fut imparti au 3e C.A. du major-général J. Millikin. Les ouvrages de la



place n'armaient plus qu'une trentaine de pièces, et la 462ᵉ V.G.D., qui formait sa garnison, comptait 7 000 hommes à peine. Le 25 novembre, le combat cessait au centre de l'agglomération et les Américains découvraient dans un hôpital le lieutenant-général Kittel, commandant de la forteresse, grièvement blessé. Les ouvrages du front Ouest succombèrent l'un après l'autre.

Le 13 décembre, le fort Jeanne d'Arc, qui prenait sous son feu la région de Gravelotte, fut le dernier à capituler.

Patton mord dans le « Westwall »

Le 82ᵉ A.K. (général Sinnhuber) n'avait pas fait meilleure figure que le 90ᵉ et le 13ᵉ S.S. D'autre part, les réserves, que le groupe d'armées « G » et l'O.K.W. dégagèrent pour étayer la 1ʳᵉ armée, étaient trop faibles pour renverser la situation. C'est ce qui explique que le major-général Walker et son 20ᵉ C.A. soient parvenus à mordre dans le *Westwall*.

Le 3 décembre, la 95ᵉ D.I. avait réussi à surprendre, sur la Sarre, le pont qui relie Sarrelouis à Fraulautern, puis, en réduisant une cinquantaine de casemates, à s'emparer de cette localité, sur la rive droite de la rivière. Le 18 décembre, la 5ᵉ D.I. l'avait rejointe dans cette tête de pont tandis qu'un peu en aval la 90ᵉ D.I., triomphant de deux positions bétonnées, en avait formé une seconde, englobant la moitié de Dillingen. On comprend donc que Patton ait été très optimiste quant au succès de l'offensive qu'il devait déclencher le 19 décembre avec le concours de 3 000 appareils de l'aviation tactique. L'événement allait en décider autrement.

Toujours est-il qu'entre le 7 novembre et le 21 décembre son armée, pour une perte de 4 530 morts, 21 430 blessés et 3 725 disparus, avait, selon ses propres statistiques, tué 21 300 Allemands et en avait capturé 37 000.

A l'O.K.W., Hitler sanctionna la lourde défaite de la 1ʳᵉ armée par la disgrâce du général Schmidt von Knobelsdorff qui, le 4 décembre, fut appelé à passer son commandement au général Obstfelder, ancien commandant du 86ᵉ A.K.



Les blindés français libèrent Huningue, chef-lieu de canton du Haut-Rhin, près du Rhin, au nord de Bâle. (A l'arrière-plan : la croix que l'on distingue sur un réservoir indique qu'il se trouve en territoire suisse).

Page ci-contre: l'infanterie américaine surveille les « dents de dragon », obstacle antichar du « Westwall ».

Victoire en Alsace

Si le groupe d'armées « Centre » compensait sur la Sarre son échec de la Roer, le groupe d'armées « Sud » (ancien 6e groupe d'armées) remportait, à la trouée de Saverne et au sud des Vosges, une victoire de telle envergure qu'on put croire un instant qu'il allait s'établir rive gauche du Rhin, entre Lauterbourg et Huningue. Il n'en fut malheureusement rien et une pareille opportunité ne devait pas se représenter.

Devers se renforce

Nous avons dit plus haut que la 7e armée américaine avait été renforcée par le 15e C.A. (79e D.I., 2e D.B. française); lui furent attribuées dans le courant d'octobre les 44e, 100e et 103e D.I., puis, après sa percée en basse Alsace, la 14e D.B. Quant à la 1re armée française, qui conservait encore la responsabilité du secteur mont Blanc-Barcelonnette, elle faisait serrer fin septembre sa 2e D.I.M. (général Carpentier) et allait recevoir en octobre la 5e D.B. (général de Vernejoul), transférée directement d'Afrique du Nord. Fin novembre, rejoindra la 4e D.M.M. relevée de sa faction aux confins franco-italiens par la constitution de la 27e D.I.A. (alpine).
En s'installant à Vittel, le général Devers avait, entre Épinal et la frontière suisse, 7 divisions sous ses ordres. Au moment de la reprise de l'offensive, son groupe d'armées en comptera 14 dont 3 blindées.

Ci-dessous: les soldats de Patton abordent la « ligne Siegfried » dès le début du mois de décembre 1944.



Hitler charge Balck de tenir à tout prix l'Alsace et la Lorraine

Le 19 septembre, en définissant sa nouvelle mission au général Balck, Hitler lui avait intimé l'ordre de tenir à tout prix l'Alsace et la Lorraine, ainsi que, lui déclarait-il, l'exigeait la situation politique. Le transfert de la 5e *Panzerarmee* dans le secteur de la Roer ne s'accompagna d'aucun aménagement de cette mission. La 1re armée allemande eut donc à s'étirer sur sa gauche pour barrer, entre Château-Salins et Raon-l'Étape, la route de Strasbourg. De son côté, la 19e armée s'était retranchée sur une position incluant Saint-Dié, Gérardmer, les contreforts occidentaux des Vosges, et barrant la trouée de Belfort en avant de Montbéliard.

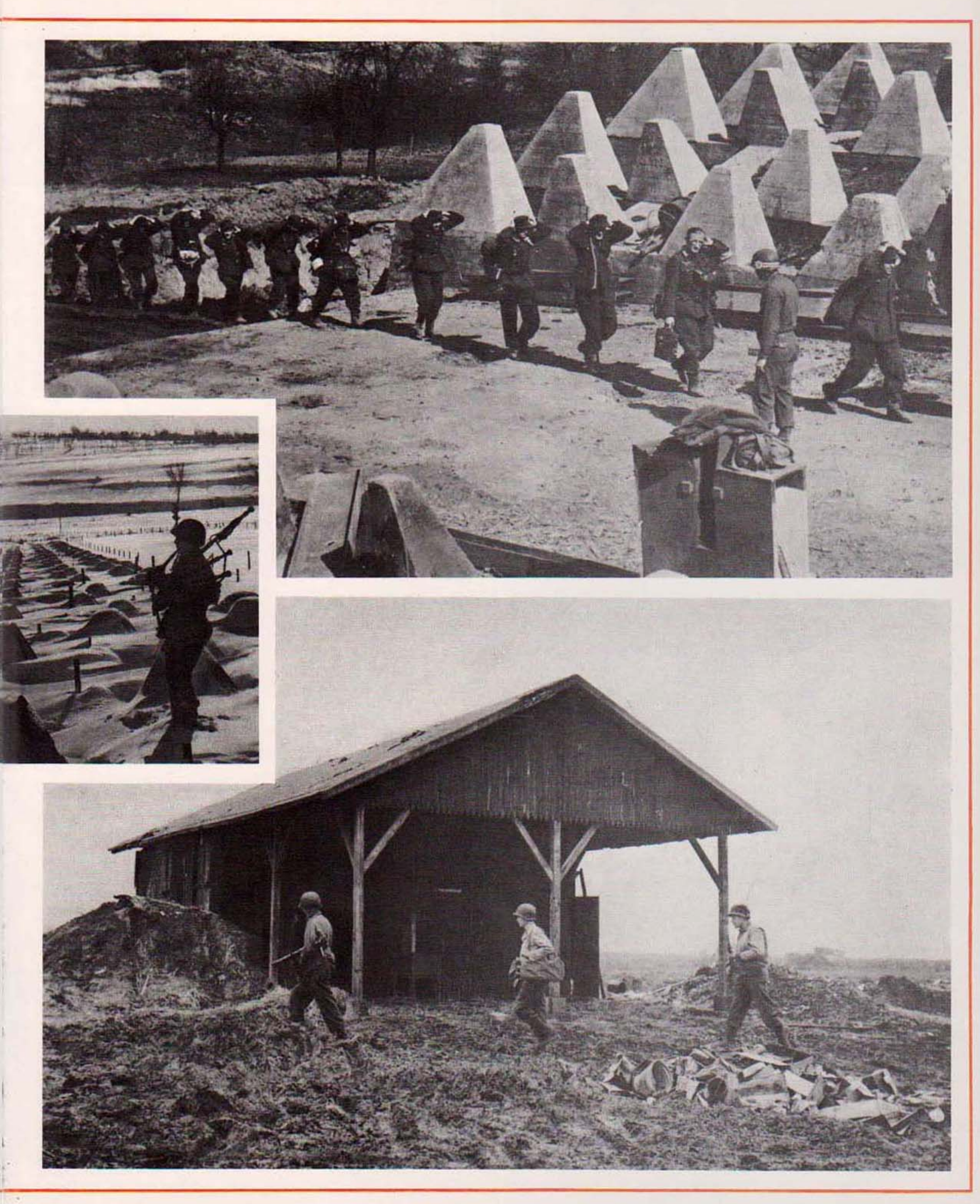


« Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried... »



La fin de l'année 1944 voit l'armée américaine aborder la ligne Siegfried (appelée Westwall en Allemagne), mais ce n'est qu'au printemps suivant que les Alliés pourront mettre leur projet à exécution : pendre leur linge...

Le formidable ensemble de fortifications sert de décor à la reddition des combattants allemands.







Guebwiller, premier objectif de la 1re armée française

La première idée du général de Lattre de Tassigny, dont la gauche était parvenue fin septembre à Rupt-sur-Moselle, fut de forcer les Vosges au col de la Schlucht, mais il dut en rabattre et se contenter de donner Guebwiller comme premier objectif au 2e C.A. Ce dernier, dans une seconde phase de l'action, pousserait vivement sur le Rhin, depuis Chalampé, acculant de la sorte la gauche de la 19e armée allemande à la frontière suisse. A cet effet, il le renforça aux effectifs de 3 divisions et accorda la valeur de 2 autres au général de Monsabert.
L'affaire n'en manqua pas moins, et ce pour deux raisons. Tout d'abord, tandis que le 2e C.A. français faisait effort en direction de la crête des Vosges, la 7e armée américaine se voyait comme aspirée dans la direction divergente de la trouée de Saverne, et de Lattre, à son grand déplaisir, dut consacrer à la soudure une partie des moyens qu'il destinait à l'attaque. Ce faisant, Patch et Devers, au-dessus de lui, ne faisaient que se conformer aux instructions du S.H.A.E.F. leur prescrivant de couvrir la droite du groupe d'armées « Centre » (3e armée) qui progressait vers le nord-est.
D'autre part, les pluies diluviennes de l'automne 1944 ralentirent l'infanterie et aveuglèrent l'artillerie et l'aviation, d'autant plus qu'à mesure que la saison s'avançait et que les troupes du 2e C.A. s'élevaient sur les pentes des Vosges, les cas de gelures se multipliaient dans les unités. Le brodequin de cuir à semelle de caoutchouc n'était pas, en effet, l'article le plus réussi de l'équipement américain.

De Lattre intoxique l'adversaire...

Le 17 octobre, au bout de deux semaines d'efforts soutenus qui permirent à la 3e D.I.A. de remonter la Moselotte jusqu'à Cornimont, le général de Lattre se décida à changer son fusil d'épaule et à surprendre la trouée de Belfort. Mais encore ne fallait-il pas qu'en relâchant sa pression, le 2e C.A. permît à l'ennemi de remanier son dispositif.
Aussi bien, poursuivit-il ses attaques qui, le 5 novembre, avaient conduit la 3e D.I.A. (général Guillaume) aux environs du col d'Oderen, à plus de 1 000 mètres d'altitude; en face d'elle, la 19e armée avait concentré jusqu'à 15 bataillons d'infanterie, ainsi que la 169e I.D. rééquipée de neuf à son retour de Finlande.
Cette action de force combina ses effets avec une action de ruse, ayant pour but, écrivait le

Ci-contre : les goumiers marocains près de Colmar.



commandant de la 1re armée française, « de donner à l'adversaire une impression de sécurité totale dans le secteur des Vosges. Des mouvements simulés d'unités et des installations de P.C. fictifs se font ostensiblement dans la région de Remiremont. A Plombières, un détachement de la 5e D.B. installe des pancartes, flèche des itinéraires et use largement de la radio. Toute cette activité ne doit pas échapper aux espions ennemis et si, par hasard, ils ne le voyaient pas, les agents du S.R. seraient là pour leur ouvrir les yeux ».
Effectivement ces indices, aux regards du général Wiese, semblent corroborés par de fausses instructions ou directives, munies de la signature autographe du général de Lattre, qui lui parviennent par des filières accréditant leur authenticité. Le comble de l'intoxication est atteint par cette « directive d'orientation no 4 » dans laquelle le commandant de la 1re armée française annonce son intention de simuler des mouvements de concentration dans le secteur du Doubs, afin d'inciter l'ennemi à se dégarnir dans les Vosges.

... et passe à l'attaque le 14 novembre

Toujours est-il que la 2e division suisse en service dans la région de Porrentruy avait mis en

Général de LATTRE de TASSIGNY (1889-1952). — *Jean-Marie Gabriel de Lattre de Tassigny est né à Mouilleron-en-Pareds — comme Clemenceau — dans cette Vendée si prodigue en héros. Il sort de Saint-Cyr en 1911, après s'être fait remarquer par des dons brillants et par l'originalité de ses conceptions. Lieutenant de dragons en 1914, il demande à passer dans l'arme la plus dangereuse : l'infanterie. Quatre fois blessé au cours de la campagne, il termine celle-ci comme officier d'état-major, après avoir commandé une compagnie d'infanterie et un bataillon.*
Après avoir participé à la guerre du Rif au Maroc, ce qui lui vaut une cinquième blessure, il suit les cours de l'École supérieure de Guerre jusqu'en 1929. Il fait ensuite partie de l'état-major du général Weygand avant de commander le 151e régiment d'infanterie, à Metz. Promu général de brigade en 1939, la mobilisation le trouve chef d'état-major de la 5e armée dont le colonel de Gaulle commande les chars.
En mai 1940, à la tête de la 14e D.I., il contient, à Rethel, la poussée allemande sur l'Aisne, jusqu'à l'extrême limite.
En septembre 1941, il reçoit le commandement des forces françaises en Tunisie. Rappelé en raison de son attitude indépendante à l'égard de la Commission d'armistice, il reçoit le commandement de la division de Montpellier et, lorsque les Allemands pénètrent en zone libre, en novembre 1942, il refuse de s'incliner, part en dissidence, est arrêté, emprisonné à Toulouse, puis à Lyon. Condamné à dix ans de réclusion pour abandon de poste et tentative de trahison, il est transféré à la prison de Riom, le 2 février 1943.
Aidé par son jeune fils, sa femme et des amis fidèles, il s'évade le 3 septembre 1943, gagne l'Angleterre, puis l'Afrique du Nord où il est nommé général d'armée le 10 octobre 1943.
A la tête de la 1re armée, qui est désignée pour coopérer avec les Alliés à la libération de la France, il commence par s'emparer de l'île d'Elbe (17 juin 1944). Mais ce n'est qu'une répétition générale avant le débarquement en Provence. La suite n'est plus, dès lors, qu'une succession de victoires : libération de Toulon, Marseille, Lyon, Autun, Dijon, Belfort, Mulhouse, Colmar, Strasbourg, que vient couronner cette épopée entrée dans l'histoire sous le nom de "Rhin et Danube" et dont les étapes s'appellent : Karlsruhe, Stuttgart, Fribourg, Ulm. Enfin, honneur suprême, le général de Lattre de Tassigny signe à Berlin (8 mai 1945), comme représentant de la France, l'acte de capitulation des armées allemandes.
Par la suite, le général occupe diverses hautes fonctions : inspecteur général de l'armée, commandant des forces terrestres de l'Union occidentale, haut-commissaire et commandant en chef en Indochine (1950-1951) où il jette les bases d'une armée vietnamienne. Après avoir eu la douleur de perdre son fils Bernard, tué au cours de cette campagne, et surmené par une activité intense, il rentre en France où il meurt le 11 janvier 1952. Il est élevé aussitôt, à titre posthume, à la dignité de maréchal de France. Il a laissé une Histoire de la 1re armée française.



Page ci-contre : le 17 octobre, au bout de deux semaines d'efforts soutenus, la 3e D.I.A., sous les ordres du général Guillaume, remonte la Moselotte jusqu'à Cornimont.

Ci-contre : la 3e armée américaine marque le pas devant Metz. Hitler a décrété que la ville serait défendue à outrance et en a fait prêter serment au commandant de la place, le lieutenant-général Kittel.

Ci-dessous : des spahis français en mission de reconnaissance.





fonction ses appareils de repérage au son, et que ceux-ci, quelque discrétion que missent les Français dans leurs tirs de réglage, suivaient depuis le 25 octobre l'installation progressive d'un puissant dispositif d'artillerie sur les pentes du Lomont. Cet indice matériel échappa-t-il à l'attention des Allemands? On ne sait.

C'est le 24 octobre que le commandant de la 1re armée arrêta son idée de manœuvre : elle confiait au 1er C.A. (général Béthouart) la mission de s'emparer des débouchés de la trouée de Belfort et d'entreprendre simultanément la réduction de la place. En cas de succès, il était prévu que le 2e C.A. entrerait dans la bataille à son tour et que l'objectif d'armée était constitué par le Rhin entre Huningue et Neuf-Brisach et par la ligne Neuf-Brisach - Colmar - Ribeauvillé. Le général Devers qui avait l'intention de pousser sa 7e armée sur l'axe Saverne-Strasbourg applaudit au plan de son grand subordonné et lui détacha, outre d'autres moyens de feu, un groupe de canons de 203 mm et un groupe d'obusiers de 240.

Le général Béthouart engagea en premier échelon :

— la 9e D.I.C. (général Magnan) qui, renforcée par un *Combat command* de la 1re D.B., avec ses Sénégalais relevés par des zouaves, des tirailleurs marocains et des F.F.I. recrutés sur place, attaqua entre la frontière suisse et le Doubs ;

— et la 2e D.I.M. qui reçut Montbéliard, Héricourt et Belfort pour objectifs.

C'est donc à elle que revenait l'action principale ; c'est pourquoi on lui avait attribué deux *Combat command* de la 5e D.B.

En face, le 64e A.K. (général Schalk) lui opposait sur un front de 45 kilomètres, à gauche, la 338e I.D. appuyée à la frontière suisse, à droite, la 159e barrant la direction de Belfort. C'étaient



Ci-dessus : dans le secteur de Colmar, l'infanterie américaine, appuyée par un char, se prépare à l'attaque.

des divisions pauvres en infanterie, formées d'éléments très mélangés et de valeur diverse (jusqu'à un bataillon de sourds!).
Elles se protégeaient derrière des champs de mines antichars, denses et profonds, dont le nettoyage était rendu particulièrement périlleux par un réseau infernal d'engins antipersonnels et de pièges explosifs. De la région de Delle à Belfort, les travailleurs réquisitionnés parmi la population occupée avaient terminé le gros œuvre d'un fossé antichars de 20 kilomètres de développement; il aurait causé bien des ennuis à la 1re armée française si le général de Lattre avait remis la date de son attaque, donnant à l'ennemi le temps nécessaire pour le miner et pour armer ses casemates.
L'attaque partit le 14 novembre sous une pluie mêlée de neige et fit des pertes sérieuses dans les barrages minés du 64e A.K. qu'enfilait le feu des armes automatiques. Le 1er C.A. mordit dans les positions ennemies, mais sans parvenir à les percer. Deux circonstances cependant favorisèrent les Français : aux environs de la route Besançon-Montbéliard, le lieutenant-général Oschmann, commandant de la 338e I.D., qui inspectait ses premières lignes, fut abattu par une patrouille de la 2e D.I.M. et l'on retira de la sacoche de son officier d'ordonnance le dispositif détaillé de sa division, ainsi que les copies des ordres reçus et donnés. D'autre part, il semble que, quarante-huit heures durant, on ait au P.C. du général Wiese minimisé la portée de l'offensive adverse.
Le 16 novembre, toutefois, le groupe d'armées « G » ordonnait à la 19e armée de se replier sur la position Belfort-Delle, mais son 64e A.K. était si affaibli que ses arrière-gardes furent dépassées ou culbutées. L'événement se place le lendemain soir : le C.C.4 (*Combat command*)

Ci-contre : les généraux de Lattre, Devers et Béthouart posent devant le « Lion de Belfort », après la libération de la ville.



Ci-contre : à mesure que la saison s'avance et que les troupes du 2ᵉ C.A. français s'élèvent sur les pentes des Vosges, les cas de gelures se multiplient dans les unités mal chaussées pour la neige.

du colonel Schlesser, ayant réussi très habilement à masquer son approche aux vues de l'ennemi, surprit à Montbéliard les ponts de la Lisaine et ouvrit la voie à la 2ᵉ D.I.M. Aux abords de la frontière suisse, la 9ᵉ D.I., elle aussi, avait fait brèche dans le dispositif filiforme de la 338ᵉ I.D., ce qui permit à Béthouart de disposer de la 1ʳᵉ D.B. (général du Vigier). Sautant sur l'occasion, de Lattre, le même soir, lança un « ordre général pour l'exploitation » : il ordonna simultanément au 1ᵉʳ C.A. la course vers le Rhin (1ʳᵉ D.B.), la réduction de la place de Belfort (2ᵉ D.I.M.) et, en vue d'une action sur Cernay, le retour à ses ordres de la 5ᵉ D.B. Ultérieurement, il avait l'intention de la pousser sur Colmar et Neuf-Brisach, tandis que la 1ʳᵉ D.B. s'engagerait en direction de Sélestat et de Strasbourg. Au cours de cette seconde phase, le 2ᵉ C.A. pousserait, avec sa droite, par Giromagny sur Colmar, et forcerait avec sa gauche les cols de Bussang, puis de la Schlucht.
Le 18 novembre, la 2ᵉ D.I.M., de concert avec la 1ʳᵉ D.I.M. (général Brosset), prit contact avec les défenseurs de Belfort. La 1ʳᵉ D.B., pour sa part, s'appuyant sur la frontière suisse, franchit dans la foulée le fossé antichars dont nous parlions plus haut, trouva, à Delle, le pont de l'Allaine sauvé par les F.F.I., s'empara de la petite ville et, dans la soirée, dispersa à Seppois-le-Haut un groupe de D.C.A., il est vrai sans canons.
Elle avait progressé de quelque 30 kilomètres au cours de la journée.

Les Français arrivent les premiers au Rhin...

Elle en franchira plus de 40 le jour suivant. Le C.C.3 (colonel Caldairou) avait pris la tête de la colonne ; dans sa course au Rhin, il ne connut que de menus accrochages et, à 17 heures, ayant laissé l'Ill derrière lui, il passait Jettingen à 15 kilomètres de son objectif.
« Alors, a écrit l'ancien commandant de la 1ʳᵉ armée française, c'est la charge. A toute vitesse, un détachement commandé par le lieutenant de Loisy et comprenant un peloton de *Sherman* et une section du 1ᵉʳ zouaves fonce vers l'est : Helfrantzkirch, Kappelen, Bartenheim... Quelques rafales de mitrailleuses sur des isolés. Encore six kilomètres. Rosenau ; quinze prisonniers stupéfaits. Encore cinq cents mètres. Un rideau d'arbres... Le Rhin !
« Ah ! en cet instant — 19 novembre 1944, 18 h 30, que de misères vengées ! En tête de toutes les armées alliées, la 1ʳᵉ armée française est arrivée au Rhin. »



Ci-dessus : le général Guillaume commande la 3ᵉ D.I.A. devant Belfort.


56
48



Ci-contre : une remarquable réussite technique britannique : le véhicule léger blindé Bren-Carrier.



Ci-dessus : en exécution du plan de Lattre, la place de Belfort est tournée, puis investie.

... prennent Mulhouse et investissent Belfort

Il est vrai qu'au sud de Belfort l'ennemi, établi en crochet défensif dans la région de Morvillars, résistait opiniâtrement aux attaques de la 9e D.I.C. et que, sur les tronçons de route Montbéliard - Morvillars et Montbéliard - Fesches-l'Église, l'embouteillage était tel qu'il fut impossible au 1er C.A. de dégager la 5e D.B. pour la remettre à disposition de l'armée dans les délais prévus par l'ordre du 17 novembre. Quoi qu'il en soit, le 20, le C.C.3 de la 1re D.B. s'emparait de Mulhouse, manquant de peu le général Wiese ; derrière lui, le colonel Gruss et le C.C.2 s'étaient portés de Seppois-le-Haut sur Altkirch. Enfin, le même jour, la place de Belfort se trouvait totalement investie.

Le général Balck contre-attaque

Au P.C. du groupe d'armées « G », le général Balck se trouvait fort embarrassé ; d'une part, Hitler lui ordonnait de contre-attaquer la 1re armée française et de couper ceux de ses éléments qui avaient atteint le Rhin ; d'autre part, l'offensive de la 7e armée américaine dans le secteur de Saverne risquait, à tout moment, d'aboutir à la rupture entre ses 1re et 19e armées. Le 20 novembre, il suggérait à von Rundstedt d'étayer Schmidt von Knobelsdorff à l'aide des renforts destinés à la contre-attaque, quitte à replier Wiese au nord de Mulhouse. Mais, comme à l'ordinaire, Hitler demeura intraitable et Balck n'eut qu'à exécuter le plan qu'il déclarait inexécutable.

Extraite du secteur Saint-Dié - Gérardmer, la 198e I.D. (major-général Schiel) passa le col de la Schlucht pour débarquer de ses camions à Dannemarie, d'où elle contre-attaqua, le 21 novembre, en direction de la frontière suisse. Sur sa base de départ, elle avait été renforcée par la 106e *Panzerbrigade*, équipée de *Jagdpanther* et de *Mark IV*, et se trouvait, à gauche, soutenue dans son entreprise par la 30e I.D. des *Waffen S.S.*, formée d'Ukrainiens blancs. La pluie qui tombait à torrents masqua aux Français la rocade et la mise en place de la 198e I.D. D'autre part, pour les raisons que nous avons dites, il n'avait pas été possible au général de Lattre de disposer de la 5e D.B. dans les délais prévus par son ordre du 17. S'ensuivit que Schiel s'enfonça dans la faille que présentait, au sud de Dannemarie, le dispositif adverse et réussit à franchir, entre Delle et Seppois, la route qu'empruntait le ravitaillement de la 1re D.B.

Le 22 novembre, toutefois, la 198e I.D. était elle-même prise de flanc par la 5e D.B. et la 9e D.I.C., et soumise à un formidable pilonnage d'artillerie. Quarante-huit heures plus tard, le général Béthouart, au prix de combats furieux et de pertes sensibles, l'avait coupée en deux selon l'axe de la route Delle - Seppois, c'est-à-dire que la 1re D.B. avait recouvré ses communications et que les 308e et 326e régiments de grenadiers livraient leur dernier combat, acculés à la frontière suisse. En fin d'après-midi, le 24 novembre, tout était consommé.

La défense de ce dernier carré allemand fut proprement héroïque.

La 19e armée allemande prise en tenaille

Cet incident n'était pas encore liquidé que, le 22 novembre, de Lattre avait déjà divisé le 2e C.A. en deux parties, dans l'intention d'élargir sa manœuvre et de la porter au niveau de la stratégie. Effectivement, le même jour, la 2e D.I.M. s'emparait de haute lutte du fort et du



Ci-dessus : un combat sans merci se poursuit de maison en maison dans Niederbronn.

village de Giromagny et, le 25 novembre, le camp retranché de Belfort était entièrement en sa possession. D'où la possibilité de prendre en tenaille la 19e armée allemande, le 2e C.A. de Belfort venant à la rencontre du 1er, attaquant lui-même à partir du front Mulhouse - Altkirch, en direction de l'ouest et du sud-ouest.

Mais le commandant de la 1re armée avait dû entre-temps se séparer de son excellente 1re D.I.M. destinée, par ordre supérieur, à dégager l'estuaire de la Gironde. D'autre part, il était de nouveau très à court de munitions. Ce fut donc au prix d'un rude effort que le général de Monsabert réussit à frayer sa voie et, le 28 novembre, dans la région de Burnhaupt, à opérer sa jonction avec son camarade Béthouart.

Le nettoyage de la poche qui s'était ainsi formée autour des 159e, 198e et 338e I.D. porta à plus de 17 000 le nombre des prisonniers capturés par les Français. Plus de 10 000 morts,



Ci-dessus : le 20 novembre, le C.C. 3 de la 1re D.B. française s'empare de Mulhouse, manquant de peu la capture du général Wiese.

120 canons, 60 chars jonchaient le champ de bataille dont un certain nombre de *Jagdpanther* de 46 tonnes, estoqués à 50 mètres d'un coup de bazooka. Dans les rangs de la 1re armée française, on déplorait 1 440 tués et disparus, 4 500 blessés et 1 694 évacués pour gelure grave. Au nombre des morts figurait l'intrépide général Brosset, victime, le 20 novembre, d'un accident de jeep. Le général Garbay, qui lui succéda à la tête de la 1re D.I.M., devait maintenir sa tradition.
C'est ainsi qu'au début de décembre, faute de 2 ou 3 divisions de renfort, la 1re armée suspendit sa poussée sur la ligne canal de Huningue - nord de Mulhouse - Thann - Saint-Amarin - col de la Schlucht.

Mission de la 7e armée américaine

A la gauche du groupe d'armées « Sud », la 7e armée américaine, toujours aux ordres du général Patch, après un départ aussi prometteur, connut pour de semblables raisons pareilles déconvenues.
Selon la mission qu'elle avait reçue du général Devers, il lui appartenait de libérer la plaine d'Alsace, de Strasbourg inclus à Wissembourg, et de rejeter l'ennemi de l'autre côté du Rhin. Déjà, le 31 octobre, la 2e D.B. française avait, de sa propre initiative, forcé la Meurthe et poussé au-delà de Baccarat, de sorte que le jour J, fixé au 13 novembre, le 15e C.A. américain auquel avait été dévolue l'action principale, se trouvait devant le front Badonviller - Blâmont - Réchicourt. Lui faisaient face, barrant la trouée de Saverne, les 708e et 553e I.D. qui formaient la gauche de la 1re armée allemande.
Le général Haislip, commandant du 15e C.A., engagea en premier échelon la 79e D.I., qui combattait sous ses ordres depuis le mois d'août, et la 44e D.I. (major-général R. L. Spragins), réservant la 2e D.B. pour l'exploitation de la rupture, laquelle devait intervenir le 16 novembre.

La charge de Leclerc

A cet effet, depuis le 3 novembre, le général Leclerc étudiait sa manœuvre sur un immense plan en relief au dix-millième et, le 10, il faisait appeler le colonel de Langlade, commandant d'un de ses trois groupements tactiques (G.T.).
« Il vous faut, lui dit-il, dégringoler en Alsace au galop... et la surprise des Boches sera telle qu'ils ne s'en remettront jamais... Pour cela, il ne faut pas passer par Sarrebourg et Saverne, ce sera le rôle de Dio de le tenter... Toutes ces routes importantes seront bourrées d'obstacles... on n'en sortira pas... C'est pourquoi vous vous arrangerez pour passer par là...
« Ce disant, du bout d'une longue perche, il me montra le lacis de petites routes secondaires qui, débouchant de Cirey, parvenaient, après des contorsions multiples et après avoir traversé la Sarre blanche et la Sarre rouge, au



Ci-dessus : le général Devers.

Ci-contre : le général Leclerc lors de la prise d'armes, place Kléber, à Strasbourg, le 26 novembre 1944.



Ci-dessus : le général Patch.

carrefour de Rethal, à 10 kilomètres au sud-est de Sarrebourg, en plein contrefort des Vosges. Le général, cependant, achevait de me dévoiler son plan :
— Arrivé à Rethal, nous aviserons, mais vous devez tout faire pour utiliser la route du Dabo ; c'est la plus courte pour tomber sur Wasselonne ou Marmoutier, dans la plaine d'Alsace. L'ennemi vous attend par les routes de Saverne, il ne vous attend pas par le Dabo, car nul ne pourra jamais supposer qu'une division blindée s'engage dans cet itinéraire de montagne... M'avez-vous bien compris ? »
L'actuel général de Langlade nous confesse qu'il demeura pantois en présence de l'itinéraire qui lui était tracé, tant ses dénivellations, ses lacets, ses épingles à cheveux convenaient mal à ses *Sherman* de 32 tonnes et favorisaient l'embuscade de petits groupes ennemis s'armant du redoutable *Panzerfaust*, sans compter que les pluies diluviennes des derniers jours avaient détrempé les chemins qu'il recevait l'ordre d'emprunter.
Mais Leclerc reprit :
« Oui, je sais, cet itinéraire vous paraît être une folie... Eh bien, c'est celui qui vous donnera le succès... D'ailleurs, je ne vous demande pas de comprendre dans le détail le sens de ma manœuvre et je vous prie de ne pas la discuter. Si je vous ai chargé de cette mission de cavalerie qui vous paraît si hasardeuse, c'est parce que, jusqu'à présent, vous avez toujours su exécuter rapidement et bien mes ordres. Je vous demande donc tout simplement de persévérer et de vous surpasser cette fois-ci... »
Parvenu à Cirey-sur-Vezouze, Leclerc fit deux parts de ses moyens. A droite, le G.T. « L », au sein duquel s'était inséré le groupement tactique du lieutenant-colonel de Guillebon (G.T. « W »), s'engagea, le 19 novembre, sur l'itinéraire qui lui était prescrit, avec la consigne : « Poussez comme une brute ! »
En foi de quoi, sous une pluie torrentielle, le commandant Massu, en possession du Dabo le 21 novembre à 9 h 30, débouchait, au début de l'après-midi, dans la plaine d'Alsace, suivi de près par le G.T. « W » qui, en fin de journée, atteignait et libérait Marmoutier sur la route de Saverne à Strasbourg.
A gauche, dépassant la 44e D.I., le G.T. « D » (colonel Dio) avait mission de pousser en direction de Sarrebourg - Phalsbourg - Saverne, par le nord de la Nationale 4, ce qui l'amenait à franchir le canal de la Marne au Rhin à Xouaxange dont le pont n'avait pas sauté, tant l'éclusier du lieu avait régalé de vin gris les sapeurs chargés de sa destruction.
Le commandant Quilichini échoua devant Phalsbourg, mais, accrochant de front la 553e I.D., il permit au colonel Rouvillois de tourner sa droite par le crochet de la Petite-Pierre ; chemin faisant, il bouscula la 316e I.D. et, dans la soirée du 21 novembre, se trouvait lui aussi dans la plaine d'Alsace, au nord-est de Saverne. Le lendemain, au début de l'après-midi, le G.T.

(Suite en page 50)


POUR IT ON!
UNITED STATES
WPB
WAR PRODUCTION BOARD
USA

Production et propagande américaines

Depuis la fin 1941, le conflit est devenu réellement mondial avec l'entrée en guerre des deux géants industriels que sont l'Union Soviétique et les États-Unis d'Amérique. Ces deux puissances vont donner à l'affrontement un caractère matériel et technique de plus en plus prononcé.
A partir de cette date, on peut dire que les batailles se décident et se gagnent dans les laboratoires et dans les usines de tous les états belligérants.
Le régime de guerre et la mobilisation industrielle s'imposent avec une rigueur croissante et les chiffres de production que l'on relève en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis et en U.R.S.S. dans toutes les catégories d'armement méritent d'être examinés et interprétés : en Allemagne, par exemple, la production des chars passe de 2 235 à 27 345 entre 1941 et 1944, soit un rapport de 1 à 12, mais il faut noter aussi que les modèles I et II, de respectivement 5,5 et 9,5 tonnes ont disparu des chaînes de montage pour faire place aux modèles V Panther *de 45,5 tonnes, VI* Tiger I *de 56 tonnes et même* Tiger II *de 70 tonnes. Même remarque en ce qui concerne l'aviation américaine sur le plan quantitatif et qualitatif.*
Par ailleurs, il est clair que, dans cette compétition de caractère industriel, l'Allemagne, le Japon et l'Italie sont en position d'infériorité par rapport à leurs adversaires américains et soviétiques.

1. Le « géant » de la production de guerre américaine. Par la biais de l'industrie, les États-Unis deviennent « le grand arsenal des démocraties ».

2. Montage de pièces détachées dans une usine construisant des « forteresses volantes ». Les femmes participent activement à l'effort de guerre.

2



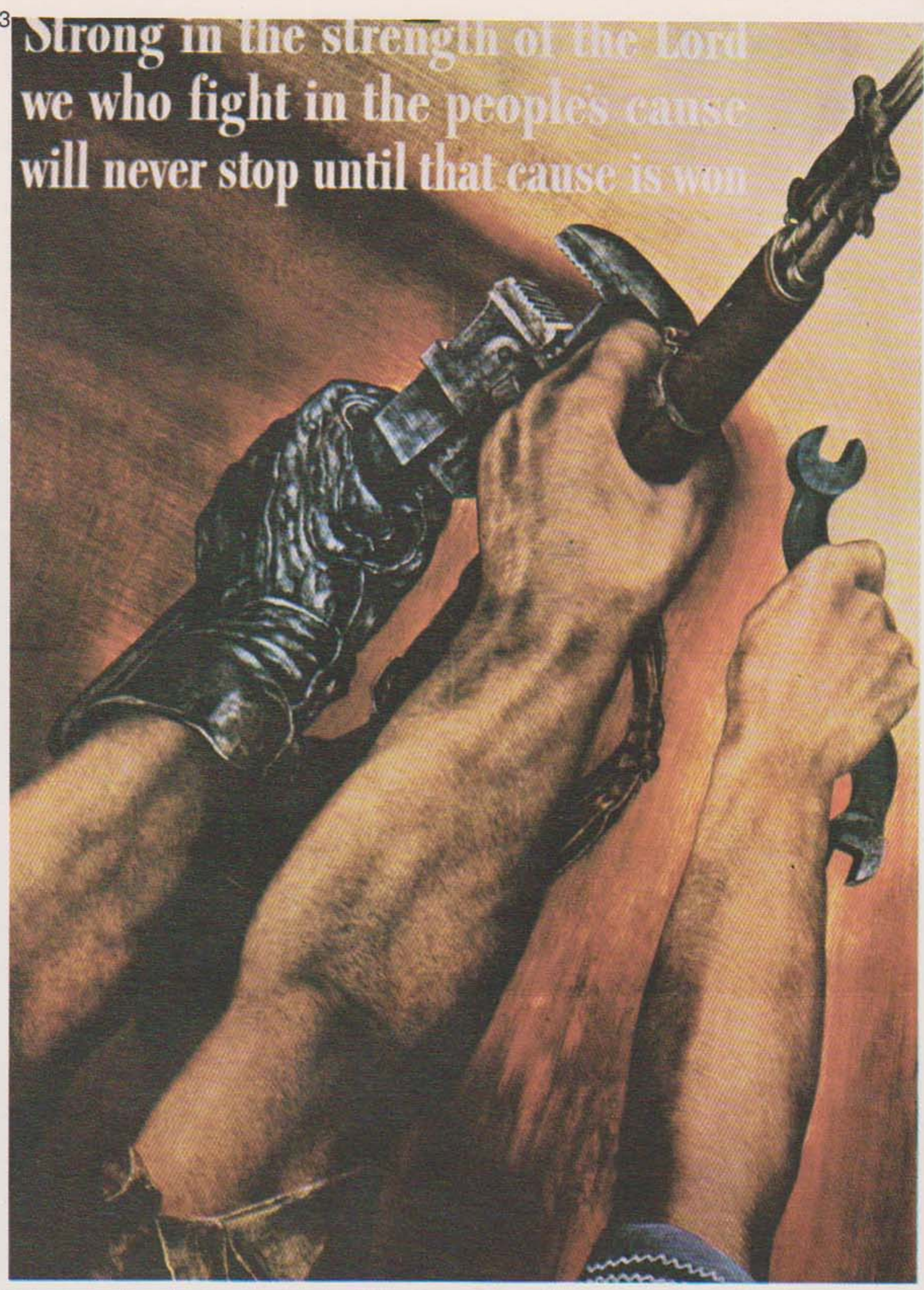
3. « Forts dans la force du Seigneur, nous qui combattons pour la cause de l'humanité, nous ne nous arrêterons pas avant le triomphe de cette cause ».
Ce patriotisme, teinté de religion, fait appel à des efforts de guerre accrus, aussi bien dans les usines que sur le champ de bataille.

4. Un exemple de propagande de guerre américaine : « Continuez à combattre ! La production gagne les guerres. Stop aux accidents ». Les syndicats sont d'accord avec les entreprises pour ne pas faire de grèves pendant la durée de la guerre.

5. Production de masse sur les chantiers navals. Les pièces préfabriquées des bateaux américains prennent forme.

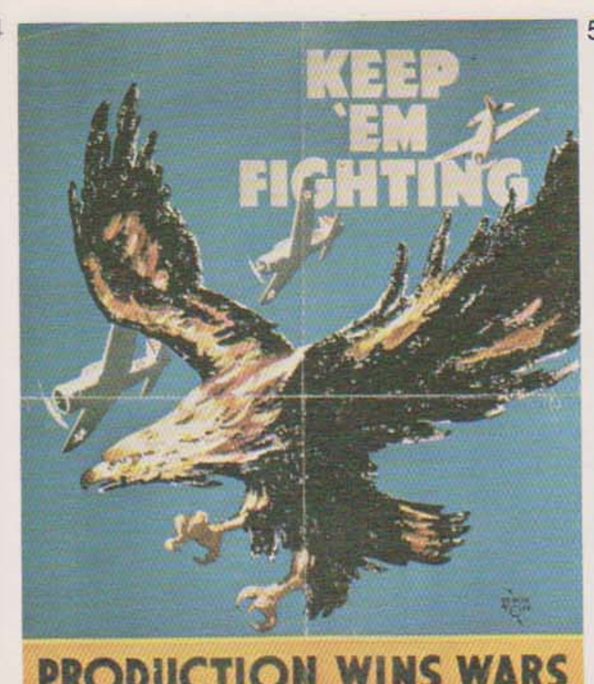
6. Les navires de guerre américains sont construits en un temps record, selon la méthode suivante : dès qu'un destroyer est mis à l'eau, on réutilise aussitôt la place vacante en y déposant la quille d'un futur bateau.

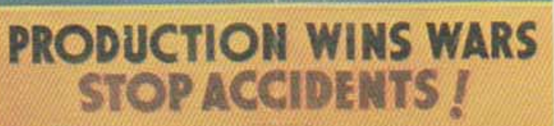
3



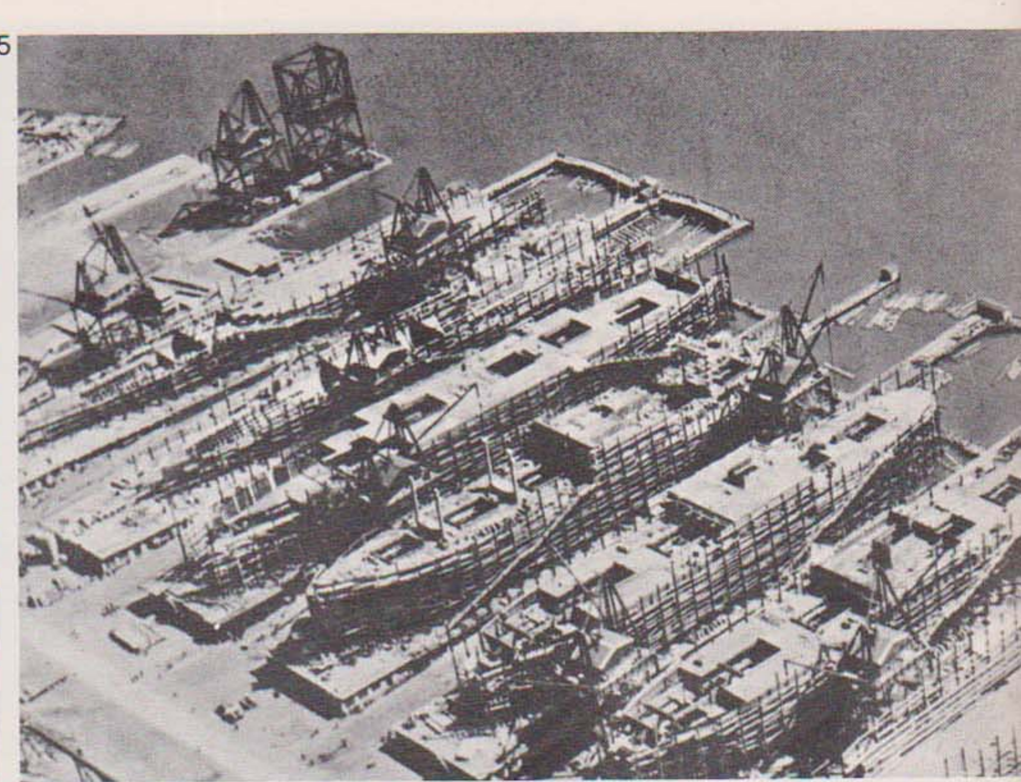
Nul ne peut donc douter que, selon la célèbre formule du Président Roosevelt, les États-Unis ne soient devenus, surtout depuis le désastre de Pearl Harbor, « le grand arsenal des démocraties ».
Et pourtant en 1941, les Américains sont fortement opposés à la guerre et le président Roosevelt, tout en pressentant le danger hitlérien, ne peut qu'apaiser l'opinion publique. Mais il manœuvre habilement et parvient à tourner ce neutralisme fatal.
Roosevelt laisse faire les associations privées qui financent des campagnes de propagande en faveur des démocraties occidentales. Les publicitaires s'en donnent à cœur joie et tentent, par le truchement des médias, de faire prendre conscience de la solidarité des États-Unis envers l'Europe.
Après l'attaque de Pearl Harbor, la défense de l'Amérique devient une question de vie ou de mort et suscite l'élan unanime de la nation.
Les quelques affiches rassemblées sur ces six pages permettent de comprendre comment la nation entière a été mobilisée pour soutenir l'effort militaire contre l'ennemi.

4





5



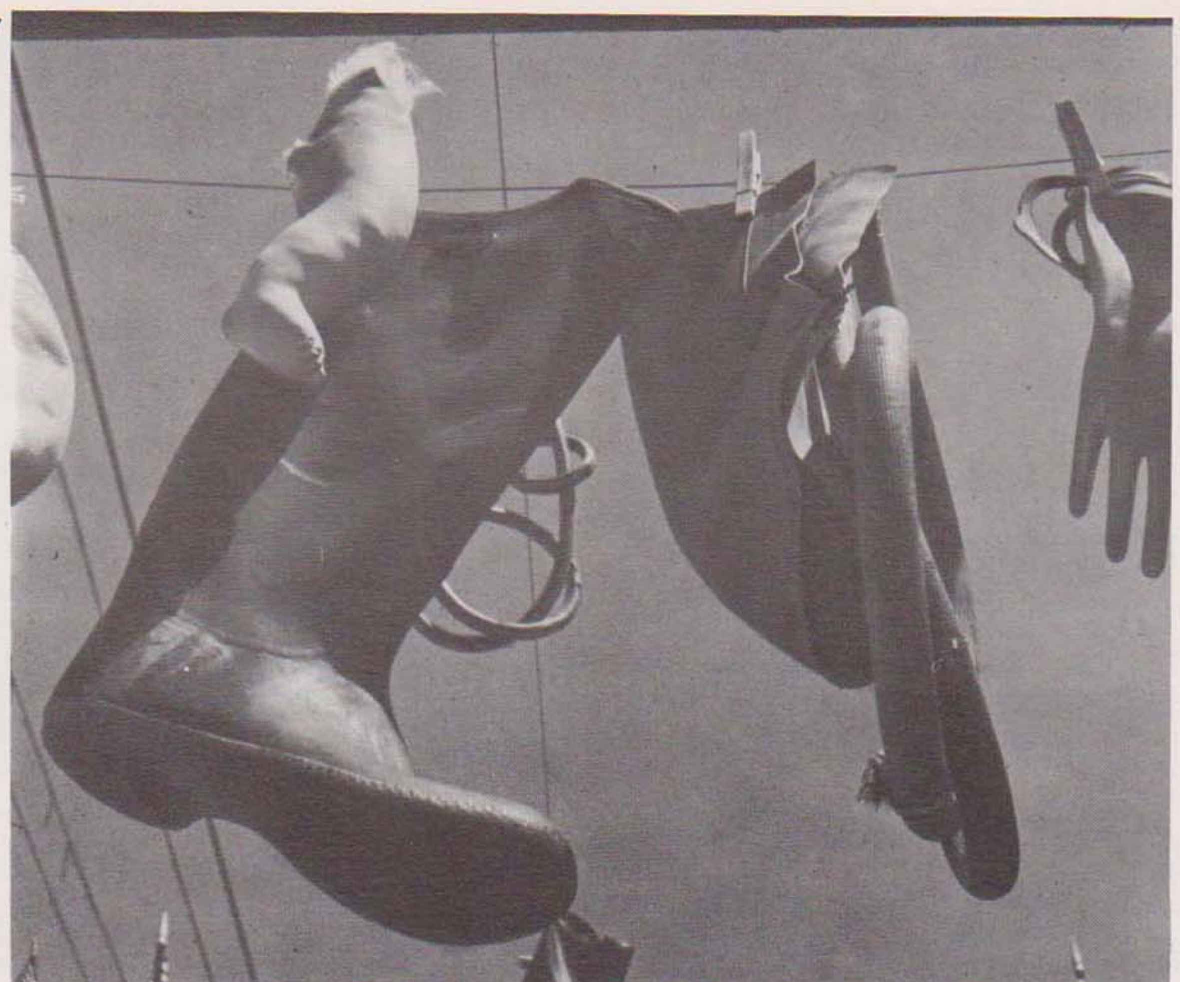
6

7. *Spectacle insolite de silhouettes surréalistes se découpant dans le ciel ! C'est la contribution de la population à l'effort de guerre. Des articles en caoutchouc sont rassemblés, après une quête, avant de servir dans l'industrie de guerre.*

8. *« L'aluminium, chaud ou froid, neuf ou vieux, vaut de l'or ». Les métaux non ferreux sont collectés pour soutenir le programme de mobilisation économique.*

9. *Un slogan représentatif pour pousser à l'acquisition de « Bons de guerre » : « Frère fais-tu tout ce que tu peux faire ? Achète des bons de guerre ! ». Les résultats sont spectaculaires : les seuls investisseurs américains souscrivent pour 100 milliards d'obligations.*

7



9

8

"Doing all you can, brother?"

BUY WAR BONDS

« L » assaillit Saverne à front renversé et Massu, qui conduisait l'attaque, obtint un tel effet de surprise que, parmi les 800 prisonniers cueillis dans la petite ville, figurait le lieutenant-général Bruhn, commandant de la 553e I.D. Quelques heures plus tard, abordant de l'est les défenses du verrou de Phalsbourg, lesquelles étaient naturellement tournées vers l'ouest, le sous-groupement Minjonnet rétablissait, sur l'axe Saverne - Sarrebourg, la communication entre la 2e D.B. et le 15e C.A.
« Ainsi donc, comme l'écrit le général de Langlade, un soir, au mois de novembre, Saverne est prise ; la trouée de Saverne, bloquée à Phalsbourg par un ennemi solidement installé, est entre nos mains ; la liaison entre les éléments américains (44e division) et le groupement tactique Dio est pratiquement rétablie. La manœuvre sur Strasbourg est rendue possible. »

Strasbourg libérée

L'attaque démarre le 23 novembre, à 6 h 45, sur quatre itinéraires, deux au colonel de Guillebon, deux au colonel de Langlade, et se propose Kehl comme objectif final. Trois heures plus tard, 3 des 4 colonnes françaises viennent buter sur les forts de la place qui sont occupés et qui se relient entre eux par un fossé antichar. La quatrième (sous-groupement Rouvillois), qui a emprunté l'itinéraire Hochfelden - Brumath - Schiltigheim, surprend la défense en surgissant de cette direction inattendue, et à 10 h 10 transmet le message convenu : « Tissu est dans iode » (Rouvillois est dans Strasbourg).
Il est bientôt suivi par le solde du G.T. « L » et par le G.T. « W », mais ne peut prévenir la destruction du pont de Kehl. Au milieu du désarroi qu'entretient et amplifie téléphoniquement



le sous-lieutenant Braun, officier de renseignements du colonel de Langlade, en donnant de faux ordres aux états-majors ennemis, la résistance est jugulée dans le courant de l'après-midi; et, à 18 heures, on voit monter les couleurs françaises à la flèche de la cathédrale, annonçant à Strasbourg et au monde que le général Leclerc avait tenu le serment prononcé à Koufra, le 2 mars 1941, alors que les observateurs les plus impartiaux considéraient la victoire de Hitler comme certaine.
Dans l'après-midi du 25 novembre, le lieutenant-général Vaterrodt, commandant de la place, et son adjoint, le major-général Uttersprungen, qui avaient cherché refuge au fort Ney, se rendirent à un détachement de la 2e D.B. Telle fut la conclusion de ce remarquable exploit du général Leclerc qui nous remet en mémoire ce mot du major-général J.F.C. Fuller, que ses camarades de l'armée britannique avaient surnommé à juste titre le père spirituel des chars : « La vieille cavalerie a vécu, mais sa mission demeure. »

L'offensive s'enraye

Quatre-vingt-deux jours de misère, tel aurait été, selon le général de Langlade, le destin de la 2e D.B. au lendemain de sa brillante victoire. Sans nous inscrire en faux contre cette opinion, nous remarquerons, toutefois, que ce guignon s'étendit à l'ensemble de la 7e armée américaine, voire au groupe d'armées « Sud » tout entier.
Le général Patch, ayant cisaillé la soudure qui unissait les 1re et 19e armées adverses, lança ses 6e et 15e C.A. en direction de la frontière allemande, conformément aux instructions qui lui prescrivaient d'appuyer la 3e armée dans son

Les blindés de la 1re armée française sur le front de Colmar. Ils sont désastreusement surclassés par les « Panther » et les « Jagdpanther » de la « Wehrmacht ».



REX

offensive contre le *Westwall*. A droite, le 6e C.A., passé aux ordres du major-général Edward H. Brooks, à la suite de la nomination du général Truscott à la tête de la 5e armée américaine en Italie, avait, le 6 décembre, sa 79e D.I. à Lauterbourg, cependant que la 45e abordait la ligne Siegfried sur l'axe de Bergzabern, et toutes deux mordirent dans le système de défense allemand. A gauche, le 1er C.A. s'en prit aux ouvrages fortifiés de la région de Bitche, seul tronçon de la ligne Maginot qui joua un rôle en 1944. Il en avait triomphé, quand l'offensive des Ardennes le contraignit à lâcher prise.

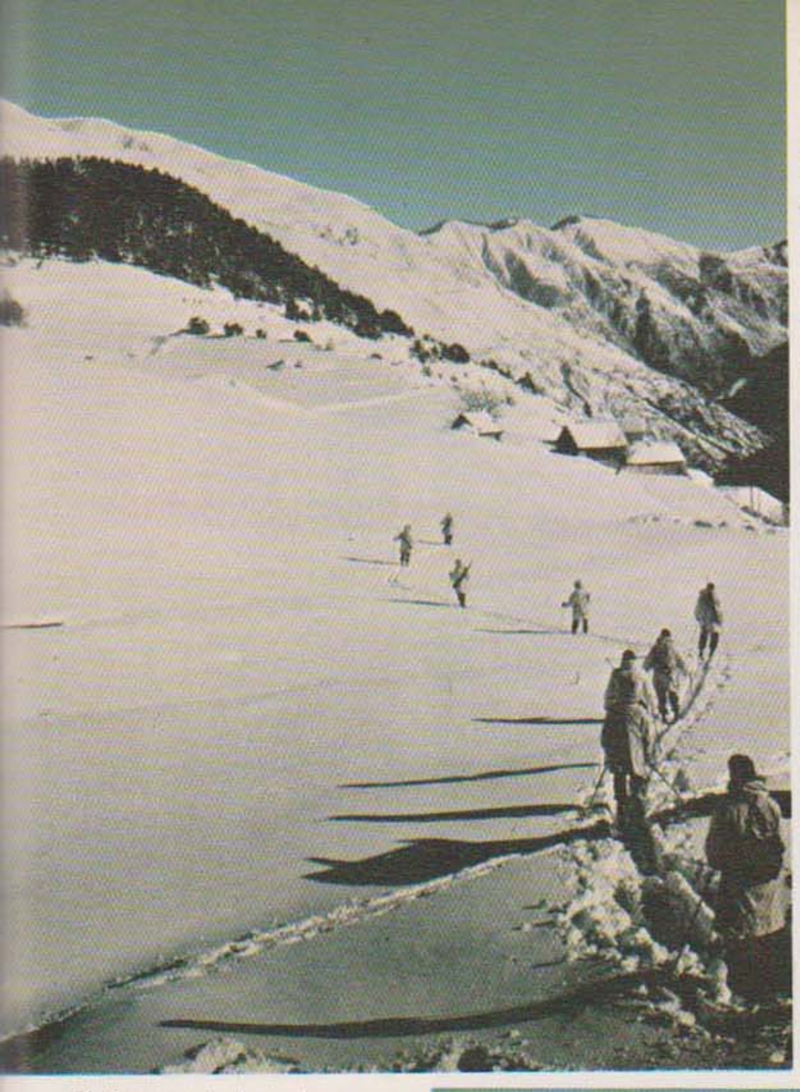
A Strasbourg, la 3e D.I. américaine (6e C.A.) avait remplacé la 2e D.B. française qui, de

Page ci-contre : une ferme dévorée par les flammes, tout près de Sarrebourg.



Ci-contre : parmi les 800 prisonniers allemands tombés aux mains de Massu dans Saverne figure le lieutenant-général Bruhn, commandant la 553e I.D.

Ci-dessous : le 20 novembre, la 2e D.I.M. libère Belfort.





Ci-dessus et ci-contre : une patrouille de parachutistes américains dans le décor blanc des Alpes. Après le débarquement en Provence, les troupes alliées remontent vers Lyon et l'Alsace.





Ci-dessus : le lieutenant-général Vaterrodt, commandant de la place de Strasbourg, se rend au général Leclerc.



Ci-contre : la 2e D.B. se bat dans les rues de Strasbourg. La résistance de la garnison allemande est jugulée dans le courant de l'après-midi du 23 novembre.

compagnie avec les 36e et 103e D.I. américaines, s'efforça d'empêcher l'ennemi de se rétablir autour de Colmar.

Ce faisant, le général Patch courait deux lièvres à la fois : la percée du *Westwall* entre le Rhin et la Sarre ; et le nettoyage de la rive gauche du Rhin en amont de Strasbourg. On notera qu'il tenait cette double mission du général Devers qui, en le lançant dans deux directions divergentes, ne faisait lui-même que se conformer aux instructions du S.H.A.E.F. où l'on sous-estimait encore les capacités de résistance de l'adversaire.

Le 2 décembre, toutefois, le groupe d'armées « Sud » relevait la 7e armée américaine de sa mission Colmar, pour la confier à la 1re armée française en lui subordonnant les 36e D.I. et 2e D.B. Décision logique, certes, mais qui ne résolvait rien, car ce transfert de responsabilité ne s'accompagnait d'aucun renforcement.

Or de Lattre, bien malgré lui, avait dû se séparer de sa 1re D.I.M. et s'attendait, selon les ordres reçus de Paris, à ce qu'on lui retirât encore, à destination de la poche de Royan, sa 1re D.B.

C'est ainsi qu'à Vittel, au 2e bureau du général Devers, l'atmosphère était à l'optimisme : le raidissement constaté de la résistance ennemie en Alsace s'expliquait, pensait-on, par le souci de l'O.K.W. de ne pas évacuer la rive gauche du Rhin avant d'avoir pourvu tout à loisir à la défense de la rive droite.

Or il n'en était rien.

Hitler reconstitue sa défense à Colmar

Sur ces entrefaites, au contraire, Hitler disgracia le général Balck et subordonna le général Wiese et sa 19e armée à un nouveau commandement dénommé *Oberrhein*, à la tête duquel il appela le *Reichsführer* des *Waffen S.S.* Heinrich Himmler ; loin de procéder à l'évacuation de la tête de pont de Colmar, il entreprit d'en reconstituer la défense. Et le fait est qu'il y parvint.

En exécution de l'ordre du groupe d'armées « Sud », le général de Lattre subordonna les 2 divisions qui lui avaient été attribuées, ainsi que la 3e D.I.A., les tabors marocains et le C.C. 4 (5e D.B.), au 2e C.A. qui recevait pour mission d'attaquer la face nord-ouest de la poche à partir du front col du Bonhomme - Ribeauvillé - Sélestat - Rhinau. Simultanément, le 1er C.A. devait déboucher du front Mulhouse - Thann et les 2 corps d'armée recevaient Neuf-Brisach pour objectif commun.

On a vu plus haut les raisons pour lesquelles Béthouart fut mis en échec aux environs du 10 décembre. Quant à Monsabert, quel que fût son allant, ses moyens étaient trop minces et trop usés pour qu'ils pussent lui assurer un meilleur succès. À force d'énergie, il parvint à bosseler le front ennemi, mais non à le rompre ainsi que le portaient ses instructions ; par une température sibérienne, il réussit bien, avec 5 568 prisonniers, à s'emparer d'Orbey et de

Maréchal LECLERC de HAUTECLOQUE

Jacques Philippe de Hautecloque (1902-1947), dit Leclerc, est né dans la Somme, à Belloy-Saint-Léonard. Il fait ses études à Amiens, Abbeville et Poitiers, passant ses vacances dans le cadre intime et traditionnel de la propriété familiale. Le futur maréchal entre à Saint-Cyr en 1922 et en sort cinquième de sa promotion en 1924. Cavalier dans l'âme, avec tout ce que ce terme évoque de bravoure et de noble élégance, il était voué à Saumur. Premier au concours de sortie, il est ainsi noté : « Possède au plus haut degré les qualités du soldat et du chef. »
Naturellement, le Maroc attire aux spahis ce « baroudeur »-né. Son énergie, son rayonnement lui acquièrent un immense prestige. Le 13 juillet 1930, une charge héroïque et efficace lui vaut sa première citation.
Après un entracte — qu'il goûte peu — comme instructeur à Saint-Cyr, il retourne au Maroc, dont il a la nostalgie, et y accomplit de nouveaux faits d'armes. De retour en France, il commande l'escadron de Saint-Cyr, puis entre à l'École de Guerre où il est reçu avec le numéro un.
Avec la Deuxième Guerre mondiale, la grande aventure va commencer. La mobilisation trouve Leclerc à l'état-major de la 4e division d'infanterie. Au cours de l'invasion allemande, celle-ci est encerclée. Leclerc glisse entre les lignes, rejoint un groupement cuirassé, contre-attaque à Vitry-le-François, est blessé à Bar-sur-Seine. L'hôpital est occupé par l'ennemi. Déguisé en commis voyageur, Leclerc s'échappe encore, gagne le Portugal et enfin l'Angleterre où il offre ses services au général de Gaulle. Presque aussitôt, il part pour le Cameroun où une grande mission l'attend : rallier cette colonie au mouvement de la France Libre. Pour cela, il faut frapper l'imagination des indigènes et c'est la marche sur Koufra où les Italiens capitulent, le 1er mars 1941. Le lendemain, dans cette oasis libyenne, Leclerc prononce le célèbre serment : « Nous ne nous arrêterons que lorsque le drapeau français flottera de nouveau sur Metz et sur Strasbourg ».
Mais l'épopée du Tchad ne fait que commencer. Successivement, tous les postes ennemis du Fezzan tombent. En juin 1942, Leclerc s'installe à Brazzaville, avec le titre de commandant en chef des Forces françaises libres. La lutte se poursuit et, en janvier de l'année suivante, les troupes de Leclerc arrivent devant Tripoli. Dès lors, la future 2e D.B., rattachée à la 8e armée britannique, va pousser jusqu'à Tunis, puis se préparer au glorieux destin qui l'attend en France.
Le 2 août 1944, la division Leclerc, rassemblée dans le Cotentin, remporte de brillants succès dans la région du Mans et d'Alençon. Mais Leclerc piétine d'impatience en songeant à Paris. Il obtient enfin l'autorisation de marcher sur la capitale qui est d'ailleurs en pleine insurrection. Et, le 24 août, à la tête de ses chars, Leclerc entre dans Paris par la porte d'Orléans, gagne la Préfecture de Police et l'Hôtel de Ville, puis oblige von Choltitz à signer la capitulation.
Alors commence une troisième épopée : Dompaire, Baccarat, Saverne, Strasbourg, avec, comme objectif final : Berchtesgaden.
En 1945, Leclerc est nommé commandant supérieur des Forces françaises en Indochine et signe, au nom de la France, l'acte de capitulation du Japon.
Inspecteur des forces d'Afrique du Nord (juillet 1946), il trouve la mort dans un accident d'avion près de Colomb-Béchar, en 1947. Il est élevé, en 1952, à la dignité de maréchal de France à titre posthume.



Kaysersberg, mais il avait subi de lourdes pertes; aussi reçut-il l'ordre, le 19 décembre, de s'organiser défensivement sur les positions conquises.
Dans cette lutte, la 1re armée française, comme le remarque le général de Lattre de Tassigny, se trouvait défavorisée en raison du fait que les *Panther* et *Jagdpanther* de la *Wehrmacht* surclassaient désastreusement, en armement et en protection, ses *Sherman* et ses *Tank-destroyer*. Mais surtout, le moral du combattant allemand s'était prodigieusement relevé. C'est ce que constate, pour cette époque, le général de Langlade qui, revenant sur cet échec, ne craignait pas d'écrire en 1964 :
« Enfin l'armée allemande à l'agonie sut se battre avec furie, jusqu'à ce qu'elle tombe morte! Ceci est un hommage que l'on se doit de rendre à cette race productrice d'admirables guerriers. »

Ci-dessous : des troupes algériennes, équipées de façon hétéroclite (notez la diversité des casques) au combat en Alsace. Au second plan, un canon automoteur « Hellcat ».

Faute de réserves Patton, Patch et de Lattre condamnés à la défensive

Le médiocre succès de l'offensive de Colmar mit aux prises le commandant de la 1re armée française et celui du groupe d'armées « Sud », le premier réclamant au second 2 divisions supplémentaires, et ce dernier lui rétorquant que les autres armées alliées progressaient sans être renforcées. A notre humble avis, le général Devers, en établissant cette comparaison, négligeait le facteur aérien qui jouait en faveur de Simpson, Hodges, Patton et même de Patch, mais dont se trouvait cruellement dépourvu son subordonné français. Au reste, ni le commandant du groupe d'armées « Sud » ni même le général Eisenhower ne disposaient à ce moment des 2 divisions d'infanterie demandées par de Lattre, car, en dépit de l'accélération des transports de troupes à travers l'Atlantique, le S.H.A.E.F., aux environs du 1er décembre 1944, n'avait pas, tout bien compté, plus de 66 divisions à sa disposition immédiate, de sorte que ses réserves centrales se trouvaient réduites à leur plus simple expression.
Et cette constatation nous amène à notre conclusion sur cet épisode. Dans toutes les armées du monde, on professait, avant l'apparition de l'arme atomique tactique, que la décision du chef se marque par l'engagement d'une masse de manœuvre. Ainsi, à la veille de la ruée allemande du 21 mars 1918, derrière 119 divisions alliées au front, Lord Douglas Haig et le général Pétain en conservaient 62 en réserve. Ici





Ci-contre : un tank destroyer « M 36 » armé d'un canon de 90 mm de la 3e armée américaine.

rien de tel. Aussi bien, ne faut-il pas reprocher à Eisenhower, comme on le fait si souvent, de ne s'être point imposé à ses grands subordonnés, car il lui manquait les moyens qui lui eussent permis de matérialiser ses décisions. D'où s'ensuivirent un échec à Arnhem et un demi-succès ou un demi-échec sur la Roer. Quant aux victoires qui s'obtinrent sur les fronts que Montgomery aurait voulu voir stérilisés, elles demeurèrent inexploitées, faute de la dizaine de divisions qui eussent permis à Patton, Patch et de Lattre d'aborder le *Westwall* entre la Moselle et le Rhin, avant que Hitler ne fût sorti des Ardennes.

Ci-dessous : le général de Lattre réclame au général Devers 2 divisions supplémentaires pour nettoyer la tête de pont de Colmar.



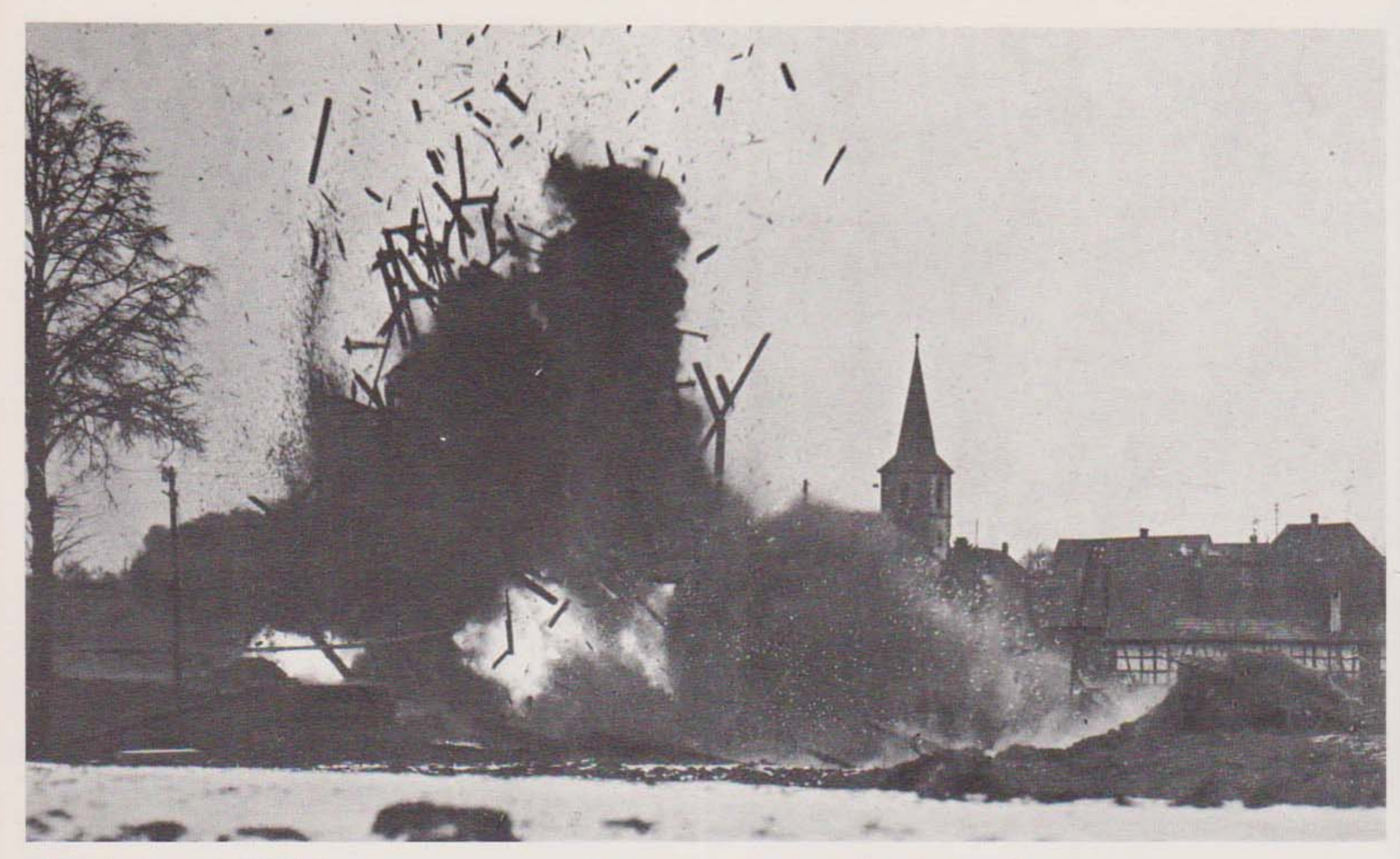


Page ci-contre : le massacre de Malmédy. Dans l'après-midi du 17 décembre 1944, 150 prisonniers américains désarmés sont mitraillés dans un champ par les « Waffen S.S. ».

Ci-contre : la 1re armée française sous les ordres du général de Lattre forme, avec la 7e armée U.S., le VIe G.A. commandé par le général Devers.

Ci-dessous : durant l'automne 1944, le moral du combattant allemand s'est prodigieusement relevé. Sur l'ensemble du front, les troupes de la Wehrmacht ne sont réduites qu'au prix de furieux combats.





Les troupes américaines disloquées par l'offensive allemande se replient en faisant sauter les ponts derrière elles.

Le va-tout des Ardennes

1re partie : Hitler impose sa décision

Tout le monde sait aujourd'hui que l'offensive à laquelle les contemporains attachèrent le nom de von Rundstedt lui a été, en réalité, imposée et que, dans l'ensemble, Hitler ayant passé outre à ses objections, la participation de l'O.B.W. à l'entreprise du 16 décembre se borna, dès lors, à la transmission au groupe d'armées « B » des instructions établies à cet effet dans les bureaux de l'O.K.W. par Hitler, Keitel et Jodl.

Que l'opération dénommée *Herbstnebel* (brouillard d'automne) excédât, dans ses objectifs de Bruxelles et d'Anvers, les possibilités de la *Wehrmacht*, Rundstedt et Model, de même que Sepp Dietrich des *Waffen S.S.*, n'attendirent pas le verdict de l'événement pour tenter de le démontrer au Führer, mais ils ne disconvenaient pas — et l'histoire a ratifié leur jugement — qu'à moins de consentir à la défaite totale du Troisième Reich dans le délai maximum d'un semestre, il fallait abandonner la défensive; et ils accordaient à Hitler que, seul, le théâtre occidental se prêtait à l'offensive.

Le peu d'intérêt que les Occidentaux prêtaient au théâtre italien l'excluait de ce fait, quand bien même le terrain et la saison eussent favorisé une entreprise de ce genre. A l'Est, tout le monde convenait qu'une contre-offensive n'obtiendrait aucun résultat décisif. A l'O.K.H., selon les supputations du major-général Gehlen, on prêtait à Staline quelque 520 divisions d'infanterie et plus de 300 brigades blindées et mécaniques; dans ces conditions, l'Armée Rouge pouvait s'offrir le luxe de perdre une trentaine de divisions et de rétrograder de 150 ou 200 kilomètres sans pour autant se trouver réduite à l'impuissance. D'autre part, à quoi servirait aux Allemands de revenir sur le Dniepr et sur la Dvina si, pendant ce temps, leurs adversaires occidentaux, triomphant du *Westwall*, parvenaient à occuper les bassins industriels de la Ruhr et de la Sarre?

Hitler arrête son plan dans le plus grand secret

On parvenait ainsi, d'un commun accord, à la solution d'une contre-offensive à l'Ouest et, à cet égard, la pénurie d'effectifs et les difficultés logistiques auxquelles avait à faire face le général Eisenhower étaient connues aussi bien de l'O.K.W que de l'O.B.W.



Ci-contre, au centre sur la photo : le général Sepp Dietrich, commandant la 6e armée blindée allemande, est chargé par Hitler de foncer sur Anvers.

Ci-dessous : une patrouille de parachutistes britanniques en mission de reconnaissance.

Mais sur l'ampleur à donner à cette action et sur les objectifs à lui prescrire, la divergence était profonde entre le Führer et les généraux du front.

Pour Hitler, il fallait viser au maximum, c'est-à-dire infliger à Eisenhower une défaite du même ordre de grandeur que celle qu'avait subie Gamelin, quand les *Panzer* avaient atteint l'estuaire de la Somme. Dans ce dessein, la faible occupation du massif des Ardennes par des Américains lui semblait créer une occasion en tout point semblable à celle qu'on avait exploitée en mai 1940, et l'on sait qu'à cette intention il avait fait revenir de Liegnitz les archives relatives au *Fall Gelb*.

Ni von Rundstedt ni Model ne furent mis au courant du plan qui s'ourdissait à l'O.K.W. sous le sceau du secret le plus absolu. Il faisait état de trois armées : la 6e armée blindée de nouvelle formation, à la tête de laquelle fut appelé le colonel-général Dietrich des *Waffen S.S.* ; la 5e armée blindée (général Hasso von Manteuffel) que l'on retira du front d'Aix-la-Chapelle, sans révéler au commandant du groupe « B » ni même à l'O.B.W., la mission qui lui serait impartie ; et la 7e armée qui se trouvait dans le secteur de l'Eifel, sous les ordres du général Brandenberger.

Selon le plan établi à l'O.K.W., les 6e et 5e armées blindées parviendraient sur la Meuse dans un délai de quarante-huit heures ; cela fait, Sepp Dietrich, franchissant ce fleuve en amont de Liège, roulerait sur Anvers par Saint-Trond et Aerschot, cependant que von



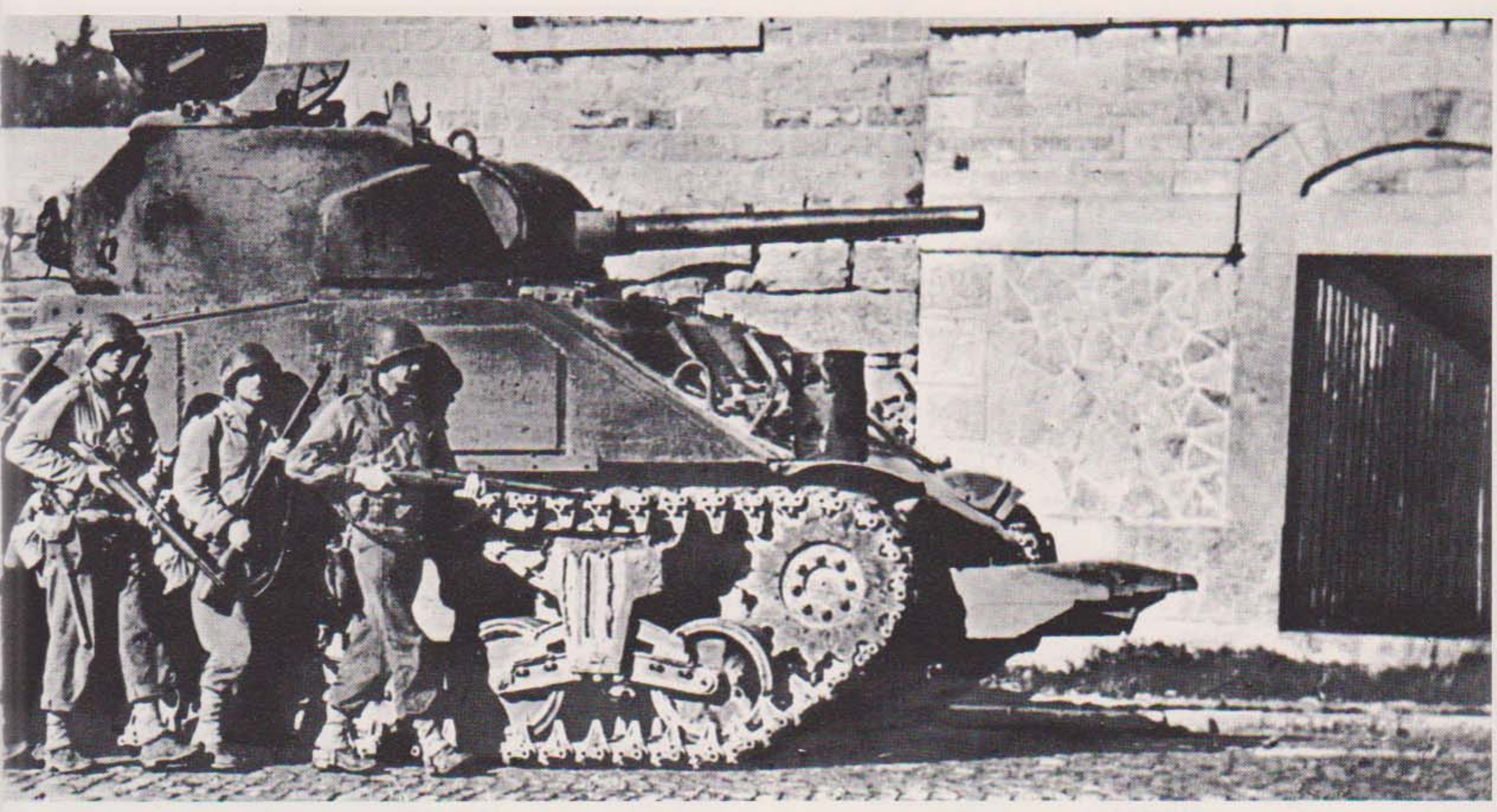
Manteuffel, faisant de même de part et d'autre de Namur, avancerait vers Bruxelles. Quant à la 7e armée, elle pivoterait autour d'Echternach, et assurerait la couverture de l'opération contre une réaction ennemie venant du sud. Von Manteuffel et Dietrich interceptant leurs communications de Namur à Anvers, le groupe d'armées « Nord » dans sa totalité et les deux tiers du groupe d'armées « Centre » (9e et 1re armées américaines) seraient attaqués concentriquement et anéantis, ce qui, à la date du 16 décembre, eût équivalu à la destruction de 37 divisions sur les 64 qu'actionnait au même moment le général Eisenhower.



La contre-proposition des généraux Krebs et Westphal

Le 24 octobre, les lieutenants-généraux Krebs et Westphal, respectivement chefs d'état-major du groupe d'armées « B » et de l'O.B.W., étaient introduits auprès du Führer qui les initia personnellement au plan dont il était l'auteur et dont il ordonnait l'exécution *ne varietur*, en fixant le jour J au 25 novembre. Tant à Coblence qu'au P.C. du maréchal Model, ce *Führerbefehl* souleva la critique des exécutants responsables car, comme Krebs et Westphal l'avaient laissé entendre lors de leur passage à l'O.K.W., il leur semblait sans aucun

Ci-dessous : véhicules américains capturés en Belgique par les troupes allemandes au cours de l'offensive von Rundstedt.



Ci-dessus : couverte par un « Sherman », une section d'infanterie américaine progresse dans un village belge.

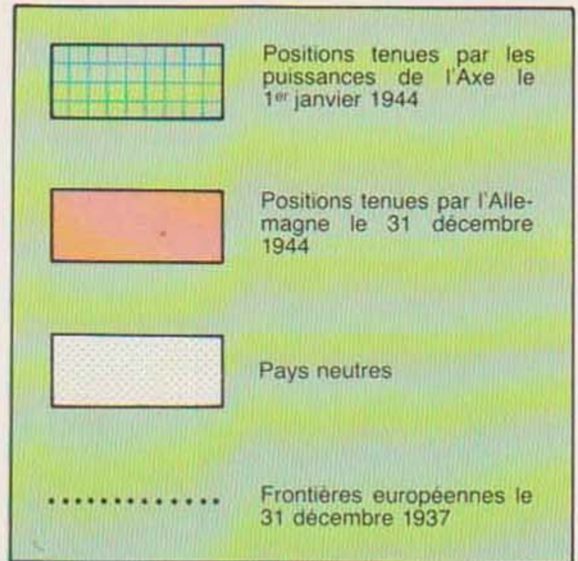
rapport avec les moyens et ressources qu'on mettait à leur disposition. Acquis toutefois au principe d'une contre-attaque d'envergure stratégique, les deux intéressés, en date du 3 novembre, adressèrent à Hitler une contre-proposition dite « petite solution » *(kleine Lösung)*, mieux adaptée au groupe d'armées « B ».
Au lieu de courir l'aventure d'Anvers, il y avait lieu de profiter du saillant que les 9e et 1re armées américaines avaient creusé dans le *Westwall*, à l'est et au nord-est d'Aix-la-Chapelle, pour le prendre en tenaille du nord au sud, en faisant déboucher Dietrich et von Manteuffel, l'un de la région de Roermond, l'autre de la région de l'Eifel. Au cas où la « petite solution » aboutirait à un plein succès, elle se traduirait par l'écrasement d'une vingtaine de divisions ennemies et permettrait peut-être à Model d'exploiter la défaite de Bradley en direction d'Anvers.

Hitler repousse la « petite solution »...

Comme on voit, Model, auteur de ce plan et von Rundstedt, qui l'avait transmis avec approbation à l'O.K.W., concevaient l'opération à la manière d'une sortie. C'est ainsi qu'au XVIIIe siècle le gouverneur d'une place assiégée se jetait nuitamment sur les travaux d'approche du corps de siège, enclouait ses canons, noyait ou brûlait ses poudres et comblait ses tranchées, le contraignant à reprendre ses préparatifs à zéro. Mais il ne gagnait de la sorte que quelques semaines et, faute d'un secours venu de l'extérieur, n'en était pas moins réduit, un peu plus tôt ou un peu plus tard, à battre la chamade. On comprend donc qu'Hitler ait repoussé avec colère la « petite solution », car ce n'était pas d'un répit dont il avait besoin en l'occurrence, mais d'une victoire décisive sur les Occidentaux. Aussi bien, dès le 1er novembre, avait-il écrit en tête de l'ordre à l'O.B.W., « l'intention, l'organisation et l'objectif de cette offensive sont irrévocables », et, saisi de la contre-proposition des maréchaux Model et von Rundstedt, il leur faisait répondre par Jodl, sans perdre vingt-quatre heures :
« Le Führer a décidé que l'opération est irrévocablement fixée dans ses moindres détails. »
Toujours est-il que ces oracles ne levaient aucune des difficultés que les exécutants avaient cru de leur devoir de signaler en haut lieu. C'est ce qu'expliquait, en octobre 1945, le maréchal von Rundstedt au major Shulman du 2e bureau de la 1re armée canadienne qui avait été chargé de l'interroger :
« Quand on me parla pour la première fois de l'offensive projetée dans les Ardennes, lui déclara-t-il, je m'y opposai aussi vigoureusement qu'il me fut possible. Les forces à notre disposition étaient beaucoup, beaucoup trop faibles pour de si vastes objectifs. Je suggérai de la remplacer par mon projet contre le saillant d'Aix-la-Chapelle, mais cette suggestion fut rejetée comme aussi toutes mes autres objections. Il ne me restait plus qu'à obéir. C'était une opération qui n'avait aucun bon sens, et la partie la plus stupide de cette opération était de lui donner Anvers pour objectif. Si nous atteignions la Meuse, nous n'avions qu'à tomber à genoux et à remercier Dieu, sans songer à Anvers. »

Bilan de l'année 1944 en Europe





Ci-contre : à la fin de l'année 1944, l'espoir a changé de camp, mais la partie n'est pas complètement gagnée pour les Alliés.
Les parties colorées de la carte illustrent le repli des positions allemandes entre le 1er janvier et le 31 décembre 1944.

... et reporte l'offensive au 16 décembre

Dietrich ne fut pas plus écouté que ne l'avaient été Model et von Rundstedt, et tout ce qu'Hitler concéda à ses généraux fut de reporter la date de l'offensive du 25 novembre au 10, puis au 16 décembre. Par ailleurs, il se rendit à la suggestion de von Manteuffel qui lui proposait de renoncer à la préparation d'artillerie de trois heures, prévue par son ordre. On se contenterait d'un pilonnage de 45 minutes.

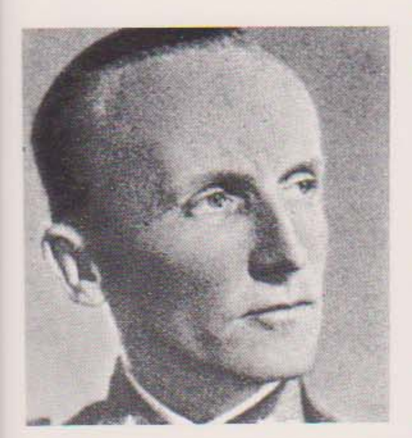
21 divisions allemandes passent à l'attaque sur un front de 135 kilomètres

L'opération *Herbstnebel* conduisit l'O.K.W. à remanier son dispositif sur le front occidental. Pour décharger Model de tout souci concernant son aile droite, il organisa un groupe d'armées « H », responsable des opérations entre la mer du Nord et Roermond, et le plaça sous les ordres du colonel-général Student qui céda sa 1re armée de parachutistes au général Schlemm. La 15e armée releva la 5e *Panzerarmee* sur la Roer, et fut relevée elle-même par une 25e armée (général Christiansen) entre la mer du Nord et la région de Nimègue.
Selon le général von Manteuffel, le 16 décembre, à 5 heures 30, ce furent 21 divisions allemandes de tous les types qui montèrent à l'assaut des positions américaines entre Monschau et Echternach, sur un front de quelque 135 kilomètres, à savoir du nord au sud, les :

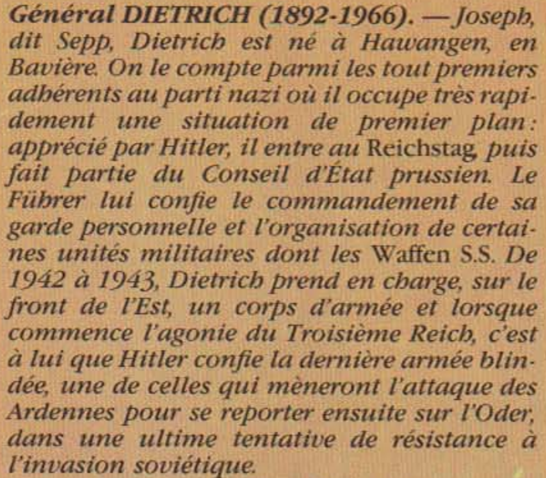
6e armée blindée : 67e A.K. (général Hitzfeld : 272e, 326e V.G.D.);
— 1er Pz.K. S.S. (général Priess : 277e, 12e V.G.D., 3e D. para, 12e Pz.D. S.S. *Hitlerjugend*, 1re Pz.D. S.S. *Leibstandarte*);
— 2e Pz.K. S.S. (général Bittrich : 2e Pz.D. S.S. *Das Reich;* 9e Pz.D. S.S. *Hohenstaufen*).
5e armée blindée : 66e A.K. (général Lucht : 18e, 62e V.G.D.);
— 58e Pz.K. (général Krüger : 116e Pz.D., 560e V.G.D.);
— 47e Pz.K. (général von Lüttwitz : 2e Pz.D., 26e V.G.D., Pz.D. *Lehr*).
7e armée : 85e A.K. (général Kniess : 5e D. para., 352e V.G.D.);
— 80e A.K. (général Beyer : 276e, 212e V.G.D.).



Ci-dessus : le général Sepp Dietrich, commandant la 6e armée blindée allemande.



Ci-dessus : le général von Manteuffel.



Général DIETRICH (1892-1966). — Joseph, dit Sepp, Dietrich est né à Hawangen, en Bavière. On le compte parmi les tout premiers adhérents au parti nazi où il occupe très rapidement une situation de premier plan : apprécié par Hitler, il entre au* Reichstag, *puis fait partie du Conseil d'État prussien. Le Führer lui confie le commandement de sa garde personnelle et l'organisation de certaines unités militaires dont les* Waffen S.S. *De 1942 à 1943, Dietrich prend en charge, sur le front de l'Est, un corps d'armée et lorsque commence l'agonie du Troisième Reich, c'est à lui que Hitler confie la dernière armée blindée, une de celles qui mèneront l'attaque des Ardennes pour se reporter ensuite sur l'Oder, dans une ultime tentative de résistance à l'invasion soviétique.

C'est au cours de sa dernière mission, la défense de Vienne, qu'il fut capturé par les troupes américaines. Condamné en 1946 à la détention perpétuelle, il fut libéré neuf ans plus tard.

Déficits allemands en chars et en approvisionnements

Il est à remarquer que, si les 4 divisions blindées des *Waffen S.S.* avaient été recomplétées à 100 pour cent, ce qui mettait 640 *Panther* et *Mark IV* à disposition de Dietrich, les 3 divisions de *Panzer* de von Manteuffel ne l'avaient été qu'aux deux tiers environ, de sorte qu'elles ne totalisaient pas plus de 320 chars. Au reste, eûssent-elles été au complet réglementaire que la question du carburant se fût posée à lui avec un surcroît d'acuité. Selon le plan établi, les *Panzer* auraient dû démarrer avec 5 pleins d'essence, leur donnant 260 kilomètres d'autonomie ; or, le jour J, ils n'en avaient que 2 car, pour des raisons de camouflage, Hitler avait interdit de constituer des dépôts à proximité des lignes. Mais surtout, dans cette maigre distribution, il n'avait été tenu compte ni des difficultés du terrain, ni des rigueurs de la saison.
Le 28 décembre 1944, rendant compte de l'échec de l'offensive des Ardennes devant ces généraux, Hitler leur dépeignait la situation :
« A la 12e Pz.D. S.S., ce sont les pointes qui se sont trouvées au combat, alors qu'un énorme convoi sur route est bloqué et embouteillé à l'arrière. On ne peut ni avancer ni reculer. Finalement, l'essence elle-même n'arrive plus. C'est presque du sur place, et les moteurs tournent effectivement à l'arrêt. Pour éviter les dégâts causés par le gel, etc., on les fait tourner pendant la nuit, ce qui, en outre, réchauffe les hommes. Cela crée d'énormes besoins d'essence. Les routes sont mauvaises partout. On ne peut rouler qu'en première (...) ».

Otto Skorzeny à la tête d'unités spéciales

Parmi les armes spéciales utilisées en cette occasion, mentionnons la prétendue 150e brigade blindée, formée d'environ 2 000 hommes initiés à l'argot militaire américain, vêtus et armés à l'américaine et utilisant des jeeps et jusqu'à des *Sherman* récupérés sur les champs de bataille. Sa mission est double : elle consistait d'une part, à infiltrer de petites patrouilles pour semer le désordre et la panique dans les rangs adverses, en répandant des rumeurs alarmistes, en sabotant les transmissions téléphoniques et en inversant les panneaux de signalisation ; puis, d'autre part, au moment de l'exploitation, à lancer de petites colonnes motorisées qui surprendraient les ponts de la Meuse, et les tiendraient jusqu'à l'arrivée de l'armée.
Ce « cheval de Troie » d'invention hitlérienne fut placé sous les ordres d'Otto Skorzeny auquel l'enlèvement de l'amiral Horthy avait valu le grade de colonel. Contraire aux conventions de Genève, ce stratagème n'obtint sur le champ de bataille qu'un bref effet de surprise, tant les contre-mesures prises séance tenante par les *G.I.'s* se révélèrent efficaces. Les Allemands capturés sous l'uniforme américain furent déférés à la justice militaire et fusillés pour la plupart, encore que certains d'entre eux n'eussent participé à cette entreprise que sous la menace du peloton d'exécution.
Quant aux parachutistes qui semèrent la terreur dans toute la Belgique et jusque dans les environs de Paris, compte non tenu des mannequins, ils n'étaient pas plus de 1 200 sous les ordres du lieutenant-colonel von der Heydte, et les pilotes de leurs *Junkers JU 52* avaient été si mal entraînés à leur mission nocturne que les trois quarts d'entre eux sautèrent derrière les lignes allemandes. Dans le camp allié, on leur attribua le dessein d'assassiner le général Eisenhower ; les enquêtes faites après-guerre ont démontré l'inanité des bruits qui coururent à ce sujet, quelques entraves qu'ils aient apportées au commandement suprême.

Faiblesse des réserves et de l'appui aérien

Derrière ce premier échelon, 8 divisions figuraient au titre des réserves, dont 7 directement subordonnées à l'O.K.W. De la sorte, Model se trouvait fort dépourvu pour exploiter les chances fugitives de la bataille sans en référer à Hitler. Ajoutons à ces 8 divisions, 2 brigades blindées de nouvelle formation, et nous aurons fait le tour des forces engagées dans l'opération *Herbstnebel*.
Quelque 3 000 chasseurs et chasseurs-bombardiers devaient la soutenir du haut du ciel, mais, en définitive, il n'y eut le jour J que 325 appareils à décoller, dont 80 à réaction, car Hitler ne put se résoudre à abandonner la défense des villes allemandes.

Hitler harangue ses généraux

Le 10 décembre, l'O.K.W. quitta Berlin pour s'installer au château de Ziegenberg près de Giessen où, en prévision de la campagne de



Patton (de profil) en tournée d'inspection. La brillante manœuvre de la 3ᵉ armée U.S. qu'il commande écrase l'offensive allemande.

Général PATTON (1885-1945). *— Fils d'un avocat estimé, George Smith Patton est né en Californie. Après avoir suivi pendant deux ans les cours de l'Institut militaire de Virginie, il entre à l'école de West Point d'où il sort sous-lieutenant de cavalerie en 1909. Athlète accompli, il prend part aux Jeux olympiques de Stockholm en 1912 et effectue un stage en France à l'école de Joinville. Attaché à l'état-major du général Pershing, il arrive avec lui en France en 1917 et assiste à une première attaque de chars par les Anglais du côté de Cambrai. Lui-même commande le centre américain de chars à Langres. En septembre 1918, il dirige une attaque de blindés dans la région de Saint-Mihiel, puis est évacué à la suite d'une blessure grave.*

En novembre 1942, Patton débarque au Maroc, à la tête de la 2ᵉ division blindée. Promu major-général, il prend le commandement du 2ᵉ corps d'armée en Tunisie et réalise, en février 1943, la liaison avec la 8ᵉ armée britannique à Gafsa. Mais l'opération Overlord *se prépare et il est rappelé en Angleterre après avoir remporté un éclatant succès en Sicile, à la conquête de laquelle il a participé à la tête de la 7ᵉ armée américaine.*

Le général Patton, très populaire à cause de son dynamisme et de son énergie, a été considéré comme le chef le plus dur de toute l'armée. Divers surnoms lui furent donnés : « Sang et Tripes » par les uns, « Plaies et Bosses » par les autres. « En réalité, a dit de lui Eisenhower, c'était un tendre, surtout en ce qui concernait ses amis. »

Lorsque commence la bataille de Normandie, en juin 1944, Patton commande la 3ᵉ armée américaine. C'est lui qui est chargé, en août, d'exploiter la fameuse « trouée d'Avranches » qui déclenche la débâcle allemande. Dès lors, il vole de victoire en victoire, de Saint-Lô à Nantes, d'Orléans à Paris, qu'il déborde par le sud-est, des bords de l'Aisne à Metz dont il s'empare en dépit des maigres ressources qui lui sont allouées... (20 novembre 1944).

En décembre, il contre-attaque brillamment l'armée de von Rundstedt qui tente de reprendre l'offensive dans les Ardennes. Franchissant le Rhin à Oppenheim, le 22 mars 1945, il pousse jusqu'en Tchécoslovaquie, mais s'arrête à 90 kilomètres de Prague, obéissant à un ordre supérieur qui a soulevé, depuis, maintes polémiques.

Figure haute en couleurs, énergique et rude, le général Patton est resté célèbre pour son anticonformisme vestimentaire et ses truculents écarts de langage, tout autant que pour ses qualités de fonceur qui lui faisaient mener ses combats de blindés comme une charge de cavalerie. Il mourut à Heidelberg, le 21 décembre 1945, paralysé à la suite d'une blessure à la colonne vertébrale provoquée par un accident d'automobile. Son nom a été donné à un type de chars d'assaut.

France de 1940, on avait installé sous béton un P.C. qui, du reste, n'avait jamais été occupé. Le surlendemain, le Führer y haranguait, après leur avoir fait déposer au vestiaire pistolet et porte-documents, les commandants des grandes unités engagées dans cette affaire.

« Une trentaine de généraux, y compris les commandants de division », d'après Jacques Nobécourt.

« De Coblence, ils avaient été amenés dans la nuit par un autobus qui tournait et retournait à travers la campagne pour égarer les invités sur

Ci-dessus: avec l'hiver, neige, brouillard ou boue paralysent la circulation et retardent l'intervention des renforts. L'issue des combats des Ardennes dépend, en grande partie, du contrôle des grands carrefours routiers.

Ci-contre: les détestables conditions météorologiques de l'hiver 1944. Ici: l'entrée de l'infanterie américaine dans les faubourgs de Metz, le 22 novembre 1944.





Ci-contre : le Feldmarschall von Rundstedt dont le nom est attaché à l'offensive de l'hiver 1944.



leur destination. Dans la salle d'audience, le long des murs, les S.S. en uniforme de la garde du corps surveillaient chaque assistant.
« Personne dans l'auditoire n'osait bouger ni même tirer un mouchoir de sa poche, raconte Bayerlein, commandant de la Pz.D. *Lehr,* à qui Hitler parut malade et abattu.
« Pendant deux heures d'affilée, Hitler parla en improvisant, sans notes. »
Encore que la sténographie de son discours ne nous soit pas parvenue intégralement, elle n'en tient pas moins de onze pages dans la traduction française que nous en a procurée Raymond Henry aux éditions Albin Michel.
Une fois de plus, Hitler évoqua la fermeté d'âme de Frédéric le Grand refusant, en 1761, de s'avouer vaincu, en dépit des démarches pesantes de son frère, de ses ministres et de ses généraux ; et ce rappel l'amena à signaler la fragilité de la coalition opposée au Troisième Reich :
« Des États ultra-capitalistes d'un côté, des États ultra-marxistes de l'autre ; d'un côté, un empire mondial en train de mourir, l'Empire britannique ; de l'autre, une colonie guettant l'héritage. Ce sont des États dont les buts s'écartent dès maintenant jour après jour.
« Et celui qui, semblable, dirai-je, à une araignée sur sa toile, suit cette évolution, peut voir, heure par heure, ces divergences grandir de plus en plus.
« Si l'on frappe là-dessus quelques coups bien vigoureux, il peut arriver à chaque instant que ce front commun, artificiellement maintenu, s'écroule soudain dans un énorme coup de tonnerre, etc. »
Quand Hitler eut achevé, le maréchal von Rundstedt l'assura du parfait dévouement des généraux allemands.

Ci-dessous : le général américain L.T. Gerow.



2e partie : dans le camp anglo-saxon

Dans l'autre camp, la bataille des Ardennes, outre l'effusion de sang, fit couler beaucoup d'encre, tant sur le moment même que depuis lors. Elle permit au maréchal Montgomery de reposer sa candidature au commandement suprême des forces terrestres alliées; et encore aujourd'hui, entre partisans du généralissime américain, et partisans de son incommode et brillant subordonné britannique, la discussion se perpétue comme, après la décevante bataille du Jutland, en 1916, elle le fit vingt ans durant entre les avocats de l'amiral Beatty et ceux de l'amiral Jellicoe. Remarquons à ce propos que, le vicomte d'El-Alamein s'étant exprimé à ce sujet avec sa liberté coutumière dans ses *Mémoires* parus en 1958, Eisenhower a conservé le silence, alors qu'il était à la Maison-Blanche et ne l'a pas rompu après avoir pris sa retraite.

Quoi qu'il en soit, sans entrer dans aucune polémique, deux questions nous viennent à l'esprit : la première concernant l'occupation des Ardennes, la seconde concernant la surprise du 16 décembre 1944.

Bradley et Eisenhower assument le risque de dégarnir les Ardennes

En nous posant la première, nous constatons que, sa droite au nord de Trèves, et sa gauche dans la trouée de Losheim, au sud de Monschau, le major-général Middleton, commandant du 8e C.A. américain, occupait, si l'on ose dire, un front de 120 kilomètres avec 4 divisions, et quelles divisions ! Les 4e et 28e D.I. qui avaient participé à l'attaque des barrages de la Roer avaient subi des pertes sensibles dans cette décevante affaire; la 9e D.B. (major-général John W. Leonard) n'avait jamais vu le feu, et il en allait de même de la 106e D.I. (major-

Ci-dessous : « Du côté allemand, le commandement et la troupe ont, durant ces semaines de combat pour le destin de leur pays, fourni tout ce qui était humainement possible pour égaler un adversaire de loin supérieur en matériel et en moyens de toutes sortes. » (Manteuffel.)





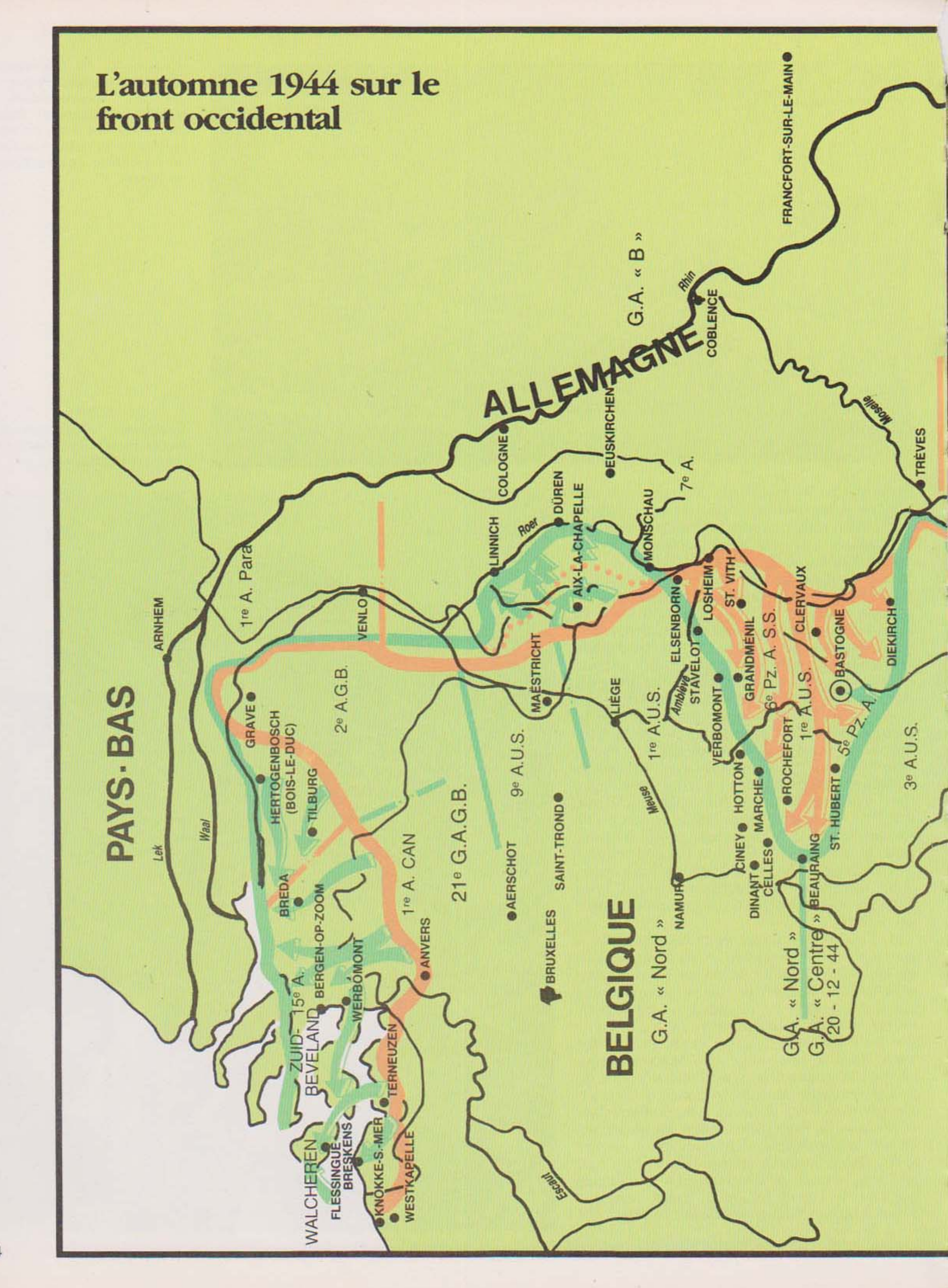
Ci-contre : l'« Obersturmführer » Jochen Peiper (à gauche), commandant le célèbre groupement blindé qui porte son nom, parvient à s'ouvrir la vallée encaissée de l'Amblève, en direction de la Meuse.

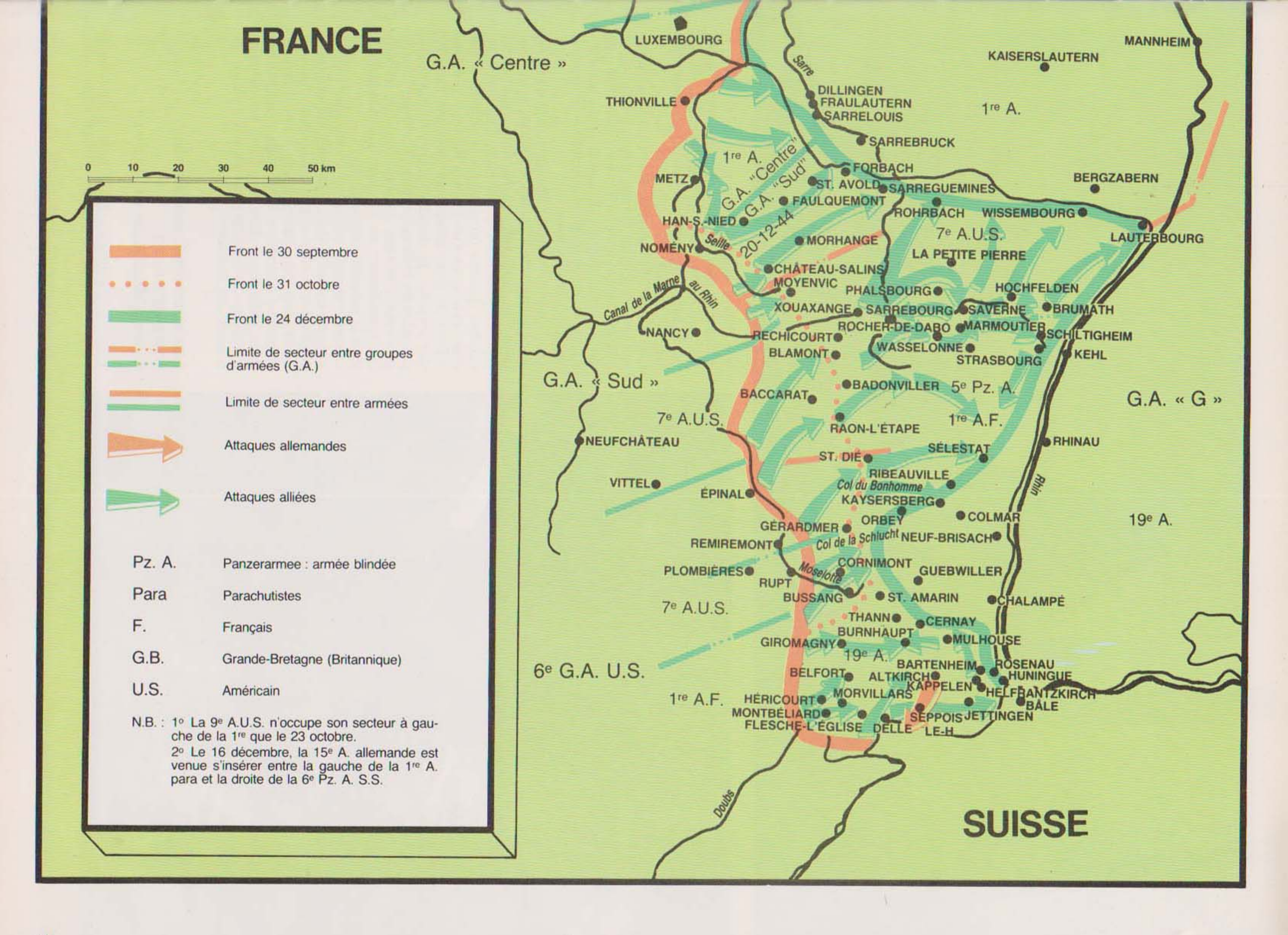
Ci-dessous : avec leurs nouveaux succès, les soldats allemands retrouvent la foi.



général Alan W. Jones) qui avait repris le secteur du Schneeifel, le 11 décembre précédent, après avoir traversé toute la France et le sud de la Belgique sous une pluie glaciale à bord de camions démunis de bâches.
Mais pouvait-on faire autrement? Dans son *Histoire d'un soldat,* Bradley, commandant du groupe d'armées « Centre », s'explique à ce sujet d'une manière qui emporte la conviction : « Tenir plus solidement le front de Middleton aurait signifié prélever des forces pour sa ligne de défense sur les deux offensives prévues, Nord et Sud, en novembre. En l'état actuel des choses, Hodges et Simpson n'avaient que 14 divisions entre eux pour leur front de 90 kilomètres au nord des Ardennes. Au sud, Patton était étalé sur 135 kilomètres avec 9 divisions seulement. Nous étions si à court de troupes que l'offensive Nord fut retardée d'une semaine, pour que nous ayons le temps de récupérer une division unique prêtée à Monty pour le nettoyage de l'Escaut. Et pour concentrer l'attaque de la 3ᵉ armée sur un front étroit, il fut nécessaire de transférer une partie du front de Patton à celui du 6ᵉ groupe d'armées de Devers.
« Si nous avions voulu diminuer les risques d'attaque ennemie contre les minces positions de Middleton dans les Ardennes, nous aurions pu annuler l'offensive de Patton, comme Monty l'avait proposé, et même mettre au repos pour l'hiver toute la longueur de notre front. En ce qui me concernait, l'un ou l'autre était totalement hors de question. Nous étirerions Middleton autant que nous l'oserions, acceptant de courir un risque dans les Ardennes, et nous jetterions toutes les divisions disponibles dans l'offensive de novembre. Ainsi les Ardennes furent délibérément dégarnies pour étoffer l'offensive d'hiver. Ce risque calculé, c'est moi qui avais décidé de le courir, et je n'ai jamais regretté de l'avoir fait. Je le ferais, certes, si c'était à refaire. Sans aucun doute, ce n'était pas

L'automne 1944 sur le front occidental




FRANCE
G.A. « Centre »
G.A. « Sud »
G.A. « G »
SUISSE
LUXEMBOURG
THIONVILLE
METZ
HAN-S.-NIED
NOMÉNY
NANCY
NEUFCHÂTEAU
VITTEL
ÉPINAL
REMIREMONT
PLOMBIÈRES
RUPT
BUSSANG
GIROMAGNY
BELFORT
HÉRICOURT
MONTBÉLIARD
FLESCHE-L'ÉGLISE
DELLE
MORVILLARS
SEPPOIS
LE-H
ALTKIRCH
KAPPELEN
BARTENHEIM
ROSENAU
HUNINGUE
HELFRANTZKIRCH
BÂLE
JETTINGEN
MULHOUSE
BURNHAUPT
THANN
CERNAY
ST. AMARIN
CORNIMONT
GUEBWILLER
CHALAMPÉ
NEUF-BRISACH
COLMAR
ORBEY
GÉRARDMER
Col de la Schlucht
Moselotte
KAYSERSBERG
Col du Bonhomme
RIBEAUVILLE
SÉLESTAT
ST. DIÉ
RAON-L'ÉTAPE
BACCARAT
BADONVILLER
BLAMONT
RECHICOURT
ROCHER-DE-DABO
WASSELONNE
STRASBOURG
KEHL
SCHILTIGHEIM
MARMOUTIER
SAVERNE
BRUMATH
HOCHFELDEN
SARREBOURG
PHALSBOURG
XOUAXANGE
MOYENVIC
CHÂTEAU-SALINS
MORHANGE
FAULQUEMONT
ST. AVOLD
FORBACH
SARREGUEMINES
ROHRBACH
WISSEMBOURG
LA PETITE PIERRE
LAUTERBOURG
BERGZABERN
SARREBRUCK
SARRELOUIS
FRAULAUTERN
DILLINGEN
KAISERSLAUTERN
MANNHEIM
RHINAU
Rhin
Sarre
Seille
Canal de la Marne au Rhin
Doubs
1re A.
G.A. "Centre"
G.A. "Sud"
20-12-44
7e A.U.S.
5e Pz. A.
1re A.F.
19e A.
6e G.A. U.S.
0 10 20 30 40 50 km
Front le 30 septembre
Front le 31 octobre
Front le 24 décembre
Limite de secteur entre groupes d'armées (G.A.)
Limite de secteur entre armées
Attaques allemandes
Attaques alliées
Pz. A. Panzerarmee : armée blindée
Para Parachutistes
F. Français
G.B. Grande-Bretagne (Britannique)
U.S. Américain
N.B. : 1° La 9e A.U.S. n'occupe son secteur à gauche de la 1re que le 23 octobre.
2° Le 16 décembre, la 15e A. allemande est venue s'insérer entre la gauche de la 1re A. para et la droite de la 6e Pz. A. S.S.



la solution la plus sûre, mais si « sécurité » avait été le mot de passe de notre commandement en France, nous aurions pu passer l'hiver sur la Seine, à portée de vue du squelette calciné de Paris. »

De son côté, Eisenhower, tout en revendiquant ses responsabilités, donne raison à Bradley :

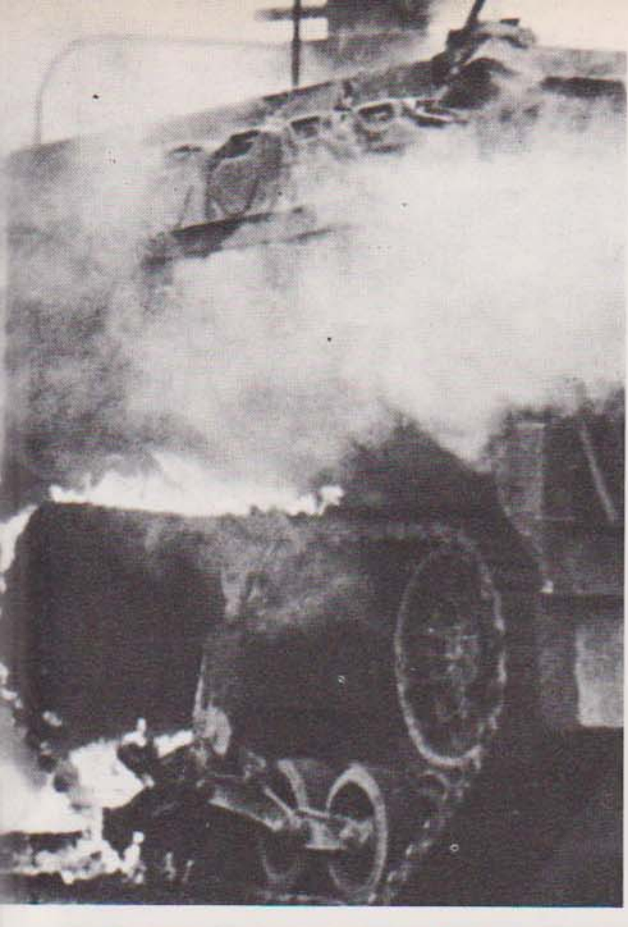
« Bradley et moi, écrit-il, pensions que la pire des tactiques eût été de laisser notre front en sommeil, de prendre nos quartiers d'hiver en attendant des renforts.

« La responsabilité du maintien de 4 divisions seulement sur le front des Ardennes, et des risques de profonde pénétration allemande, reposait entièrement sur moi. Dès le 1er novembre, j'aurais pu passer à la défensive sur toute la longueur du front et mettre nos lignes à l'abri de toute attaque en attendant l'arrivée des renforts. Je décidai qu'en principe nous pousserions l'offensive jusqu'à la limite de nos possibilités, et cette décision explique les succès retentissants de l'attaque allemande pendant la première semaine. »

La cause semble entendue. C'est-à-dire que le « risque calculé » dont font état ici Eisenhower et Bradley n'est pas une explication inventée après coup, pour pallier les déficiences de leur système d'opérations, ainsi que le soutient Jacques Nobécourt dans son livre, par ailleurs excellent : *Le Dernier coup de dés d'Hitler : la bataille des Ardennes.*

Les généraux américains sous-estiment la mégalomanie du Führer

Toujours est-il qu'ils calculèrent un peu court, et que ni l'un ni l'autre n'imaginèrent que



Hitler pût proposer Anvers comme objectif à ses *Panzer*. Mais, ce faisant, ils ne raisonnaient pas autrement que les maréchaux von Rundstedt, Model et le commandant de la 6e *Panzerarmee* qui déclaraient impraticable, et devant entraîner de funestes conséquences, le plan qui leur était dicté d'en haut.
A l'état-major de la 1re armée américaine, en présence des concentrations ennemies qui lui étaient signalées, le colonel Dickson, chef du 2e bureau du général Hodges, émettait l'avis suivant, le 10 décembre :
« La défense du Reich est basée sur la stratégie suivante : l'épuisement de notre offensive alliée sera suivi d'une contre-attaque, toutes forces réunies, entre la Roer et l'Urft. »
Somme toute, en estimant visées par une éventuelle contre-attaque allemande les 1re et 9e armées américaines ainsi que la droite de la 2e armée britannique, le colonel Dickson se ralliait à la « petite solution » que von Rundstedt et Model avaient vainement proposée au Führer, la jugeant, eux aussi, seule compatible avec les possibilités présentes de la *Wehrmacht*.
C'est un fait que la mise en place des forces destinées à l'opération *Herbstnebel* n'avait pas échappé aux 2e bureaux des 8e C.A., 1re armée

Page ci-contre, en haut : attaques et contre-attaques se succèdent : des fantassins allemands progressent au long d'une colonne américaine mise hors combat.

En bas : le Reich à son déclin équipe mal ses hommes; un soldat allemand (au centre) enfile les bottes qu'il vient de prendre sur le cadavre d'un « G.I. » (pieds nus, à gauche).

Ci-dessous : un atout maître des Allemands : le « Tiger II Königstiger », ou « Tigre royal » de 68,65 tonnes. Construit à près de 500 exemplaires, et supérieur à tous ses adversaires, c'est le char le plus puissant de la fin de la Deuxième Guerre mondiale.





et 12e groupe d'armées américains; mais, au premier abord, on crut que ces concentrations avaient pour mission de prendre en flanc l'attaque que Hodges se disposait à lancer en direction de Cologne, et à combiner leur action avec les effets de l'inondation provoquée par la rupture des barrages de la Roer.
Puis l'on en vint à l'hypothèse envisagée par le colonel Dickson, mais ce fut la veille de l'attaque seulement que le 8e C.A. recueillit l'information que des canots pneumatiques et d'autres moyens de passage s'amassaient sur la rive allemande de l'Our.
Chose curieuse: le colonel Koch, chef du 2e bureau de la 3e armée, se faisait plus de souci concernant le front des Ardennes que son camarade Dickson et n'eut pas de peine à faire partager ses appréhensions au général Patton qui, le 12 décembre, ordonna à son chef d'état-major d'étudier « ce que devrait faire la 3e armée au cas où elle aurait à contre-attaquer une telle percée » et qui, dans la nuit du 15 au 16, sur la nouvelle que l'ennemi observait le silence radio, s'écriait :

« Messieurs, je veux que vous vous mettiez au travail sur des plans pour dégager la 3e armée de son offensive à l'est, changer la direction de 90 degrés, marcher sur le Luxembourg et attaquer au nord. »

Quoi qu'il en soit, ayant sous les yeux les pièces du dossier, on est enclin à donner raison au général Bradley quand il conclut sur cet épisode :
« Si nous nous étions égarés sur les *intentions* de l'ennemi, notre évaluation de ses *possibilités* du moment s'avéra plus exacte qu'elle ne fut infirmée. Car — et les événements le prouvèrent au cours des semaines suivantes — von Rundstedt manquait des ressources nécessaires au succès d'une offensive stratégique contre des forces aussi considérables que les nôtres. »
Comme quoi, faute d'avoir prêté des intentions déraisonnables à Hitler, les grands chefs occidentaux se trouvèrent surpris le 16 décembre 1944, et le maréchal Montgomery en premier qui, le jour même de l'offensive allemande, évaluait ainsi qu'il suit les possibilités de ses adversaires :
« L'ennemi mène à présent une guerre défensive sur tous les fronts. Sa situation est telle qu'il ne peut préparer des opérations offensives importantes. En outre, à tout prix, il faut qu'il empêche la guerre d'entrer dans une période de mobilité; il n'a ni les transports ni le carburant nécessaires à des opérations mobiles et ses tanks ne peuvent entrer en compétition avec les nôtres dans une bataille de mobilité. »

Page ci-contre, en haut : les saboteurs des unités spéciales de Skorzeny, capturés sous l'uniforme américain, sont déférés à la justice militaire et fusillés pour la plupart.

Page ci-contre, en bas : un groupe de prisonniers américains est rassemblé par les Allemands, à l'arrière du front. C'est volontairement que les visages ont été marqués par la censure.

Ci-dessous : un char allemand « Tiger » détruit parmi les maisons en ruines de Stavelot.

Lieutenant-colonel SKORZENY (1908-1975). *— Né à Vienne, Otto Skorzeny fait des études d'ingénieur dans cette même ville. Très attaché à sa patrie, il est néanmoins favorable à l'*Anschluss *et fait partie d'une association d'étudiants qui militent pour l'Allemagne. C'est aux rites bagarreurs de ce groupe qu'il doit ses blessures et son surnom de* Balafré. *En 1932, il adhère au parti nazi.*
Mobilisé en 1939, et ayant demandé son affectation à un régiment S.S., il a la chance(!) d'être détaché à celui de la garde personnelle du Führer. En 1940, il fait la campagne de France puis, avec la division Das Reich, *part en Yougoslavie. Il participe à l'invasion de la Russie, durant laquelle il est blessé (1942).*
Il reprend de l'activité, en 1943, en tant que commandant d'un bataillon destiné à effectuer des missions spéciales. La libération de Mussolini dans les Abruzzes, dans des conditions très difficiles, va le rendre célèbre.
Il va désormais se livrer à une série d'actions ponctuelles dont l'enlèvement de l'amiral Horthy à Budapest. Il exécute ou ébauche ainsi des coups de main jusqu'au moment du complot contre Hitler (juillet 44), qu'il qualifie de haute et basse trahison. *Il est investi ensuite de la mission de confiance de mettre au point la vaste opération d'intoxication imaginée par Hitler pour battre les Américains dans les Ardennes. Fait prisonnier le 20 mai 1945, près de Salzbourg, il est jugé à Nuremberg et acquitté le 9 septembre 1947. Dans ses livres* Mission secrète *et* La Guerre inconnue, *il essaye de justifier ses actions.*



Page ci-contre, en haut et en bas : les renforts américains rejoignent le front.

Ci-contre : un groupe de soldats allemands cherche à se couvrir malgré un lourd paquetage.

Ci-dessous : l'infériorité des blindés U.S. se confirme.



3e partie : la bataille

Attaque et premiers succès allemands

Le jour J, la 6e armée blindée, réservant ses *Panzer* pour l'exploitation, attaquait, ses divisions d'infanterie en tête; sa droite se heurta aux 2e et 99e D.I. américaines du 5e C.A., toujours aux ordres du major-général Leonard T. Gerow; vieille unité éprouvée, la 2e D.I. surmonta sans tarder le premier effet de surprise, alors que la 99e, dont c'était le premier engagement sérieux, eut plus de peine à se reprendre. En fin de compte, le 5e C.A. réussit à se raccrocher à la crête d'Elsenborn et à s'y maintenir contre vents et marées. En revanche, Dietrich n'eut aucune peine à forcer la trouée de Losheim, mal tenue par le 14e groupe de cavalerie, ce qui ouvrait aux Allemands la direction de Stavelot et leur permit, au surplus, de tourner la gauche de la 106e D.I.
La même division fut, au cours de la même journée, percée sur sa droite par l'attaque de la 5e armée blindée qui, d'autre part, rejetait la 28e D.I. sur Clervaux. Les 2 régiments de la 106e D.I., qui tenaient le massif du Schneeifel, se trouvaient d'ores et déjà en grand danger d'être encerclés. Quant à la 7e armée, réduite à 4 divisions, elle avait dû se contenter de pivoter autour d'Echternach, au lieu d'inclure Luxembourg dans son attaque, ainsi qu'il avait été prévu primitivement. Encore qu'elle dût céder quelque terrain, la 4e D.I. américaine qui formait la droite de Middleton, fut moins éprouvée que la 28e.
Le général Bradley se trouvait à Versailles, en conférence avec le général W. Bedell-Smith, chef d'état-major d'Eisenhower, quand parvint au S.H.A.E.F. la première nouvelle de l'offensive allemande.
Quelques heures plus tard, un nouveau rapport signalait que la 1re armée américaine avait identifié 8 divisions ennemies.

Eisenhower et Bradley font l'inventaire de leurs moyens

Ni Eisenhower ni Bradley ne se méprirent un instant sur la portée de l'affaire, mais la « masse de manœuvre » à disposition du commandant suprême interallié était encore plus mince, le 16 décembre 1944, que celle du général Gamelin le 13 mai 1940. En fait, elle se bornait au 18e C.A. aéroporté du major-général Ridgway, dont les 82e et 101e D.para. se reconstituaient dans la région de Reims, après cinquante-huit jours de guerre de position dans le saillant de Nimègue. Il fut aussitôt alerté. Par ailleurs, la 9e et la 3e armées reçurent l'ordre de mettre immédiatement à disposition de la 1re armée l'une sa 7e D.B., l'autre sa 10e.
A quelques jours de distance, on pourrait disposer de la 2e D.B. qui venait de débarquer en France, de la 87e D.I. et de la 17e D.para. qui se trouvaient encore en Grande-Bretagne, toutes



Ci-dessus : un mortier a été installé dans un fossé.

Ci-contre : « M4 Sherman » du 40ᵉ bataillon de chars en position aux abords de Saint-Vith.

Page ci-contre, en haut : les ruines de Saint-Vith après la bataille.

Page ci-contre, en bas : le 23ᵉ bataillon de la 7ᵉ D.B. américaine monte en première ligne entre Hunnange et Saint-Vith.

prêtes à intervenir sur le continent. Mais encore fallait-il qu'elles entrassent dans la bataille et, en attendant, les Américains avaient à se battre à 6 divisions contre 21. D'autre part, les commandos de Skorzeny et les parachutistes de von der Heydte, si minces que fussent leurs succès, les voyaient décupler par les rumeurs courant dans les états-majors de leurs adversaires ; et surtout, une semaine durant, le mauvais temps réduisit à peu de chose l'intervention de la 9e force aérienne tactique qui, le 7 août précédent, à Mortain, s'était révélée la plus efficace des armes antichars américaines ; nuages bas, temps bouché, brouillard intense : telle fut l'antienne que répétèrent quotidiennement les bulletins de la météo du 16 au 23 décembre.



Le point d'appui de Saint-Vith divise l'effort allemand

Pour le public, la bataille des Ardennes se résume en un seul mot : Bastogne, et c'est justice, car le brigadier-général MacAuliffe et sa 101e D.para. firent véritablement merveille autour de la petite ville, mais la tenue au feu de la 7e D.B. et de son commandant, le brigadier-général Robert W. Hasbrouck, fut digne du



En haut : la 3e armée U.S. perce les défenses, établies par les Allemands, autour de la garnison de Bastogne. « On peut dire que rarement dans l'histoire de la guerre le sort de tant de divisions dépendit à tel point de quelques actions individuelles. » (J. Mordal.)

Ci-dessus : un soldat de la 3e armée s'est frayé un chemin à travers les barbelés.

Page ci-contre : un parachutiste armé d'un pistolet-mitrailleur Thompson, en pleine action.

même éloge. Du 18 au 22 décembre, le point d'appui de Saint-Vith divisa l'effort de la 5e *Panzerarmee* et ne fut évacué que par ordre. Dans le massif du Schneeifel, le 19 décembre, il est vrai, 2 régiments de la 106e D.I., pris au piège, furent contraints de se rendre avec 6 000 hommes ; mais partout ailleurs, les Américains tinrent tête avec vaillance et à-propos. C'est ce que remarque, avec sa pertinence accoutumée, Jacques Mordal et, comme nous ne saurions mieux dire qu'il ne le fait, nous lui laissons la parole :

« Le mérite du combattant américain surpris par cette ruée inattendue fut que, malgré le désordre et la surprise du début, il se trouva quelques chefs et quelques poignées de soldats pour sauver la situation en s'accrochant désespérément à certaines positions essentielles.

« On peut dire que rarement, dans l'histoire de la guerre, le sort de tant de divisions dépendit à tel point de quelques actions individuelles. Quelques canons servis par une poignée d'artilleurs ont sauvé Bütgenbach, le 16 décembre, et préservé les 2e et 99e D.I. d'un encerclement total. C'est un bataillon du génie qui sauvera Malmédy. Une compagnie du *51st Engineer Combat Battalion* arrête à Trois-Ponts, sur la Salm, les éléments de tête du groupement blindé Peiper. Le pont saute à la barbe des Allemands et Peiper est contraint de repasser l'Amblève pour aller chercher plus loin, à Werbomont, un passage que lui disputeront les pionniers du *291st Battalion*. Pour la seconde fois, les ponts sautent devant la colonne allemande, à laquelle quelques avions décollés malgré le brouillard font subir de lourdes pertes.

« Stavelot, pris le 17, sera repris le surlendemain. La bataille se poursuit dans cette vallée encaissée de l'Amblève où, après cinq jours de très durs combats, Peiper à bout de combustible se verra dans l'obligation d'abandonner tout son matériel pour ramener à pied, dans la neige, quelques centaines d'hommes par des chemins impossibles. »

Lente progression de la 6e « Panzerarmee »

Dans l'autre camp, Dietrich commit la faute de s'obstiner contre la crête d'Elsenborn dont Hodges avait renforcé la défense en passant à Gerow l'excellente 1re D.I. américaine ; c'est ainsi que la 12e Pz.D. *Hitlerjugend* se trouva stoppée dans la région de Bütgenbach.

Quant à la fameuse *Leibstandarte*, le gros de la troupe perdit le contact avec son élément de tête qui, sous les ordres du colonel Peiper, dont Jacques Mordal vient de nous relater les mésaventures, s'était hardiment avancé dans la vallée de l'Amblève. En bref, le jour J + 4, la 6e *Panzerarmee* se trouvait à deux étapes des ponts de la Meuse qu'elle aurait dû atteindre dans les soixante-douze heures.

Manteuffel marche sur Bastogne

A gauche de Dietrich, von Manteuffel s'était montré plus manœuvrier, favorisé au surplus par le fait qu'il était beaucoup plus difficile à Hodges d'étayer le 8e C.A. en Luxembourg qu'entre Elsenborn et Trois-Ponts ; Clervaux et Wiltz tombèrent sans trop de peine en sa possession, ce qui lui ouvrait la direction de Bastogne. En présence de ce développement inattendu de la situation — puisque la vedette de l'opération *Herbstnebel* avait été attribuée à Dietrich — Model et von Rundstedt émirent



Ci-dessus : la veille de Noël, le soleil revient sur le champ de bataille. 961 « Dakota » et 61 planeurs larguent sur Bastogne 850 tonnes de ravitaillement.



Ci-contre : les hommes de la 1re armée U.S. fortifient le flanc nord du saillant creusé dans les lignes alliées par l'offensive allemande.

Ci-dessous : la pointe extrême de la percée allemande parvient à 10 kilomètres de la Meuse, de Dinant dans le secteur de la 29e brigade blindée britannique.



l'avis qu'il convenait de transférer, dans le moindre délai, le 2e Pz.K. des *Waffen S.S.* de la 6e à la 5e *Panzerarmee*, en vertu du principe qui recommande d'alimenter les opérations en progrès, plutôt que d'investir de nouveaux frais dans des affaires manquées.

Mais Hitler s'y refusa catégoriquement ; sans doute parce qu'il redoutait de reconnaître de la sorte, même implicitement, l'échec de Sepp Dietrich et des *Waffen S.S.* et qu'il ne voulait pas subordonner l'un des corps blindés « du parti » à l'un de ces généraux de la *Wehrmacht* pour lesquels il n'avait plus depuis longtemps qu'aversion et méfiance.

Si Eisenhower avait pu avoir connaissance de cette faute de son adversaire, peut-être se fût-il épargné une partie des mesures qui marquèrent son intervention au cours de la journée du 19 décembre. Mais des rapports qui lui venaient du front et qui lui annonçaient, notamment, que l'encerclement de Bastogne et de la 101e D.para. était presque chose faite, il conclut qu'il convenait enfin de jeter dans la balance tout le poids de son autorité. Aussi bien, le 19 décembre, à onze heures du matin, réunissait-il dans une caserne de Verdun les commandants de ses groupes d'armées « Centre » et « Sud » et celui de la 3e armée.

Eisenhower décide de la contre-attaque

Selon son récit, il aurait ouvert la séance en déclarant à l'assistance :

« La situation actuelle doit être considérée comme une occasion et non comme un désastre. Il ne devrait y avoir que des visages confiants autour de cette table. »

En fait, Eisenhower ne se donne pas dans ses *Mémoires* plus de sang-froid qu'il n'en ressentait ce jour-là. Dans sa biographie du général Patton, l'historien américain Ladislas Farago, qui s'appuie sur de nombreux documents et témoignages inédits, écrit en effet :

« La conférence historique de Verdun du 19 décembre 1944 fut un des sommets du commandement d'Eisenhower. Certains ont prétendu qu'il était pâle et nerveux, qu'il donnait non seulement des signes de fatigue, mais aussi d'inquiétude personnelle, comme s'il avait peur de son avenir après cette crise.

« En réalité, Ike était en pleine forme, précis et lucide, maintenant la conférence d'une main de fer sur ses rails et la conduisant vers son but-clef : la contre-attaque alliée. Il était parfaitement évident pour tout le monde qu'il savait ce qu'il voulait et qu'il était le maître de la situation. Il débordait de cette force intérieure qui le galvanisait toujours quand il avait à prendre des décisions absolues. »

La principale décision prise au cours de cette conférence consista à intervertir les 3e et 12e C.A. du général Patton avec 6 divisions du front de la Sarre sur le front d'Echternach - Diekirch - Bastogne, en subordonnant le 8e C.A. à la 3e armée, ce qui impliquait naturellement que le général Devers étendît la droite



de son groupe d'armées de la région de Bitche à celle de Sarrebruck. Ainsi qu'on l'a vu, pareille manœuvre avait été déjà mise à l'étude à l'état-major de la 3e armée; c'est pourquoi un simple coup de téléphone lancé de Verdun par son commandant suffit pour la faire démarrer.

Selon Farago, cet ordre, qui s'exécuta en 120 heures, mit en mouvement 133 178 véhicules qui couvrirent plus de deux millions et demi de kilomètres. Pendant ce temps, le 4e bureau de la 3e armée transporta 62 000 tonnes de ravitaillement, tandis que le 2e bureau distribuait aux troupes des milliers de cartes de leur nouveau secteur, et que le chef du service des transmissions faisait poser, dans le même délai, 35 000 mètres de câble téléphonique. Le tout sous la neige et sur des routes couvertes de verglas.

Ce qui démontre que si George S. Patton jouait les tranche-montagnes, disant à Bradley le même jour : « Brad, cette fois, le Fritz a fourré son citron dans le hache-bidoche et, ce coup-ci, c'est moi qui tourne la manivelle », ce n'en était pas moins un esprit pondéré et un organisateur de grande classe.

En conférant avec ses subordonnés américains, Eisenhower avait-il déjà dans l'esprit de confier à Montgomery le flanc nord de la poche? On ne sait. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans la soirée, un coup de téléphone de Bedell-Smith avisait Bradley que ses 1re et 9e armées passaient provisoirement aux ordres de son camarade britannique. Certes, le commandant du groupe d'armées « Centre » ne pouvant quitter son P.C. de Luxembourg pour des raisons bien évidentes, il était à craindre qu'il perdît ses liaisons téléphoniques avec le P.C. de la 1re armée, installé à Spa, puis au fort de Chaudfontaine, à Liège. Néanmoins, sans s'insurger formellement contre ce remaniement, Bradley redoutait peut-être que « Monty » s'ingéniât à faire durer ce provisoire jusqu'à la capitulation du Troisième Reich...

MacAuliffe résiste à Bastogne

Quoi qu'il en soit, au moment où Bedell-Smith appelait Bradley, la tête de la 101e D.para. pénétrait dans Bastogne, où elle s'aggloméra aux éléments des 9e et 10e D.B. qui mettaient en défense la petite ville. Le lendemain, le 47e Pz.K., selon les instructions, la dépassait par le nord et par le sud, laissant à la 26e V.G.D. le soin de l'investir. Quarante-huit heures plus tard, le lieutenant-général Heinz Kokott, commandant de cette grande unité, pour avoir sommé MacAuliffe, s'attira de sa part une réponse digne de Cambronne. Le bon moral de la garnison encerclée était, du reste, soutenu par celui des habitants dont le maire Jacqmin fut la providence bienfaisante et avisée. Et, surtout, le même 22 décembre, on put

Ci-dessus : un soldat U.S. recharge son arme individuelle : un fusil semi-automatique « Garand M1 ».

Ci-dessous : ce document témoigne de l'âpreté des combats autour de Bastogne, nom qui, pour le public, résume toute la bataille des Ardennes.



entendre, venant du sud, le canon du 3e C.A. (major-général John Millikin) annonçant le déclenchement de la contre-attaque.
Sur la face nord du saillant, l'intervention des hommes de la 30e D.I. (major-général Leland C. Hobbs), que les combattants allemands surnommaient « les S.S. de Roosevelt », avait permis à Hodges de verrouiller solidement la vallée de l'Amblève en prolongeant la position tenue par le 5e C.A. Faisant intervenir son 2e Pz.K. à gauche du 1er, Dietrich avait réussi toutefois à ranimer la bataille et à contraindre, le 21 décembre, l'intrépide Hasbrouck à évacuer Saint-Vith.

Montgomery interdit la Meuse aux Allemands

Les engagements successifs du 18e C.A. aéroporté (réduit, il est vrai, à la seule 82e D.para.), puis du 7e C.A. (major-général John L. Collins : 75e, 83e, 84e D.I., 3e D.B.) permirent, en fin de compte, de rétablir un front continu sur la ligne Manhay - Grandménil - Hotton - Marche.
Dans l'exercice de sa mission, le maréchal Montgomery eut quelques difficultés avec ses subordonnés américains. Le commandant du groupe d'armées « Nord » s'attachait avant tout à empêcher l'ennemi de franchir la Meuse, et peu lui importait qu'on lâchât telle ou telle localité des Ardennes. Somme toute, il conduisait la bataille selon les méthodes de 1918 : colmater puis contre-attaquer « fin prêt », alors que Hodges, Ridgway et Collins répugnaient à ces replis et étaient impatients de faire sentir à l'ennemi le poids de leurs armes. Afin de parer à toute éventualité, le méticuleux Montgomery installa le 30e C.A. britannique (lieutenant-général Horrocks : 43e, 51e, 53e D.I., D.B. des Gardes) à mi-chemin entre Namur et Bruxelles, ce qui facilita grandement les rocades de la 1re armée américaine, lesquelles, au 24 décembre, avaient porté sur 248 000 hommes et 48 000 véhicules.

Hitler refuse à von Rundstedt d'abandonner la partie

Quoi qu'il en soit de ces frictions que n'apaisa pas le succès final de la défensive alliée, à Coblence, le maréchal von Rundstedt avait conclu, le 22 décembre, à l'abandon immédiat de l'entreprise, d'ores et déjà déficitaire. Bien entendu, à Ziegenberg, Hitler refusa de se rallier à cette suggestion : l'appoint des réserves de l'O.K.W., particulièrement de la 9e Pz.D. et des 3e et 15e Pz. G.D., lui semblait capable de ranimer l'offensive, ou à tout le moins de résoudre l'irritante question de Bastogne.

L'amélioration du temps permet l'intervention de l'aviation alliée

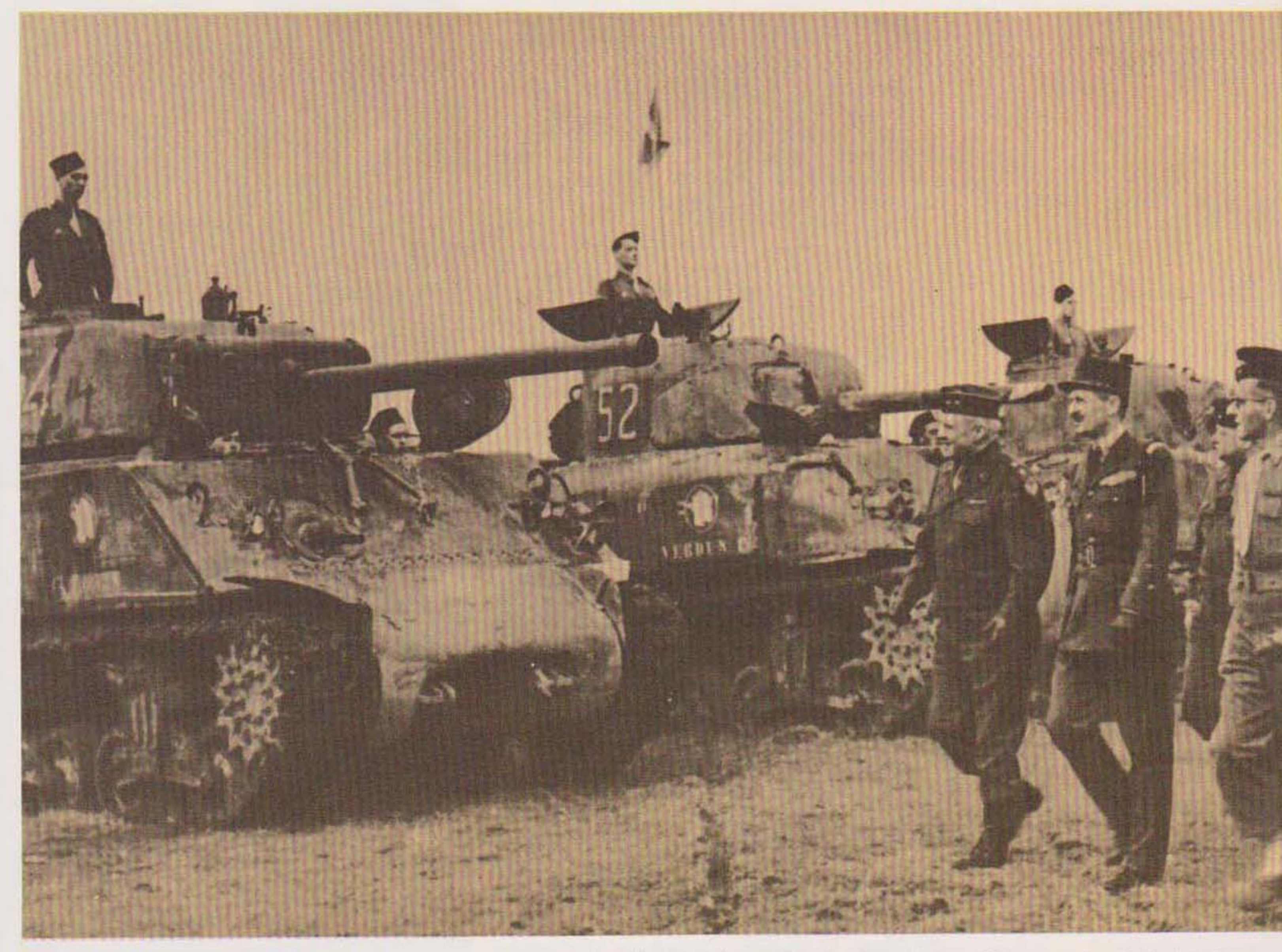
Le 23 décembre se produisit « l'événement » sous forme d'un anticyclone qui, exauçant la prière rédigée par le révérent O'Neill, aumônier de la 3e armée américaine, sur l'ordre de Patton, fit, six jours durant, régner un soleil radieux sur tout le champ de bataille des Ardennes.
Tout aussitôt, l'aviation alliée se déchaîna, accomplissant 2 000 missions le même jour, et 15 000 les trois jours suivants.
La veille de Noël, au prix de 39 des leurs, 2 000 quadrimoteurs américains, escortés de 900 chasseurs, s'en prirent aux terrains d'aviation de Francfort et aux nœuds de communication de Kaiserslautern, de Bad-Münster, de Coblence, de Neuwied et d'Euskirchen.
Parallèlement, bimoteurs et chasseurs-bombardiers des deux alliés s'acharnèrent, avec le même succès qu'en Normandie, sur les arrières ennemis et sur les objectifs du champ de bataille.
Enfin, en dépit d'une D.C.A. assez fournie et assez mordante, 961 *Dakota* et 61 planeurs larguèrent sur Bastogne, avec une excellente précision, 850 tonnes de ravitaillement. Toujours est-il que la petite ville de Malmédy, bien en main des Américains, fut bombardée deux fois par erreur.
Tandis que la 6e *Panzerarmee* avait épuisé ses forces vives, la 5e parvint encore à gagner une cinquantaine de kilomètres sur l'axe Saint-Hubert - Rochefort - Dinant, en virant de l'ouest au nord-ouest. Ce mouvement découvrait largement la gauche de Patton toujours axée sur Bastogne. Eisenhower mit alors, à la disposition de la 3e armée, ses 87e D.I., 11e D.B. et 17e D.para.
C'est ainsi que, le 24 décembre, pas moins de 32 divisions alliées se trouvaient au combat ou en réserve dans les Ardennes, alors que le 2e bureau du S.H.A.E.F. en dénombrait 29 chez l'adversaire.

La débâcle de Ciney

En présence de ce renversement de la situation, von Rundstedt, le même jour, renouvela sa demande d'arrêter les frais, fortement soutenu dans ce sens par le colonel-général Guderian qui voyait les forces soviétiques s'accumuler dans les têtes de pont de la Vistule. Mais, encore une fois, le Führer demeura inébranlable, malgré les objurgations de son état-major conscient des désastres qu'un tel entêtement ne manquerait pas de provoquer.
Au même moment, la 2e Pz.D. (lieutenant-général von Lauchert) était parvenue à Ciney, Beauraing et Celles, soit à moins de 10 kilomètres de la Meuse de Dinant, et était entrée en contact avec la 29e brigade blindée britannique (D.B. des Gardes).
Le jour de Noël, elle fut assaillie de flanc par la 2e D.B. américaine (major-général Ernest N. Harmon) qui venait d'être attribuée au 7e C.A. La surprise fut totale et le désastre allemand ne le fut pas moins.
En fin de journée, von Lauchert avait perdu 1 050 prisonniers, 2 500 tués, 81 chars sur 88, 7 canons d'assaut, toute son artillerie (74 piè-

ces) et 405 véhicules. Comme on voit, la 2e D.B. américaine justifia en cette occasion le surnom d'« Enfer sur roues » *(Hell on wheels)* qu'elle s'était ambitieusement décerné. En présence de cette catastrophe, von Manteuffel n'eut plus qu'à replier son 47e Pz.K. sur Rochefort.

Nordwind dirigée contre la 7e armée américaine, il affectait de se tenir pour satisfait des résultats acquis par *Herbstnebel* :
« Il n'y a pas de doute que la brève offensive que nous avons faite ait eu pour premier résultat de provoquer une détente immédiate de la



Ci-dessus : le général Leclerc inspecte les hommes et le matériel de la 2e D.B.

Patton débloque Bastogne

A la 3e armée, Patton connut plus de difficultés à débloquer Bastogne, tant la 5e D. para. (lieutenant-général Hellmann), division de droite de la 7e armée allemande, s'arc-bouta dans sa résistance. Ce fut le 26 décembre seulement que la 4e D.B. américaine parvint à se relier aux vaillants assiégés, et encore par un couloir de quelques centaines de mètres de largeur.

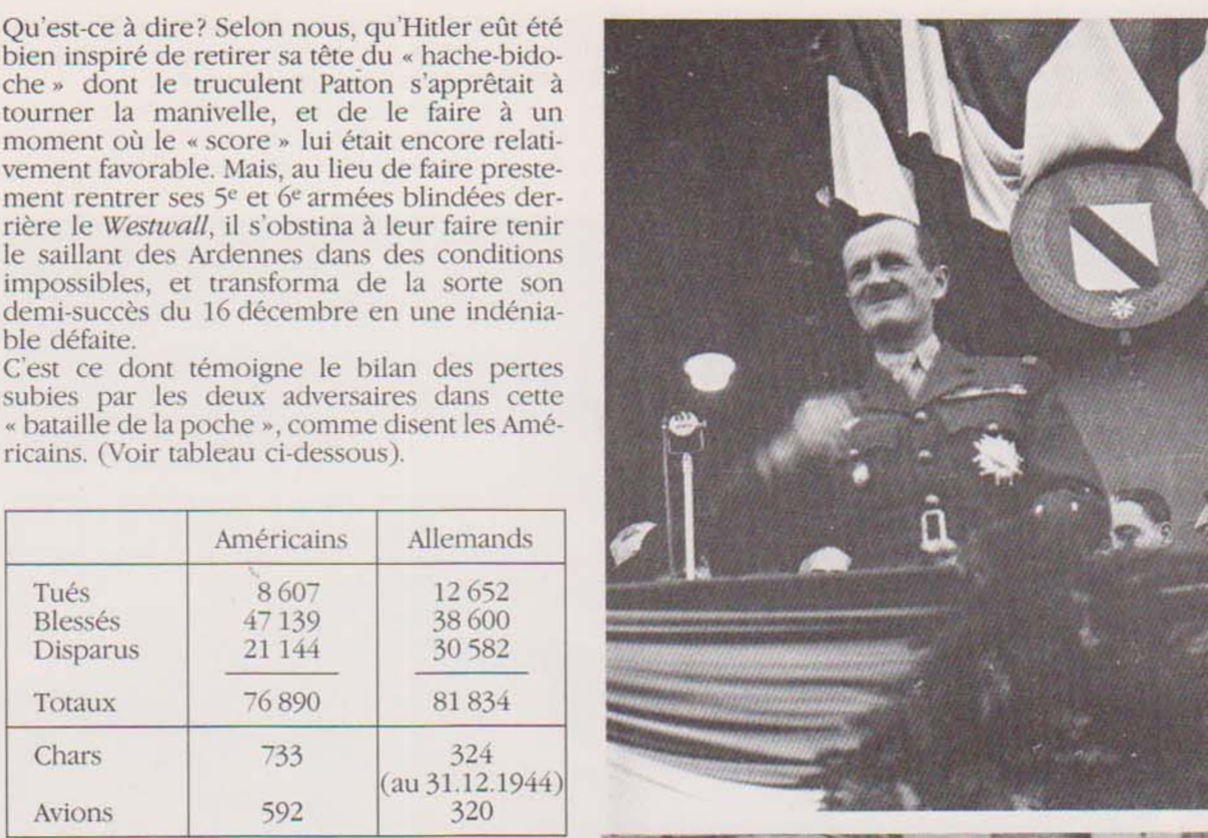
Hitler transforme en défaite le demi-succès de son offensive

Hitler n'insista pas. Mais s'illusionnait-il lui-même ou cherchait-il à tromper ses auditeurs? Le fait est que, le 28 décembre, haranguant les généraux qui allaient participer à l'opération

situation sur l'ensemble du front. Bien que, malheureusement, elle n'ait pas abouti au succès éclatant qu'on aurait pu en attendre, il s'est déjà produit une immense détente. L'adversaire s'est trouvé contraint, de son côté, de renoncer à tous ses plans d'attaque. Il a été contraint de regrouper complètement ses forces. Il a dû remettre dans la bataille des unités usées par le combat. Ses intentions de manœuvre ont été totalement bouleversées. D'énormes critiques se font jour dans son opinion publique. Le facteur psychologique joue contre lui. Il est obligé, dès à présent, de dire qu'on ne peut pas songer à provoquer la décision mettant fin à la guerre avant août, peut-être même avant la fin de l'année prochaine. Par conséquent, c'est un retournement complet de la situation, tel qu'assurément on ne le tenait pas pour possible il y a quinze jours. »

Page ci-contre, en haut: la flèche de la cathédrale de Strasbourg où les couleurs françaises sont montées le 13 novembre 1944, pour annoncer la libération de la ville. Malgré la menace de l'opération « Nordwind », en janvier 1945, le gouvernement français refusa de les amener.

Qu'est-ce à dire? Selon nous, qu'Hitler eût été bien inspiré de retirer sa tête du « hache-bidoche » dont le truculent Patton s'apprêtait à tourner la manivelle, et de le faire à un moment où le « score » lui était encore relativement favorable. Mais, au lieu de faire prestement rentrer ses 5e et 6e armées blindées derrière le *Westwall*, il s'obstina à leur faire tenir le saillant des Ardennes dans des conditions impossibles, et transforma de la sorte son demi-succès du 16 décembre en une indéniable défaite.
C'est ce dont témoigne le bilan des pertes subies par les deux adversaires dans cette « bataille de la poche », comme disent les Américains. (Voir tableau ci-dessous).



Ci-contre: le général Leclerc prononçant un discours à l'Hôtel de Ville, après la libération de Strasbourg.

	Américains	Allemands
Tués	8 607	12 652
Blessés	47 139	38 600
Disparus	21 144	30 582
Totaux	76 890	81 834
Chars	733	324 (au 31.12.1944)
Avions	592	320

Si l'on tient compte du fait que les capacités de renouvellement de la *Wehrmacht* tendent graduellement vers zéro et que, le 12 janvier 1945, Staline a déclenché, en Russie, sa cinquième et dernière offensive d'hiver, on conclura que ces chiffres consacrent la défaite allemande, non seulement dans les Ardennes, mais encore sur l'ensemble du front occidental.
L'abandon de *Herbstnebel*, le 27 décembre 1944, n'eut pas comme conséquence le renforcement du front de l'Est, au grand désespoir de Guderian, car, déclarait Hitler :
« Militairement, ce qui est décisif, c'est que, à l'Ouest, nous passions de cette défensive stérile à l'offensive. L'offensive seule est en mesure de faire reprendre effectivement une tournure heureuse à cette guerre sur le front Ouest. » Et, prenant occasion de la manœuvre de Patton, il ajoutait : « A présent, il s'agit en premier lieu d'anéantir, par une série de coups isolés, les forces se trouvant au sud de la ligne formée par la brèche (des Ardennes)...
« L'opération suivante viendra tout de suite se rattacher à celle-là. Elle sera liée à un nouveau coup de boutoir. J'espère que, de cette façon, nous détruirons à l'ennemi, pour commencer, ces unités américaines qui se trouvent au sud. Après quoi nous poursuivrons l'attaque et nous verrons à la faire entrer dans le cadre de l'opération centrale proprement dite. »
Ce programme offensif se rapproche quelque peu de celui que Ludendorff tenta d'appliquer contre la coalition occidentale, entre le 21 mars et le 15 juillet 1918 : à cette différence que, le 3 mars 1918, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et leurs satellites turc et bulgare, avaient signé avec la Russie bolchevique le traité de paix de Brest-Litovsk.



Page ci-contre: les blindés de la Légion étrangère défilent dans les rues de Strasbourg (au premier plan, des chars légers « Stuart »).

La bataille du Rhin



Eisenhower refuse à Montgomery un commandement plus étendu

Avant de s'acquitter de la mission qui lui était impartie et de recevoir à Reims la délégation conduite par le colonel-général Jodl venant lui apporter la capitulation sans conditions du Troisième Reich, le général Eisenhower eut encore à repousser deux offensives, l'une dirigée contre son commandement, l'autre contre le groupe d'armées « Sud » en basse Alsace.

Le 28 décembre 1944, Eisenhower se rendit à Hasselt où Montgomery avait installé son P.C., pour examiner avec lui la suite à donner aux opérations, dès qu'aurait été résorbée la poche des Ardennes. Le généralissime américain et le maréchal anglais n'eurent point de peine à s'accorder sur l'objectif qu'il convenait de donner à l'offensive qu'ils s'apprêtaient à reprendre : tous deux le situaient dans la Rhur. Le second, en revanche, estimait que la « crise majeure » qu'on venait de surmonter l'autorisait à reprendre sa prétention du mois d'août précédent visant au contrôle des opérations, et il se croyait d'autant mieux qualifié pour le faire que le premier lui avait subordonné les 1[re] et 9[e] armées américaines. D'où sa lettre à « Ike » en date du 29 décembre, qui disait au point 6 :

« Je suggère que vos directives se terminent par la phrase suivante :
« Les 12[e] et 21[e] groupes d'armées exécuteront « les opérations conformément aux instruc- « tions ci-dessus. Désormais la direction, le « contrôle et la coordination de ces opérations « sont dévolus au commandant en chef du « 21[e] groupe d'armées, sous réserve des ins- « tructions qui peuvent être données de temps « en temps par le commandant suprême. »

Ce faisant, il passait outre aux conseils de prudence du maréchal Alanbrooke qui lui écrivait le 24 décembre :

« Je voudrais vous adresser cette mise en garde. Les événements de l'action ennemie ont contraint Eisenhower à mettre sur pied un système de commandement beaucoup plus satisfaisant. J'ai l'impression qu'il est de la plus haute importance que vous n'apparaissiez pas,

si peu que ce soit, comme voulant insister sur ce fait indubitable, en vous entretenant avec n'importe qui, soit au S.H.A.E.F., soit ailleurs. »
Eisenhower repoussa cette suggestion par retour du courrier. Mais ne l'eût-il pas fait de sa propre initiative qu'il aurait dû s'y résoudre sur ordre du général Marshall qui, le 30 décembre, lui télégraphiait de Washington :
« Il se peut qu'on ait attiré votre attention sur certains articles de la presse londonienne qui proposent la nomination d'un officier britannique auprès du commandant de vos forces terrestres. Ils sous-entendent que vous auriez trop voulu entreprendre par vous-même. A mon avis, il serait bon que vous ne fassiez aucune concession de ce genre quelles que soient les circonstances. Je ne veux pas dire par là que vous ayez envisagé de telles concessions. Je voulais seulement vous préciser notre point de vue.

***GOEBBELS** (1897-1945). — Joseph Goebbels est né à Rheydt en Rhénanie. Il fréquente les universités de Bonn, Fribourg, Wurtzbourg, Munich, Heidelberg, Cologne, Francfort, Berlin, pour être reçu finalement docteur ès lettres. Il met bientôt ses talents de journaliste et d'orateur au service du parti national-socialiste et Hitler le nomme* Gauleiter *de Berlin en 1926. Il fonde alors un quotidien,* Der Angriff, *(L'Attaque) qui acquiert une grande influence.*
Dès 1929, Goebbels est le chef de la propagande national-socialiste, avec le titre de ministre en 1933.
Pendant toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale, il utilise savamment la radio et la presse pour présenter sous un éclairage avantageux toutes les décisions importantes du Führer et tirer le meilleur parti des événements mondiaux, quels qu'ils soient... « Intellectuel » du parti, il est, en somme, l'inventeur de la guerre psychologique.
Après l'attentat de juillet 1944, Hitler le désigne comme « délégué du Reich à l'effort de guerre totale ». A la veille de la catastrophe, il prêche la politique de la « terre brûlée », alors que ses collègues songent à négocier, et tente jusqu'à l'extrême limite de galvaniser le moral du peuple allemand par l'espoir d'armes secrètes imparables.
Resté jusqu'à la fin auprès d'Hitler dans l'abri bétonné de la Chancellerie, désigné dans le testament du Führer *comme chancelier d'un Reich qui n'existait plus, Goebbels met fin à ses jours, ainsi qu'à ceux de sa famille, par le poison, le 29 avril 1945.*

Ci-dessous : le Dr Goebbels, maître incontesté de la propagande nazie, tente de galvaniser le peuple allemand en lui promettant la victoire, grâce aux nouvelles armes secrètes.



« Vous êtes en train de faire de la bonne besogne ; continuez, frappez de toutes vos forces. »
L'affaire en serait demeurée là si, le 5 janvier 1945, Montgomery n'avait pas donné, sur la bataille des Ardennes, une conférence de presse qui provoqua un sursaut d'exaspération parmi les généraux américains. Pour l'avoir sous les yeux, dans le texte qu'en a publié le général Bradley, disons que le vainqueur d'El-Alamein, tout en soignant son prestige et en rehaussant, avec quelque complaisance, la participation des armées britanniques en cette affaire, n'avait articulé aucun grief à l'encontre de ses alliés et de leurs chefs. Mais les journalistes accrédités auprès du S.H.A.E.F. et des groupes d'armées en cause s'emparèrent de ce discours et le commentèrent aigrement, les uns dans un sens favorable à « Monty », les autres dans celui d'Eisenhower.
La crise atteignit son point culminant quand Bradley fit savoir à son vieil ami « Ike » qu'il demanderait son rappel aux États-Unis plutôt que de servir sous les ordres de Montgomery. En présence de ce hourvari qu'alimentaient les services du Dr Goebbels, Winston Churchill crut devoir donner de sa personne. Il le fit, le 18 janvier, devant la Chambre des Communes en des termes excellents et que l'histoire impartiale et informée a ratifiés jusque dans le détail, relevant notamment la part prépondérante que l'armée américaine s'était adjugée dans cette bataille ; et tout s'apaisa.
Au reste, une initiative du Premier ministre contribua à détendre l'atmosphère entre le S.H.A.E.F. et le groupe d'armées « Nord » : elle consistait, vu la stagnation des opérations en Italie, à substituer, auprès d'Eisenhower en qualité de commandant en chef adjoint, le maréchal Alexander à l'*Air Chief Marshall* Tedder que la R.A.F. rappellerait en Grande-Bretagne. Ce compromis se heurta à l'opposition déterminée de Montgomery qui, à défaut de pouvoir exercer le contrôle des opérations, ne voulait le voir transmis à quiconque. Dans cette perspective, il estima qu'il ne fallait rien changer à l'organisation du commandement.

Himmler tente de couper en deux la 7e armée américaine

Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, Himmler, en sa qualité de commandant du groupe *Oberrhein*, déclencha l'opération *Nordwind*, donnant à ses troupes la trouée de Saverne pour objectif, afin de couper en deux la 7e armée américaine et d'anéantir ses éléments au combat dans le saillant Bitche - Lauterbourg - Strasbourg.
Le général Patch qui, à la suite de la manœuvre ordonnée à Patton le 19 décembre précédent, avait dû étendre sa gauche jusqu'à Saint-Avold, n'opposait dans le secteur menacé que l'unique 6e C.A. à 8 divisions allemandes dont la 21e Pz.D. et la 17e Pz.G.D. *Götz von Berlichingen* des *Waffen S.S.*
En réalisant le dispositif qui lui était prescrit et qui étalait les 7 divisions de la 7e armée sur un front de 140 kilomètres, le général Devers, commandant du groupe d'armées « Sud », s'était naturellement préoccupé de la conduite à tenir au cas où l'ennemi passerait à l'offensive et, d'accord avec le S.H.A.E.F., avait prévu en pareille occurrence le repli de ses forces sur les pentes est des Vosges et sur la trouée de Belfort, ce qui impliquait l'abandon de la plaine d'Alsace. Dans l'après-midi du 1er janvier, sur un coup de téléphone d'Eisenhower, il donnait l'ordre d'entamer les mouvements prévus à cet effet.



Ci-dessus : l'attente des « G.I.'s » dans les tranchées : pour passer le temps, le courrier.

De Gaulle s'oppose à l'abandon de Strasbourg...

Dès le 28 décembre, en sa qualité de chef d'état-major de la Défense nationale, le général Juin avait été avisé des intentions du groupe d'armées « Sud » entérinées par le S.H.A.E.F. Il en avait aussitôt avisé le général de Gaulle qui, voyant se rapprocher cette éventualité, écrivait le 1er janvier au général Eisenhower :
« Le Gouvernement français, quant à lui, ne peut évidemment laisser retomber Strasbourg aux mains de l'ennemi sans faire tout ce qui lui est possible pour le défendre. »
En même temps, il donnait l'ordre suivant au général de Lattre :
« Dans l'éventualité où les forces alliées se retireraient de leurs positions actuelles au nord de la 1re armée française, je vous prescris de

Aux pages suivantes : durant la bataille des Ardennes, l'appui aérien ne peut réellement être efficace qu'à partir du 23 décembre 1944, date à laquelle le temps s'améliore. Cette absence est cruellement ressentie par les soldats, bloqués par le mauvais temps et qui guettent en vain leur aviation.


AT-10



Ci-contre : le 2 février 1945, les troupes de la 1re armée française font leur entrée dans Colmar.

Page ci-contre : une mine explose au passage d'un char « M 10 » d'une unité blindée française. Les troupes françaises sont entièrement équipées avec le plus récent matériel américain.

Page ci-contre, en bas : Proclamation du général de Lattre de Tassigny aux Strasbourgeois. De Gaulle lui a ordonné de défendre Strasbourg même si les forces américaines se repliaient à sa gauche.

Ci-dessous : les troupes françaises attaquent la poche de Colmar par le sud.



prendre à votre compte et d'assumer la défense de Strasbourg. »

Ces lettres étaient parties quand le général de Gaulle fut avisé de l'ordre de retraite diffusé par le commandant du groupe d'armées « Sud ». Sur cette nouvelle, il télégraphia au président Roosevelt et au Premier ministre britannique pour leur signifier son opposition à l'évacuation de Strasbourg, et chargea le général Juin de défendre le même point de vue auprès du S.H.A.E.F.

Entre le vainqueur du Garigliano et le général Bedell-Smith, qui le reçut le lendemain au S.H.A.E.F., la conversation fut orageuse, comme elle devait l'être entre deux hommes aussi carrés l'un que l'autre, aussi pénétrés de leur mission, aussi ennemis de tout faux-fuyant. On alla jusqu'aux menaces pour le cas où la 1re armée française se soustrairait à l'autorité du général Devers. Pourtant, a noté le maréchal Juin, « Bedell-Smith, qui avait blêmi, mais paraissait tout de même ébranlé, m'assura avant de nous séparer qu'il chercherait encore à convaincre son chef, et j'obtins, pour le général de Gaulle, un rendez-vous pour le lendemain avec le général Eisenhower. »

Sur le rapport que lui fit le chef d'état-major à la Défense nationale, de Gaulle reprit la plume pour en appeler une seconde fois de la décision du S.H.A.E.F. qui — venait-il d'apprendre — concernait non seulement Strasbourg, mais encore toute la plaine alsacienne. Le 3 janvier, il écrivait notamment à Eisenhower :

Première Armée Française

A LA POPULATION DE STRASBOURG

La Première Armée Française a désormais la mission de défendre votre Cité, chère entre toutes à nos âmes de soldats.

Le Général de GAULLE, Président du Gouvernement Provisoire de la République, Chef des Armées Françaises, a voulu que ce soit notre Armée qui protège STRASBOURG.

Je fais ici la solennelle promesse qu'elle se montrera digne de cette tâche : elle veillera sur vous, fidèlement et avec fierté.

J'adresse à votre vaillante population, à laquelle j'ai donné depuis longtemps tout mon cœur, un salut affectueux et un message de confiance.

Le Général de Division DU VIGIER a été nommé Gouverneur Militaire et Commandant de la 10e Région. C'est le Chef valeureux qui, avec la 1re Division blindée, est parvenu le premier au Rhin. Dès aujourd'hui, il prend la charge qu'assumait provisoirement le Général SCHWARTZ. Celui-ci, dont vous avez pu apprécier toutes les qualités, reste parmi vous, comme Commandant de la Subdivision du Bas-Rhin.

Ainsi STRASBOURG, délivrée hier par les soldats français de la 2e Division Blindée du Général LECLERC, est à nouveau défendue, depuis le 6 janvier, par l'Armée Française.

Confiance, Strasbourgeois ! Répondant avec enthousiasme à l'appel de notre Chef, le Général DE GAULLE, nous saurons forcer la victoire !

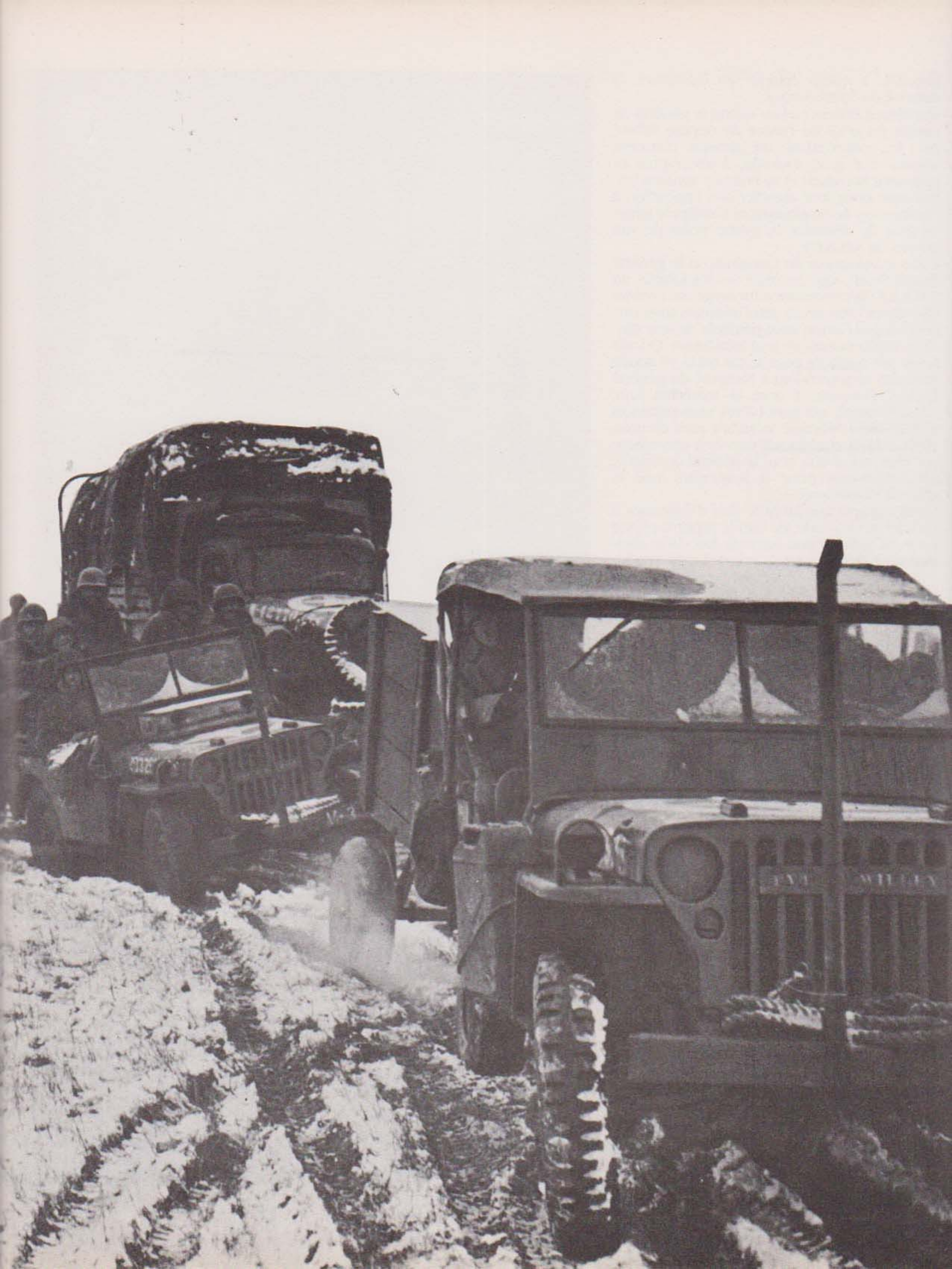
P. C., le 6 Janvier 1945.

Le Général d'Armée DE LATTRE DE TASSIGNY

Commandant en Chef la Première Armée française

J. DE LATTRE







Ci-dessus : après la libération de Colmar, les troupes françaises reprennent leur progression vers le Rhin : côte à côte « Sherman » et fantassins de la 1re armée.

« En tout cas, je suis obligé de vous confirmer que le Gouvernement français ne peut accepter que l'Alsace et une partie de la Lorraine soient évacuées délibérément et, pour ainsi dire sans combat, alors surtout que l'armée française en occupe la plus grande partie. Consentir à une telle évacuation et dans de telles conditions serait une erreur au point de vue de la conduite générale de la guerre qui, au-dessus du commandement militaire, relève des gouvernements alliés, comme au point de vue national français qui relève du Gouvernement français.

« Je me vois donc amené à prescrire de nouveau au général de Lattre de défendre, avec les forces françaises dont il dispose, la position qu'il occupe actuellement et de défendre également Strasbourg, même si les forces américaines se repliaient à sa gauche.

« Je regrette vivement, pour ma part, cette divergence dans un moment grave et je veux espérer qu'elle pourra se résoudre. »

Dans *Croisade en Europe*, citant cet incident, le général Eisenhower soutient qu'« à première vue, l'argumentation de de Gaulle semblait être basée sur des considérations politiques et non sur la logique et le bon sens ».

Nous saisissons ici le raisonnement typique du stratège américain de l'époque, selon lequel le chef de guerre ne doit envisager d'autre objectif que la destruction des forces organisées de l'adversaire, sans égard pour les objectifs politiques, géographiques, sentimentaux ou de prestige. Somme toute, il raisonnait à propos de Strasbourg comme, l'été précédent, il l'avait fait devant Paris et comme, trois mois plus tard, il allait le faire devant Berlin. Toujours est-il que, sous ce même point de vue, il lui fallait considérer les suites qu'une crise franco-américaine pouvait avoir sur les communications alliées ; et il pouvait tenir pour liquidée l'affaire des Ardennes.

...et, appuyé par Churchill, obtient satisfaction d'Eisenhower

Churchill, alerté par de Gaulle, et Alanbrooke qui l'accompagnait à Paris, trouvèrent, au témoignage de ce dernier, « Ike fort préoccupé » à leur descente d'avion, et nul doute qu'au cours du déjeuner qui suivit, le Premier ministre n'ait prêché à un demi-converti. Quelques heures plus tard, les généraux de Gaulle et Juin étaient introduits auprès d'Eisenhower, en présence de Bedell-Smith, de Churchill et du chef d'état-major impérial, et si nous donnons la préférence à la version de Lord Alanbrooke, c'est qu'elle a le mérite d'avoir été notée dans la soirée même du 3 janvier :

« De Gaulle, écrivit-il, nous a fait un tableau dramatique des massacres qui s'ensuivraient si les Allemands réoccupaient l'Alsace-Lorraine. Ike, toutefois, avait déjà décidé de modifier ses dispositions en laissant ses divisions là où elles se trouvaient, et en renonçant à déplacer les deux divisions qui devaient être transférées aux réserves de Patton. »

Page ci-contre : le terrain et le mauvais temps deviennent des atouts momentanés pour les Allemands : le général de Lattre se plaint de ne pas recevoir les munitions à temps.
Ici, une colonne de véhicules américains empêtrés dans la boue et la neige.

Général de GAULLE



Charles, André, Marie, Joseph de Gaulle est né en 1890 à Lille. Par sa mère, il appartenait à la bourgeoisie industrielle, traditionaliste et catholique, de Dunkerque; par son père, Henri de Gaulle, ami érudit des jésuites et professeur dans l'enseignement privé, à l'aristocratie pauvre et intellectuelle. Il grandit dans un foyer où l'on se devait de porter « à la patrie une passion intransigeante à l'égal de la piété religieuse », ainsi que de manifester un certain mépris du monde, de l'argent et de ses compromissions. Ce fut dans ce milieu, à la fois rigoureux et anticonformiste, que s'est forgé le caractère indépendant du futur homme d'État.

Charles de Gaulle se destine à la carrière militaire. Sorti de Saint-Cyr en 1912, il est affecté au 33ᵉ régiment d'infanterie, commandé alors par le colonel Pétain. Au cours de la Première Guerre mondiale, il est blessé à plusieurs reprises, puis fait prisonnier à Douaumont en 1916.

Après cinq tentatives d'évasion, il est transféré au camp de représailles d'Ingolstadt, d'où il ne sera libéré qu'après l'armistice du 11 novembre 1918.

Pendant sa captivité, il écrit son premier ouvrage: La Discorde chez l'ennemi, *qui paraîtra en 1924.*

La même année, après deux ans d'études, il sort de l'École de Guerre avec la mention « bien », ses supérieurs lui reprochant l'originalité de son esprit et son attitude de « roi en exil ». Entre temps, il avait combattu contre les troupes russes qui menaçaient, sur la Vistule, l'indépendance de la jeune République polonaise; puis, rentré en France, avait épousé, le 7 avril 1921, Yvonne Vendroux dont la tendresse, la discrétion et le dévouement devaient le soutenir tout au long d'une vie souvent difficile. En 1925, il est affecté au cabinet du maréchal Pétain, alors vice-président du Conseil supérieur de la Guerre. Deux ans plus tard, il commande le 19ᵉ bataillon de chasseurs à pied, à Trèves. Puis, à partir de 1929, il assume plusieurs missions au Moyen-Orient (Liban, Irak, Iran et Égypte), d'où il rapporte, en 1931, une Histoire des troupes du Levant, *bientôt suivie d'un nouvel ouvrage, intitulé:* Au fil de l'épée.

Après 1934, il reprend les idées du général Estienne et publie Vers l'armée de métier *qui secoue les milieux militaires sans emporter leur adhésion, mais dont les théories séduisent Paul Reynaud qui tente, en vain d'ailleurs, de faire adopter par le Parlement la création de divisions cuirassées.*

En 1937, de Gaulle est promu colonel, à la tête du 507ᵉ régiment de chars. En 1940, pendant la désastreuse campagne de France, il se trouve au cœur de la bataille et essaie d'enrayer l'avance des chars allemands, à Moncornet d'abord, puis devant Abbeville. Il reçoit à ce moment les étoiles de général de brigade, mais sa carrière militaire va s'effacer et céder la place à une carrière politique sans précédent.

Le 6 juin 1940, en effet, Paul Reynaud l'appelle comme sous-secrétaire d'État à la Défense nationale et à la Guerre. Dès son premier contact avec le président du Conseil, il plaide la cause de la poursuite de la guerre sur les mers et en Afrique.

Il propose de se charger des contacts avec les Anglais pour l'organisation de cette difficile entreprise.

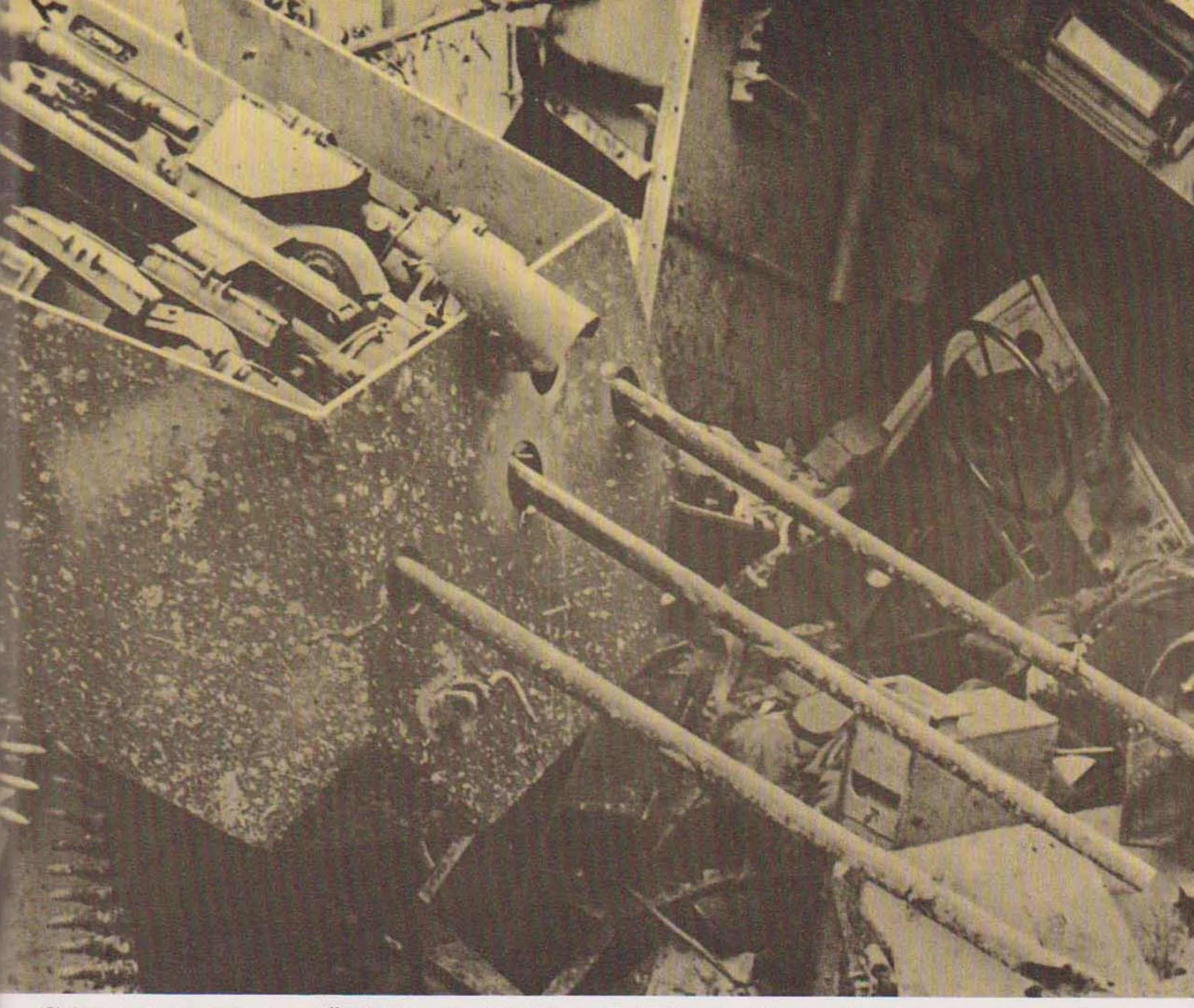
Dès lors, son existence est un va-et-vient incessant entre la France et la Grande-Bretagne: le 9 juin, entretiens avec Churchill à Londres sur toutes les questions d'assistance militaire; le 10 juin, à Paris, préparatifs de départ avec le gouvernement; le 11, arrivée à Briare; le 12, étude du projet de transport en Afrique avec le général Colson; le 13, palabres à Tours; le 14, départ pour Londres en passant par la Bretagne où l'on rêva d'un « réduit breton »; le 15 et le 16, journées cruciales, à Londres, dans l'attente des grandes décisions britanniques, attente entrecoupée de dialogues téléphoniques avec le président Reynaud; retour à Bordeaux le 16 au soir, pour apprendre la démission du gouvernement et l'avènement du maréchal Pétain; le 17, au matin, nouvel envol pour Londres, définitif cette fois.

Et, le lendemain, 18 juin, éclatait sur les ondes la proclamation que chacun connaît et qui allait ouvrir une nouvelle phase de la Deuxième Guerre mondiale. Nous réservons pour un chapitre ultérieur la suite de la carrière du Général de Gaulle.



En haut: le mauvais temps ralentit l'attaque alliée contre la tête de pont d'Alsace durant les premiers jours de l'année 1945.

En bas: le général Marshall arrive à Malte pour participer au conseil combiné des chefs d'état-major qui précède la conférence de Yalta.



Ci-dessus : la preuve de la supériorité de l'artillerie américaine : un triple canon automoteur de 20 mm allemand détruit.

Effectivement, ce récit recoupe celui du maréchal Juin :
« Quand le général de Gaulle, que j'accompagnais, se présenta à Versailles, au quartier qu'occupait Eisenhower, [...] Churchill s'y trouvait déjà. Dès notre entrée, il fit savoir que tout était arrangé, qu'on n'abandonnerait pas Strasbourg. Il n'y eut même pas de débat, et il fut décidé seulement que je partirais le lendemain pour Vittel avec le général Bedell-Smith afin d'orienter le général Devers, commandant le 6e groupe d'armées. »
Entre Eisenhower et de Gaulle, au demeurant, la situation n'était pas tendue, si bien que, l'incident réglé, le premier confia au second ses difficultés avec Montgomery...

Attaques et contre-attaques autour de Strasbourg

Au front, tant de sa propre initiative qu'en vertu des ordres venus de Paris, le général de Lattre était bien résolu à tenir Strasbourg ; c'est pourquoi, dans la nuit du 2 au 3 janvier, il y dépêcha la solide 3e D.I.A. qui prit les ordres du général du Vigier, récemment nommé gouverneur de la place.
Mais il entendait néanmoins demeurer aussi longtemps que possible dans l'obédience du général Devers, et ne pas faire pièce à la stratégie interalliée. C'est donc avec joie que, le 3 janvier à 22 heures, il accueillit la dépêche lui annonçant que le groupe d'armées « Sud » devait avoir reçu de nouveaux ordres.
En conséquence, le 6e C.A. américain, entre Rhin et Sarre, reçut pour instruction de borner son mouvement de repli à la coupure de la Moder. Mais, le 5 janvier, alors qu'il s'établissait sur cette position et que la 3e D.I.A. achevait son installation dans Strasbourg, la 553e I.D. franchissait le Rhin à Gambsheim, entre la capitale alsacienne et le confluent de la Moder. Le surlendemain, c'était au tour de la 19e armée allemande de passer à l'attaque à partir de la tête de pont de Colmar ; poussant entre l'Ill et



le canal du Rhône au Rhin, la brigade blindée *Feldherrnhalle* et la 198[e] I.D., elle réussit à progresser jusqu'à la hauteur d'Erstein, à moins de 20 kilomètres de Strasbourg, et à 30 de la tête de pont de Gambsheim que la 553[e] I.D. avait étendue jusqu'au village de Killstett.

Attaques et contre-attaques se succédèrent autour de Strasbourg. Un instant, les Allemands, qui avaient forcé la Moder un peu en amont de Haguenau, parvinrent à établir un contact avec la 553[e] I.D., mais, le 26 janvier, ils l'avaient définitivement reperdu, et la bataille s'apaisa. A l'O.B.W., on fut très mécontent des méthodes utilisées par Himmler en cette affaire : au lieu d'user l'ennemi, il avait gâché par petits paquets 11 divisions dont 4 des *Waffen S.S.*, sans prendre garde au fait que l'obstacle du Rhin empêchait de coordonner leurs efforts. Ce fut, toutefois, le général Wiese qui eut à payer l'échec de *Nordwind* : il reçut, en effet, l'ordre de céder le commandement de la 19[e] armée à son camarade Rasp. Quant à Himmler, sa flatteuse promotion au groupe d'armées « Vistule » provoqua, le 28 janvier, la nomination du colonel-général Hausser, miraculeusement rétabli des blessures reçues lors des sanglants combats de la poche de Falaise, à la tête du groupe *Oberrhein*.

Ci-dessus : Montgomery (à droite) et le général Horrocks (à gauche) en tournée d'inspection.

Devers et Eisenhower épaulent de Lattre

Le 15 janvier, nonobstant l'opération *Nordwind*, le général de Lattre signait l'« instruction personnelle et secrète n° 7 », dont il décrivait ainsi les objectifs au général Béthouart et aux divisionnaires du 1[er] corps d'armée :

« Ne laisser à l'Allemand aucune chance de s'échapper ; libérer Colmar intact. En conséquence, l'effort à faire devra consister à étrangler la poche le long du Rhin là où elle

Ci-dessus : en janvier 1945, la création de la terreur au sein de la population allemande prend la seconde place dans l'ordre des priorités du « Bomber Command », après la destruction des installations pétrolières et avant celle des lignes de communication. En conséquence, les villes allemandes sont soumises à des attaques dévastatrices ainsi qu'en témoigne cette vue de Stuttgart.

Ci-contre : un groupe de bombardiers moyens « Marauder » B26 en pleine action.

s'alimente, c'est-à-dire dans la région de Brisach. Dans cette direction seront enfoncés deux "coins" convergents. Le premier le sera au sud par le corps d'armée Béthouart qui déplacera le centre de gravité du dispositif adverse et aspirera ses réserves.
« Puis, deux jours plus tard, le 2e corps entrera en action ; ce décalage, nécessité par les délais de mise en place des renforts attendus, aura pour effet d'augmenter la surprise de l'ennemi. Entre les deux masses d'attaque, dans les hautes Vosges, le front restera initialement passif. Il s'activera lorsque notre filet sera assez tendu au bord du Rhin pour que le moment soit venu de rabattre vers lui le poisson. »
En cette saison, la prompte liquidation de la poche de Colmar intéressait si vivement Devers et Eisenhower qu'ils n'hésitèrent plus à procurer de substantiels renforts à la 1re armée française : tout en maintenant à ses ordres la 3e D.I. américaine, ils lui subordonnèrent, sous certaines réserves il est vrai, la 28e D.I. et la 12e D.B. (majors-généraux Norman D. Cota et Roderick R. Allen) de même nationalité, ainsi que la division Leclerc qu'on retira à cet effet du secteur de Strasbourg.
Les effectifs du général de Lattre, le 20 janvier 1945, se trouvèrent donc portés à 12 divisions dont 4 blindées.
Relevons, toutefois, que la 3e D.I.A. engagée à



Ci-contre : Henrich Himmler, ministre de l'Intérieur, et patron des S.S., chapeaute la défense allemande de la poche de Colmar.



***HIMMLER** (1900-1945). — Heinrich Himmler, issu d'une famille de la bourgeoisie bavaroise, catholique et traditionaliste, se destine tout d'abord à la carrière des armes, puis se tourne vers l'agriculture et obtient son diplôme d'ingénieur agronome en 1922. Après avoir participé au putsch de 1923, il suit des cours d'économie politique à l'université de Munich, sa ville natale. Il entre alors dans les S.S., où son dévouement et ses qualités d'organisateur attirent l'attention d'Hitler auquel il voue bientôt un véritable culte.*
Patriote fervent, nazi fanatique, raciste convaincu, Himmler prône la supériorité de la race germanique. Pour en assurer la pureté et la suprématie, il est prêt à tous les crimes. Reichsführer de la S.S. en 1929, il organise le sinistre Ordre noir et sa police politique, la Gestapo.
Avec la guerre, sa puissance ne fait que croître. Responsable des camps de concentration, il encourage, à partir de 1941, les expériences médicales sur les détenus, l'extermination des Juifs, des Tziganes, des prisonniers russes, des déportés politiques et le lynchage des aviateurs alliés abattus. Sa nomination au ministère de l'Intérieur, en 1943, le récompense de son zèle. C'est encore lui qui se charge de la terrible répression qui suit l'attentat manqué du 20 juillet 1944, et reçoit le commandement de toutes les forces de l'intérieur. Puis, en décembre de la même année, et en janvier 1945, il commande sur le front de l'Ouest, en février et mars, sur le front de l'Est. Totalement incompétent en ce domaine, il accumule les désastres et tente, à l'insu d'Hitler, de négocier un armistice par l'intermédiaire du président de la Croix rouge suédoise ; il sollicite même, et c'est un comble, la médiation de l'Organisation mondiale juive !
Capturé par les Anglais, le 21 mai 1945, il se suicide le 24 mai, en avalant une ampoule de cyanure, échappant ainsi à une condamnation à mort certaine.

Killstett et dans les environs ne participera pas à la bataille de Colmar et que, dans les hautes Vosges, la 10e D.I. (général Billotte), de nouvelle formation, fut réduite au rôle modeste qui nous est décrit plus haut.

La qualité de leurs blindés, le terrain et le temps : atouts momentanés des Allemands

En face, pour défendre la tête de pont d'Alsace sur ses 160 kilomètres de développement, la 19e armée allemande étalait, du nord au sud, les 64e et 63e A.K., aux ordres, respectivement, du général Thumm et du lieutenant-général Abraham, 7 divisions d'infanterie ou de montagne et la 106e Pz.Br. *Feldherrnhalle*. Mais ces grandes unités montraient la corde; y compris les renforts qui leur furent attribués. La mieux fournie d'entre elles (198e I.D. : colonel Barde) comptait exactement 6 891 hommes sur les rangs, et la 716e V.G.D. (colonel Hafner) n'en dénombrait que 4 546. D'autre part, si le général de Lattre se plaignait de ne pas recevoir toutes les munitions qu'il jugeait nécessaires, le général Rasp, au huitième jour du combat, se trouvait réduit à recommander des économies draconiennes à ses artilleurs : 12 obus de 150 et 15 de 105 mm par jour et par tube, contre 90 de 155 et 120 de 105 de la 1re armée française.

Trois circonstances, toutefois, atténuèrent quelque peu l'infériorité numérique et matérielle des Allemands :

1. Le terrain qui n'est « qu'un lacis de cours d'eau », nous dit le maréchal de Lattre, et au sein duquel sont implantés de nombreux bois et des villages plus nombreux encore, parmi lesquels on réservera une mention spéciale aux cités ouvrières et installations industrielles de la région de Mulhouse.
2. La saison : le jour J, le 1er C.A. attaqua non seulement face au 63e A.K., mais encore face à une tourmente de neige soufflant du nord-est. De nuit, la température tomba à 20 et même 25 degrés au-dessous de zéro. Enfin, au moment où la résistance allemande s'amollissait, une hausse inopinée du thermomètre mit les rivières en crue et transforma les chemins en fondrières.
3. Quoique beaucoup moins nombreux, les antichars chenillés *Jagdpanther*, et les chars

Ci-dessous : le 12 novembre 1944, une escadrille de quadrimoteurs « Lancaster » a coulé, à coups de bombes de 5,5 tonnes, le « Tirpitz » second et dernier des grands cuirassés allemands, dans son mouillage de la région de Tromsoe en Norvège.



Panther et les *Rhinocéros* l'emportaient largement, avec leur 75 et 88 mm à grande vitesse initiale, sur les *Sherman* et les *Tankdestroyers* de la 1re armée française, d'autant que leurs chenilles beaucoup plus larges leur permettaient d'évoluer sur la neige dans des conditions interdites à leurs adversaires.

Liquidation de la poche de Colmar par les Français

Le 20 janvier à 7 h 15, l'heure H sonna pour le 1er C.A. renforcé. Il avait pour mission de rompre le dispositif ennemi entre Thann et la forêt de Nonnenbruch, de s'emparer de Cernay, puis de pousser sans désemparer sur Ensisheim et Réguisheim au passage de l'Ill. A cet effet, il engagea sur un front de 22 kilomètres, la 9e D.I.C. (général Morlière) au sortir de Mulhouse, la 2e D.I.M. (général Carpentier) au centre, la 4e D.M.M. (général de Hesdin) dans la région de Thann. En dépit de l'appui des chars de la 1re D.B. (général Sudre), l'action de rupture en direction de Cernay n'obtint qu'un médiocre succès, tant en raison de la résistance adverse, favorisée par d'innombrables mines,

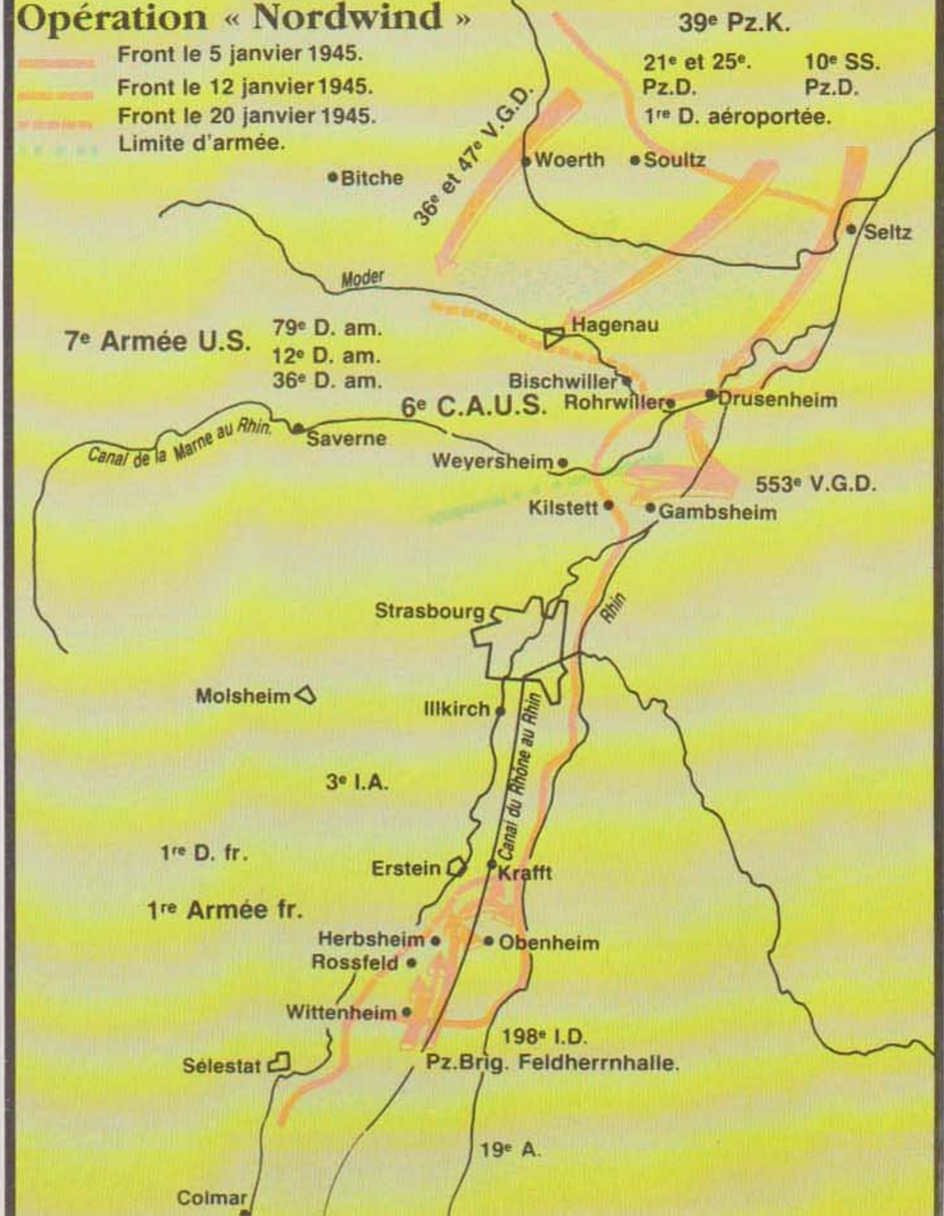
Première Armée Française

HABITANTS
DE COLMAR

Ci-contre: fac-similé de la proclamation du général de Lattre aux habitants de Colmar libérés.

Pages suivantes: le général de Lattre accompagné des généraux de Monsabert, Vabier et Guillaume (de gauche à droite).









Ci-contre : le général de Monsabert, commandant le 3e C.A.





***Général de MONSABERT** (1887-1981). — Né à Libourne, Jean Goislard de Monsabert sort de Saint-Cyr dans l'infanterie en 1910. Il sert en Algérie et au Maroc dans les tirailleurs algériens et termine la Première Guerre mondiale comme chef de bataillon.*
Ayant suivi les cours de l'Ecole de guerre de 1920 à 1922, il est affecté au Maroc et fait la campagne du Rif.
En 1928, il est envoyé à l'École de guerre comme professeur, puis est attaché à l'état-major de l'armée (section d'outre-mer). En 1942, se trouvant à la tête de la 5e brigade d'infanterie, stationnée en Algérie, il est en mesure de faciliter le débarquement des Anglo-Américains. Promu général de division après la victoire de Tunisie, il mène sa 3e D.I.A. à l'assaut du Belvédère et des Monti Aurunci. Le 28 août 1944, il reçoit la capitulation de Marseille. Nommé au commandement du 2e C.A., il participe à la bataille des Vosges, à la libération de Colmar (février 1945) et à la campagne Rhin-Danube. Il est, à la cessation des hostilités, nommé aux fonctions d'adjoint au commandant en chef des troupes françaises d'occupation en Allemagne. Passé dans les cadres de réserve en 1946, il fut député des Basses-Pyrénées de 1951 à 1955.

que par suite des bourrasqués de neige qui aveuglaient les observatoires d'artillerie. En revanche, l'attaque secondaire confiée à la 9e D.I.C. lui donna les villages de Bourtzwiller, d'Illzach, de Kingersheim, de Pfaffstadt et de Lutterbach : remarquable succès dû au brio avec lequel le colonel Salan avait enlevé l'infanterie de cette division.
Le lendemain, le 63e A.K. passa à la contre-attaque et, le 22 janvier, la tempête ayant redoublé, le général Béthouart émit l'opinion qu'il convenait d'attendre une embellie. Mais tout relâchement de la part du 1er C.A. aurait rendu aléatoire le débouché du 2e qui terminait ses



Ci-dessus : « Le dormeur du Rhin »... Il est mort pour défendre les rives du fleuve, réputé « infranchissable ».

préparatifs ; aussi bien reçut-il l'ordre d'attaquer de plus belle et la lutte se poursuivit, acharnée, aux abords de Wittelsheim, dans la forêt de Nonnenbruch et pour les cités ouvrières des mines de potasse qu'il fallut enlever une à une.

Cette obstination du général de Lattre venait au-devant de l'impatience du commandant suprême allié. Le 23 janvier, en présence du général Juin, elle s'exprimait dans des termes si vifs que, mieux au courant des vrais aspects de la situation, l'honnête Eisenhower ne les a pas reproduits dans ses *Mémoires*.

Le 23 janvier, le 2ᵉ C.A., toujours aux ordres du général de Monsabert, enfonça un second coin dans le dispositif allemand, et le fit avec plus de facilité que le premier, encore que le général Rasp ait éventé sa manœuvre ; à droite, la 3ᵉ D.I. américaine s'était emparée d'Ostheim ; à gauche, la 3ᵉ D.I.A. avait conquis de haute lutte le village d'Illhausern, et avait formé une tête de pont sur la rive droite de l'Ill. Ainsi s'amorçait le débordement de Colmar par le nord, mais le 64ᵉ A.K. se raidit et contre-attaqua, interdisant à Monsabert toute exploitation rapide en direction de Neuf-Brisach, comme le 63ᵉ le faisait à Béthouart. Embusqués au coin des bois, voire à l'intérieur des maisons, les *Panzer*, en effet,



Ci-dessus : le coût en matériel d'une bataille moderne.

prélevaient un lourd tribut sur les formations des 2e et 5e D.B. qui appuyaient l'infanterie. Le 27 janvier, toutefois, la 3e D.I. américaine atteignait le canal de Colmar, tandis que la 1re D.I.M. (général Garbay), renforcée par les parachutistes du colonel Faure, enlevait les villages de Jebsheim et de Grussenheim. En présence de cette aggravation de la situation, l'O.K.W. autorisa Rasp à faire repasser le Rhin à la 198e I.D., c'est-à-dire à abandonner tout le terrain gagné entre Rhinau et Erstein par l'attaque du 7 janvier.

Pour accélérer le dénouement, le général Devers, sur demande du commandant de la 1re armée française, lui subordonna le 21e C.A. américain (major-général Frank W. Milburn) ainsi que la 75e D.I.U.S. (major-général Porter). Et Milburn, qui coiffera désormais toutes les grandes unités des États-Unis engagées dans cette affaire ainsi que la 5e D.B., reçut l'ordre de s'insérer entre Monsabert et Billotte (10e D.I.) et de foncer sur Neuf-Brisach, d'où il courra sur Ensisheim à la rencontre de Béthouart ; l'offensive repartit ainsi de l'avant. Dans la soirée du 30 janvier, la 3e D.I.U.S. (major-général O'Daniel), à la suite d'une préparation d'artillerie terrifiante (16 438 obus de 105 et 155 mm !), réussit à franchir le canal de Colmar, ce qui permit à la 28e D.I.U.S. de s'avancer jusqu'aux abords de la préfecture du Haut-Rhin ; mais elle n'y pénétra pas, car, aux portes de la ville qui était demeurée intacte, le général Norman D. Cota eut la courtoisie, le 2 février, de céder le pas à son camarade Schlesser, commandant du C.C.4 (5e D.B.).

La 12e D.B. américaine s'élança plein sud à l'exploitation, à la rencontre du 1er C.A. qui, le 4 février, avait occupé Ensisheim, Soultz et Guebwiller et séparé ses 1re D.B. et 4e D.M.M. Le lendemain, la jonction entre Français et Américains s'opéra à Rouffach et à Sainte-Croix-en-Plaine. Vingt-quatre heures plus tard, à la lueur des projecteurs braqués vers le ciel, les fantassins du général O'Daniel échelaient, dans le meilleur style du Moyen Age, les remparts de Neuf-Brisach.

Enfin, le 9 février, à 8 heures du matin, une assourdissante explosion annonçait aux combattants des 1re et 2e D.B., qui nettoyaient la forêt de Hardt, en compagnie de la 2e D.I.M., que les Allemands venaient de faire sauter derrière eux le pont du Chalampé qu'emprunte la route menant de Mulhouse à Fribourg-en-Brisgau.

Le coût d'une bataille moderne

C'est ainsi qu'à l'aube du jour J + 20 prit fin la bataille de Colmar. Le général Rasp laissait entre les mains du vainqueur 22 010 prisonniers, 80 canons et 70 chars, mais il avait réussi à retirer derrière le Rhin quelque 50 000 hommes, 7 000 véhicules à moteur, 500 bouches à feu et 60 engins blindés, ce qui honore son commandement personnel et ses collaborateurs. Quant aux pertes alliées, la statistique (ci-dessous) que nous a fournie le maréchal de Lattre permettra au lecteur d'apprécier le coût d'une bataille moderne.
En ce qui concerne les seuls Français, remarquons que, dans cette funèbre statistique, l'infanterie s'était taillé la part du lion; engageant, le 20 janvier, 60 000 hommes, soit à peu près le cinquième des effectifs de la 1re armée, elle revendiquait, le 9 février, les trois quarts de ses pertes, avec 1 138 tués et 6 513 blessés. Ajoutons-leur 354 tués et 1 151 blessés que la bataille coûta aux blindés, et l'on constate que le sacrifice des autres armes se borna à 1 022 tués et blessés. Relevons, enfin, en dépit de l'incroyable rigueur de la saison, le magnifique travail accompli par les services sanitaires du médecin-général Guirriec : ils n'eurent, en effet, que 142 décès à déplorer, soit 0,9 pour cent des cas traités.
Quoi qu'il en soit, pour conclure sur cet épisode, il convient de rendre hommage aux combattants et, à cet effet, on ne saurait mieux faire que de se référer au jugement porté sur les uns et sur les autres par l'historien neutre, impartial et informé qu'est le colonel-divisionnaire Montfort, de l'armée suisse :

« Sous la conduite de chefs prestigieux, a-t-il écrit, les Français, disposant d'un matériel puissant, ont fourni un bel effort, digne de leurs anciens de 1914-1918.
« Les Allemands, placés dans des conditions extraordinairement difficiles, au triple point de vue opérationnel, matériel et moral, ont manœuvré avec habileté et se sont battus, dans leur grande majorité, avec un courage digne d'éloge. »

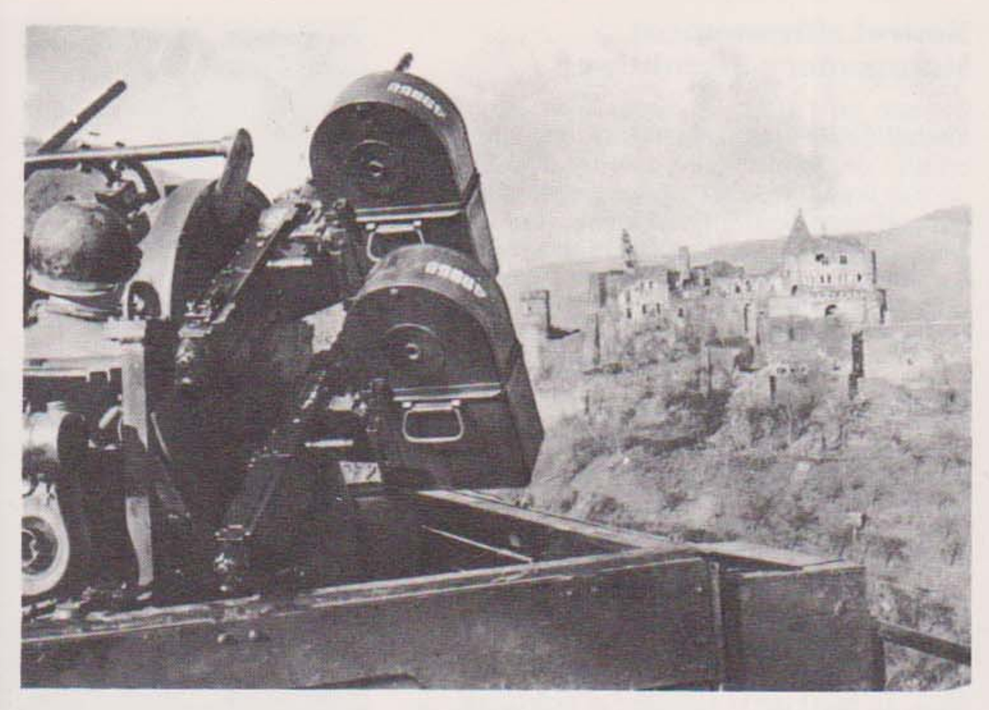
Nouvel affrontement Montgomery-Eisenhower

Comme on l'a dit, le commandant suprême interallié s'était impatienté de la longueur de la bataille de Colmar. C'est aussi qu'il avait hâte de voir liquidée cette irritante question afin de pouvoir, sans perdre un moment, consacrer le maximum de ses moyens à la grande offensive qui, toutes forces réunies, lui donnerait enfin manche et partie. Et peut-être aux causes de son irritation faut-il ajouter le nouvel affrontement qui l'opposait à Montgomery auquel — comble de déplaisir — le chef de l'état-major impérial apportait le poids de son autorité.
De nouveau, entre le S.H.A.E.F. et le 21e groupe d'armées, se posait l'alternative de la « poussée concentrée » ou du « large front ».
Le 31 décembre 1944, tout en repoussant la prétention de Montgomery à « contrôler » les opérations de Bradley, Eisenhower le mettait au courant de son plan d'opération dont les grandes lignes étaient :
« Destruction des forces ennemies à l'ouest du Rhin, au nord de la Moselle, et préparatifs de franchissement du Rhin en force, *avec effort principal au nord de la Ruhr.* »
Le saillant des Ardennes réduit (point a), il entrevoyait comme programme de l'offensive générale :
« *b*) Après cela, la 1re et la 3e armées (américaines) marcheront en direction nord-est sur la ligne générale Prüm-Bonn, vers le Rhin.
« *c*) Lorsque *a*) sera accompli, le 21e groupe d'armées (ou groupe d'armées « Nord »), avec la 9e armée américaine sous son commandement opérationnel, reprendra les préparatifs de l'opération *Veritable.* »
Il s'agissait en l'espèce pour Montgomery de forcer la position du Reichswald qui verrouille le couloir Meuse-Rhin à la frontière germano-néerlandaise, de s'assurer de la rive gauche du Rhin entre Emmerich et Düsseldorf, et de préparer le forcement du fleuve au nord du confluent de la Ruhr. Cette « ébauche de plan » plaisait au vainqueur d'El-Alamein, car, a-t-il écrit :
« Elle me donnait tout ce que je désirais, sauf dans le domaine du contrôle opérationnel, parce qu'à la suite du télégramme de Marshall ce sujet était exclu. Ce plan plaçait dans le nord tout le poids des opérations et il affectait la 9e armée américaine au 21e groupe d'armées. Il m'attribuait le pouvoir de décision en cas de désaccord avec Bradley sur la démarcation entre les 12e et 21e groupes d'armées. En réalité, j'obtenais à peu de chose près tout ce que



Ci-dessus : le général Dempsey franchit le Rhin : Anglais et Américains ont rivalisé d'ardeur pour forcer le passage du fleuve.

Effectifs engagés	*Français* 295 000	*Américains* 125 000	*Totaux* 420 000
Tués	1 595	542	2 137
Blessés	8 583	2 670	11 253
Malades, accidentés	3 887	3 228	7 115
Totaux	14 065	6 440	20 505





Ci-dessus : un quadruple canon de D.C.A. de 12,7 mm américain, monté sur châssis de half-track, en position près du château de Vianden, au Luxembourg.

je réclamais depuis le mois d'août. Mieux vaut tard que jamais. Je ne pouvais évidemment pas demander davantage. »

Toutefois, quand on en vint à la répartition des moyens et surtout à la distribution des missions, force fut bien de constater de part et d'autre qu'on ne parlait plus le même langage.

Montgomery, effectivement, estimait à 5 corps d'armée et 16 divisions les renforcements américains indispensables pour assurer le succès de *Veritable*, dont 4 corps d'armée et 13 divisions pour la 9e armée américaine, le solde des effectifs devant être subordonné à la 2e armée britannique.

Ce faisant, il méconnaissait, selon nous, le principe posé par son supérieur, en tête de son ébauche du 31 décembre : « Destruction des forces ennemies à l'ouest du Rhin » et qui, de l'avis nettement exprimé par Eisenhower, postulait une seconde poussée partie de la région du Prüm en direction du Rhin de Bonn. Aussi bien, ce dernier réduisit-il à 3 corps d'armée et 12 divisions les forces américaines attribuées à *Veritable*.

Le commandant du groupe d'armées « Nord » fut bien forcé de s'incliner, mais, le 20 janvier, il faisait rebondir le débat et le portait devant le chef de l'état-major impérial, sur la nouvelle que Bradley, loin de se contenter de la réduction du saillant des Ardennes, entendait poursuivre son offensive une quinzaine encore :

« Ike et Bradley sont convaincus, écrivait-il au maréchal Alanbrooke, que nous ne devrons attaquer le Rhin en force sur aucun point, avant que nous ne soyons déployés sur toute sa longueur entre Nimègue et la Suisse.

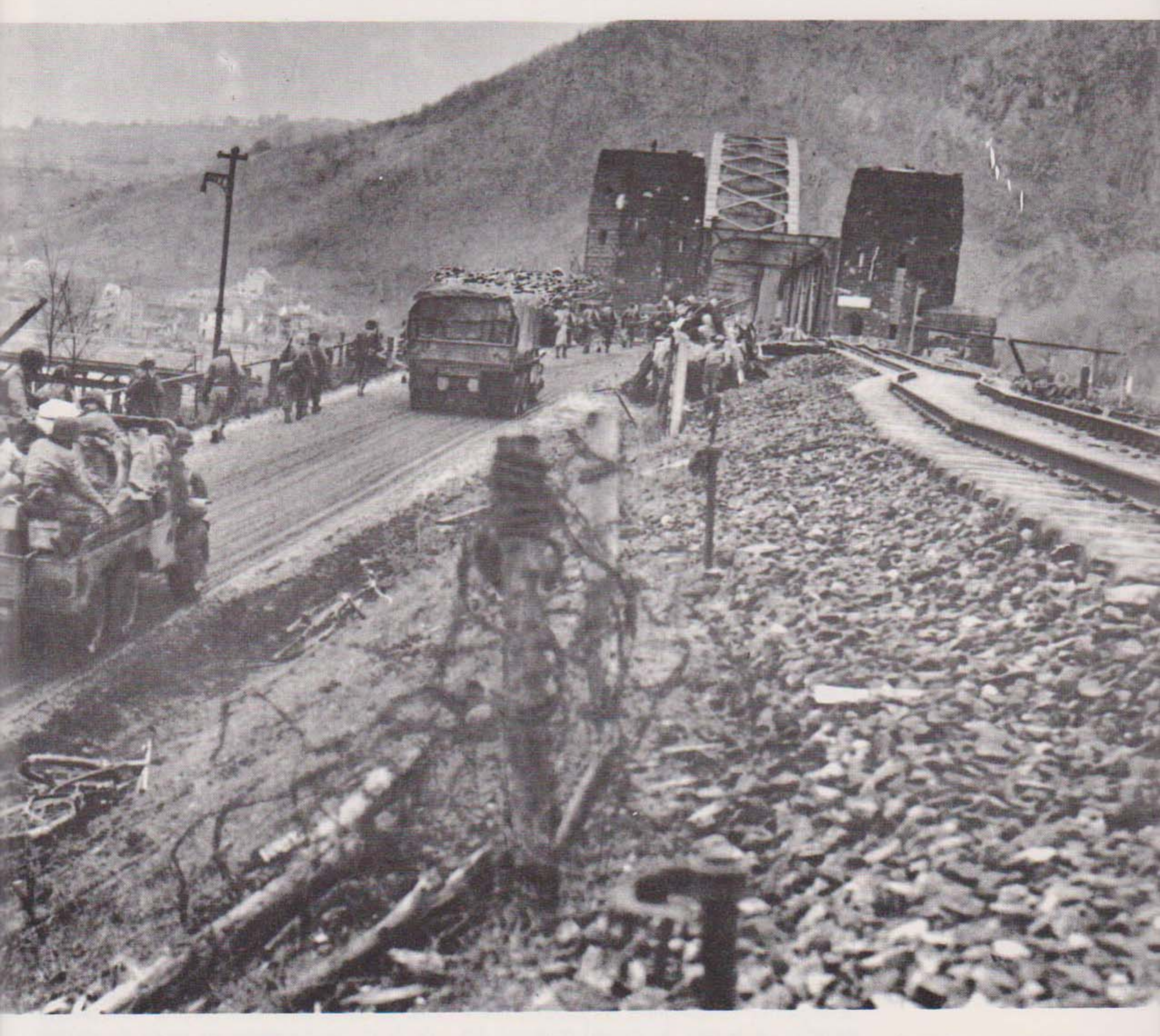
Et, le surlendemain, dans une seconde lettre que, pas plus que la précédente, il n'a reproduite dans ses *Mémoires*, il reprenait le même couplet :

« La dernière information reçue du G.Q.G. allié m'annonce qu'on s'y préoccupe de la situation au sud, à Colmar et à Strasbourg. »

Et, le commandant en chef semblant disposé à renforcer ce secteur, il s'ensuivrait l'ajournement indéfini de *Veritable*, ce qui l'amenait à conclure avec amertume :

« Je crains que nous ne nous trouvions de nouveau en face des indécisions accoutumées, et du refus renouvelé d'envisager le problème militaire du strict point de vue du front. Le trouble provient du fait qu'aucun contrôle ne s'exerce sur les trois groupes d'armées, et que chacun poursuit sa propre affaire. Patton, aujourd'hui, a adressé un ordre du jour à la 3e armée, et lui a annoncé que la prochaine étape serait Cologne...

« Dans la circonstance, il faut conserver un certain sens de l'humour, autrement on deviendrait fou. »



Ci-dessus : les soldats de la 1re armée U.S. parviennent au pont de Remagen ; le sergent Alex Drabik est le premier combattant américain à fouler la rive droite du Rhin.

Le conseil combiné des chefs d'état-major se rallie au plan d'Eisenhower

Le maréchal Alanbrooke fut sensible à cette argumentation et « cordialement, mais très gravement », nous dit le général Eisenhower, fit valoir auprès de lui que l'application de son plan aboutirait à la « dispersion organisée » des forces alliées. A quoi Ike opposait des considérations dont l'événement a vérifié le bien-fondé. Il fallait tout d'abord priver l'ennemi de l'avantage de la fortification permanente qui lui permettait d'économiser ses moyens pour faire masse dans le secteur où se déclencherait l'attaque principale, et il ajoutait :

« Si, toutefois, nous pouvions d'abord, par une série d'attaques concentrées et puissantes, détruire les forces allemandes à l'ouest du Rhin, nous disposerions alors, tout le long de la grande ligne de front, d'une ligne défensive dont la force serait égale à celle de l'ennemi. Nous calculâmes que si nous étions en possession de la rive ouest du Rhin, nous serions à même de lancer avec violence contre les Allemands quelque soixante-quinze divisions renforcées, en grandes attaques convergentes. Si nous permettions aux troupes en ligne au sud de la Ruhr de conserver la ligne Siegfried, nous serions obligés de nous limiter à une seule offensive avec environ trente-cinq divisions.

« Le second avantage de notre plan serait d'épuiser les forces allemandes que nous



Ci-dessus : le génie américain a mis au point un engin amphibie, composé d'un rail supporté par des dinghies et poussé par des canots automobiles, pour transporter les blindés d'une rive à l'autre d'un cours d'eau.

Page ci-contre : un char léger « M 24 » prêt à traverser le Rhin.

devions rencontrer au moment de la traversée du Rhin. Du reste, les effets des attaques convergentes sont amplifiés quand elles sont appuyées par une puissance aérienne telle que celle que nous avions en Europe, au début de 1945. Grâce à l'emploi de cette aviation, nous pouvions empêcher l'ennemi de transporter ses forces armées à volonté, de part et d'autre contre nos colonnes attaquantes et nous pouvions en outre, à un moment quelconque, nous servir de toute notre puissance aérienne pour nous aider à poursuivre notre avance dans toutes les zones où nous le désirions. »

C'est ainsi qu'il réfutait le grief de « dispersion » que lui faisait le chef de l'état-major impérial, mais s'il l'ébranla, il ne le convertit point. Le 25 janvier, Eisenhower se trouvait à Marseille où il exposait au général Marshall, qui se rendait à Yalta via Malte, son plan d'opérations et les objections qu'il soulevait dans le camp britannique. Il n'eut pas de peine à recueillir son accord total, et s'entendit dire en conclusion de cet entretien :

« Je peux, naturellement, soutenir votre point de vue en me basant simplement sur le principe que ces décisions appartiennent à votre sphère de responsabilité, mais votre plan est si juste que j'estime qu'il vaut mieux que vous envoyiez le général Smith à Malte, afin qu'il puisse expliquer toutes ces questions en détail. Leur logique sera convaincante. »

Ainsi fut fait et, moyennant quelques précisions de la part de Bedell-Smith, et quelques amendements de la part du conseil combiné des chefs d'état-major, le plan d'Eisenhower, comportant une double poussée en direction du Rhin et un double encerclement de la Ruhr, fut adopté, et Montgomery n'allait rien épargner pour en assurer le succès.

Prélude à l'offensive

Le 16 janvier, les 3e et 1re armées américaines, écrasant l'extrémité du saillant des Ardennes, opéraient leur jonction dans les ruines d'Houffalize et, le lendemain, ainsi qu'on en était convenu, la 1re armée repassait aux ordres du général Bradley, à la grande satisfaction de celui-ci. Ce qui l'enchantait beaucoup moins, c'était la mission qui lui était confiée, à savoir de faire effort dans le secteur boisé et accidenté de Schleiden et de Schmidt qui lui avait coûté si cher l'automne précédent, et de s'emparer du système hydro-électrique de la Roer, de l'Urft et de l'Olef.

Le 8 février, le 5e C.A. (major-général L.T. Gerow), qui relevait de la 1re armée, se trouvait sur l'objectif. Reste que, le lendemain à l'aube, les Allemands firent sauter les vannes des bassins d'accumulation et qu'à partir de midi l'eau montait à raison de 60 centimètres par heure devant le front de la 9e armée américaine.

Entre-temps, la gauche de cette armée, toujours aux ordres du lieutenant-général William H. Simpson, et la droite de la 2e armée britannique (général Miles C. Dempsey) avaient écrasé le saillant que l'ennemi, entre Meuse et Roer, maintenait enfoncé entre leurs ailes internes. La petite ville néerlandaise de Roermond, toutefois, était demeurée entre les mains de la 15e armée allemande qui formait la droite du groupe d'armées « B ». Le 28 janvier, cette opération de rectification, prélude à l'offensive en tenaille dénommée *Véritable-Grenade,* avait abouti à sa conclusion.

Hitler prive von Rundstedt de toute initiative

Dans ce duel opposant le maréchal von Rundstedt au général Eisenhower, le premier disposait, au début de février, après le prélèvement de la 6e *Panzerarmee* au profit du théâtre d'opérations de Hongrie, de 73 divisions, dont 8 blindées ou de grenadiers blindés, mais les grandes unités d'infanterie étaient tombées, en moyenne, aux environs de 7 000 hommes ; quant aux formations mécaniques, quelle que fût l'excellence de leurs matériels, elles se ressentaient d'une perpétuelle pénurie d'essence ; enfin, ainsi que l'a fait apparaître le récit de la bataille de Colmar, la crise des munitions s'accentuait au front. D'autre part, les forces terrestres du Troisième Reich ne pouvaient compter sur aucun appui de la part de la *Luftwaffe* dont les chasseurs à réaction s'efforçaient de défendre ce qui restait des villes allemandes contre les assauts redoublés de l'aviation stratégique anglo-américaine.

De surcroît, dans son bureau de Coblence, le





Ci-dessus : les éléments d'un pont flottant sont transportés par la route.

vieux maréchal prussien, en face de cette situation sans espoir, s'était vu privé de toute initiative en matière d'opérations. Le 27 janvier, il reçut, avec ordre de le transmettre jusqu'aux divisions — ce qu'il fera dans l'esprit de résignation sarcastique qu'on lui connaît — l'incroyable *Führerbefehl* qui suit :
« Les commandants en chef, commandants de grandes unités, commandants de divisions sont, par leurs fonctions, personnellement responsables envers moi du fait que :
« *a*) toute décision relative à un mouvement d'ordre opérationnel ;
« *b*) tout projet d'attaque d'une division ou d'un effectif plus important, qui ne s'effectue pas dans le cadre des instructions du commandement supérieur ;
« *c*) toute entreprise offensive sur les fronts tranquilles, en dehors de l'activité normale des troupes de choc, qui serait de nature à attirer l'attention de l'ennemi sur ce front ;
« *d*) tout projet de mouvement de repli ou de retraite ;
« *e*) toute mission qu'on envisage de donner à une position, à un village ou à une forteresse ;
« doivent m'être annoncés suffisamment tôt pour qu'il me soit possible d'intervenir dans la prise de cette décision et qu'un éventuel contre-ordre puisse encore atteindre à temps les troupes les plus avancées. »
Et le *Führer* annonçait qu'il frapperait de sanctions draconiennes tout commandant ou officier d'état-major qui « par intention, négligence ou inattention » enfreindrait l'exécution de cet ordre...

Supériorité des forces terrestres alliées

De la frontière suisse à la mer du Nord, le général Eisenhower, le 1er janvier 1945, actionne 70 divisions (voir tableau à droite). Jusqu'au 8 mai 1945, ce total se grossira de :
— 15 divisions américaines, dont 4 blindées ;
— 6 divisions françaises, toutes d'infanterie ;
— 2 divisions canadiennes, dont une blindée ;
ce qui, déduction faite de 6 divisions au combat dans les Alpes ou devant les forteresses côtières encore tenues par les Allemands,



Ci-dessus : à proximité du Rhin, le matériel stocké est camouflé par des filets.

	D. I.	D. B.	D. para.	Totaux
Etats-Unis	31	11	3	45
Grande-Bretagne	7	4	1	12
Canada	2	1	—	3
France	6	3	—	9
Pologne	—	1	—	1
Totaux	46	20	4	70

donnait au S.H.A.E.F. 87 divisions en fin de campagne.

En dépit de sacrifices qu'elles avaient dû consentir, les divisions alliées, en cette saison, étaient beaucoup moins entamées que leurs homologues allemandes. La crise des ravitaillements, si aiguë en septembre, n'était plus qu'un désagréable souvenir. De même que l'essence, les obus abondaient au front, et les fusées de proximité dont on les avait munis permettaient des tirs fusants particulièrement meurtriers pour l'adversaire.

Dans la catégorie des engins blindés, signalons l'introduction, dans l'armée américaine, du char lourd (41 tonnes) dénommé *General Pershing*, qui s'armait d'un canon de 90 mm 50 calibres. Il tirait ses bonnes qualités de mobilité de son système de roulement et de ses larges chenilles du type *Christie* que ses constructeurs avaient emprunté aux Allemands, ceux-ci l'ayant eux-même copié sur les Russes. Mais ces derniers en avaient acquis la licence aux États-Unis, après qu'en 1919, malgré les recommandations du jeune major George S. Patton, les autorités militaires américaines eurent refusé de s'y intéresser.

Les forces terrestres alliées l'emportaient donc grandement sur les moyens à disposition de l'O.B.W., d'autant plus qu'elles pouvaient compter en permanence sur un puissant appui au sol de la part d'une aviation aussi nombreuse que bien entraînée.

Le général Devers disposait à cet effet du

1er groupe franco-américain d'aviation tactique (général Webster), au sein duquel le 1er C.A. aérien (général Gérardot) était plus spécialement affecté à la 1re armée française. La 9e *Air Force* des États-Unis (général Hoyt S. Vandenberg) recevait ses instructions du général Bradley, et la 2e *Tactical Air Force* britannique (*Air Marshal* Sir Arthur Cunningham) secondait avec efficacité les opérations du maréchal Montgomery. Rien, dans l'autre camp, ne faisait obstacle à cette formidable artillerie volante.



Le 12 novembre 1944, une escadrille de quadrimoteurs *Lancaster* avait coulé, à coups de bombes de 5,5 tonnes, le grand cuirassé *Tirpitz* dans son mouillage de la région de Tromsoe; et ce qui restait des forces de surface de la *Kriegsmarine* se dépensait, dans la Baltique, à soutenir les efforts de l'armée. Quant aux *U-Boote,* qui avaient vu disparaître 242 des leurs durant l'année 1944, leurs succès dans l'Atlantique Nord, du 6 juin 1944 au 8 mai 1945, se bornaient à la destruction de 31 navires marchands, jaugeant ensemble 178 000 tonneaux : autant dire rien.

Montgomery surprend les Allemands entre Meuse et Waal...

Le 8 février à 5 heures, 1 400 pièces d'artillerie de la 1re armée canadienne sonnèrent la diane à la 84e I.D. qui, sur un front de près de 10 kilomètres, s'était retranchée entre Meuse et Waal, aux abords de la frontière germano-hollandaise. A 10 h 30, le 30e C.A. britannique, que Montgomery avait subordonné au général Crerar, se portait à l'attaque avec 5 divisions (51e, 53e, 15e D.I. de la métropole, 2e et 3e D.I. canadiennes) en premier échelon, ses 43e D.I. et D.B. des gardes en réserve. L'ensemble, selon son commandant, le lieutenant-général Horrocks, réunissait 200 000 hommes et 35 000 véhicules.
La position allemande était fortement minée et comprenait, à droite, une zone inondée et, à gauche, l'épaisse forêt du Reichswald. De plus, à la veille du jour J, le dégel avait amolli le sol. Ni Hitler, à l'O.K.W., ni le colonel-général Blaskowitz, commandant du groupe d'armées « H », n'avaient voulu admettre que Montgomery choisirait un pareil secteur pour attaquer, encore que le général Schlemm, commandant de la 1re armée de parachutistes, les ait rendus attentifs à cette éventualité. En fin de journée, la 84e I.D. se trouvait, après avoir perdu 1 300 prisonniers, à la limite de la rupture, tandis que la 9e armée américaine avait l'ordre de déclencher, le 10 février, l'opération *Grenade* qui, à travers la Roer, devait la conduire sur le Rhin de Düsseldorf.
C'est ici qu'intervint l'inondation provoquée par la rupture des barrages de l'Eifel qui, pour douze jours, cloua au sol la 9e armée américaine, et freina les progrès du 30e C.A. britannique dont les formations, au surplus, s'étaient fâcheusement mélangées. Ces retards permirent à Schlemm de lancer successivement à la rescousse ses 7e et 6e D. para., la 15e Pz.G., puis la 116e Pz.D. Et, comme le remarque l'historien officiel de l'armée canadienne, Charles Perry Stacey, les Allemands n'avaient, sur le



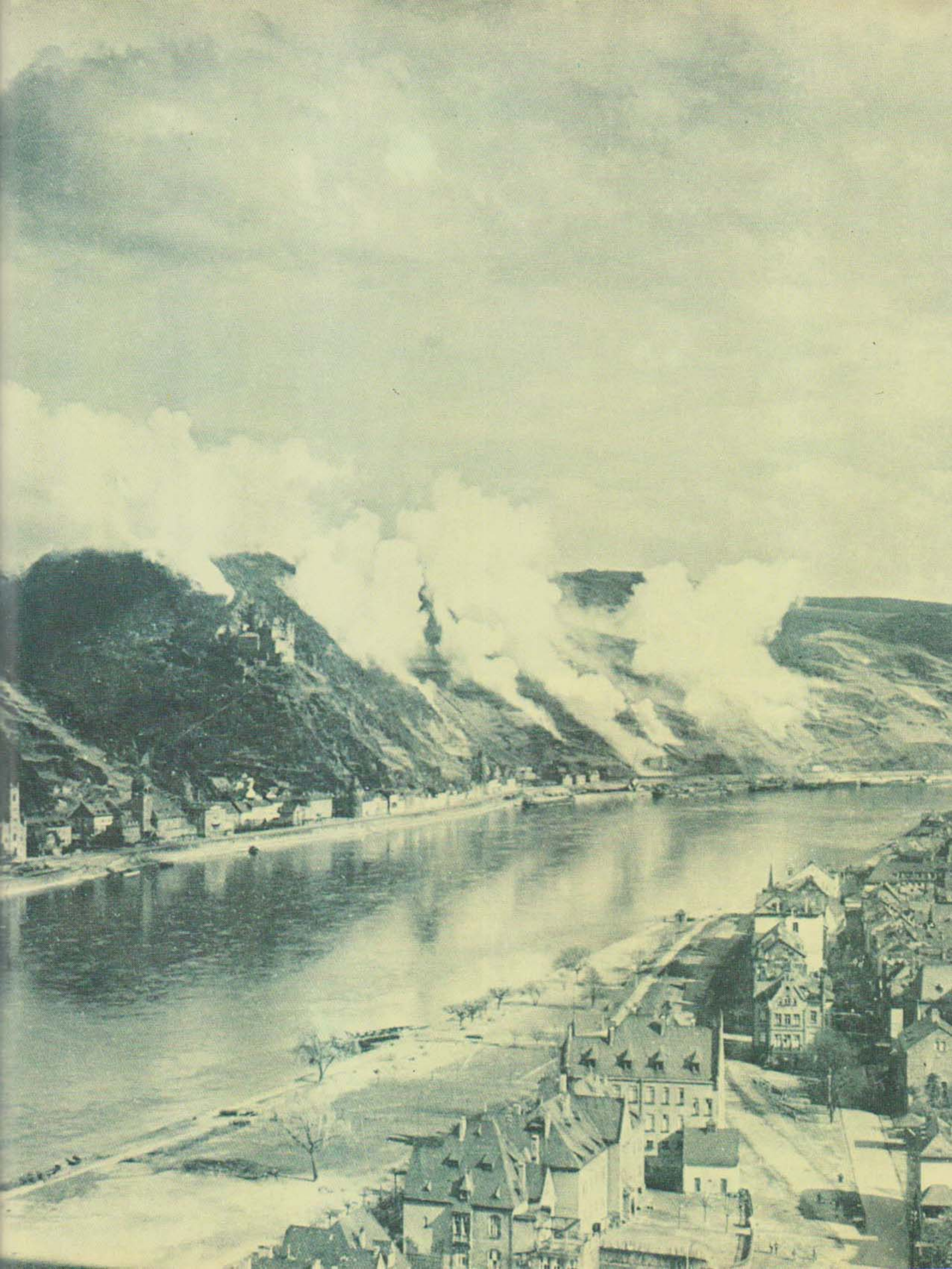
bord de l'abîme, rien perdu de leur moral : « Au crépuscule de leurs dieux, les défenseurs du Reich manifestent une témérité fanatique et un courage désespéré. Ils combattent avec une détermination et une férocité remarquables, surtout à l'ouest du Rhin, et les batailles du Reichswald et du Hochwald demeureront sinistrement mémorables dans les annales de cette guerre. »
Le 13 février, la 2e armée canadienne avait nettoyé le Reichswald et la petite ville de Clèves. Puis, parvenue à Gennep, elle fut renforcée à travers la Meuse par les 52e D.I. et 11e D.B. britanniques. De son côté, toutefois, Schlemm lança dans la bataille 2 divisions d'infanterie, ainsi que la fameuse Pz.D. *Lehr*. L'intervention du 2e C.A. canadien (lieutenant-général G.C. Simonds), aux côtés du 30e C.A. britannique, en fut entravée et n'eut pas l'effet décisif qu'en attendait Crerar : le onzième jour de l'offensive vit les assaillants piétiner sur le front Goch - Calcar, à quelque 25 kilomètres de leur base de départ.

... et entame le dernier round

Mais, de même que la 2e armée britannique en Normandie, la 1re armée canadienne avait attiré sur elle la plupart des disponibilités adverses. Cependant, l'eau baissant dans la vallée de la Roer, et le temps s'étant mis au beau, le maréchal Montgomery fixa au 23 février le déclenchement de l'opération *Grenade* et l'annonça à ses troupes par un ordre du jour qui concluait de la sorte :
« Nous sommes prêts pour le dernier round. La règle pour ce dernier round sera que nous nous battrons jusqu'au compte final. Il n'y aura pas de limite de temps... Nous avons amené notre adversaire où nous voulions le conduire. Il va recevoir un knock-out peu commun et porté de plus d'une direction. »
Et, comme entrée de jeu, l'aviation stratégique anglo-américaine, faisant décoller quelque 10 000 bombardiers et chasseurs d'escorte, lança sur le réseau de communications du Troisième Reich l'attaque la plus formidable de toute la guerre.
Plus de 200 objectifs figuraient au programme de cette opération dénommée *Clarion* et certains d'entre eux purent être attaqués de 1 500 mètres d'altitude, tant la D.C.A. adverse se révéla inefficace, en raison des prélèvements qu'Hitler avait effectués sur elle au profit du front de l'Est. Les résultats acquis en cette journée du 22 février se prolongeaient encore quand le colonel-général Jodl vint apporter à Eisenhower la capitulation du Troisième Reich. Le lendemain, à 2 h 45, l'artillerie de la 9e

Ci-dessus : le « Cheshire Regiment » se prépare à franchir le Rhin dans l'après-midi du 24 mars 1945. ***Depuis plus de 12 heures, les premiers éléments d'infanterie, appuyés par des chars amphibies, ont établi des têtes de pont entre Wesel et Rees.***

Page ci-contre : l'inondation provoquée par la rupture des barrages de l'Eifel cloue au sol la 9e armée U.S. et freine le 30e C.A. britannique.



Maréchal KESSELRING (1885-1960). — *Albert Kesselring ne s'éternise pas dans l'artillerie, sa première arme. Dès la Première Guerre mondiale, il demande à passer dans l'aviation et devient bientôt le grand collaborateur aérien du général von Seeckt, organisateur de la Reichswehr. De ce fait, il est appelé à jouer, en 1934, un rôle de premier plan dans la création et l'organisation de la Luftwaffe à laquelle il contribue beaucoup à insuffler l'esprit des traditions militaires allemandes.*
En 1936, il en devient le chef d'état-major, et, lorsque commence la Seconde Guerre mondiale, il commande une flotte aérienne en Pologne, puis au cours de la bataille de France.
C'est alors qu'il s'occupe personnellement des attaques aériennes sur l'Angleterre et de la préparation de l'opération Seelöve *(débarquement), à propos de laquelle il résume ainsi sa déception : « L'on avait souvent l'œil sur le Lion de la mer, mais il n'était jamais transformé en véritable plan. »*
*Promu maréchal en 1940, il fait campagne l'année suivante sur le front russe, pour prendre ensuite la direction de toutes les forces allemandes opérant en Méditerranée, sans autorité toutefois sur l'*Afrikakorps *de Rommel.*
En 1943 - 1944, on retrouve le maréchal Kesselring à la tête d'un groupe d'armées en Italie, et, en mars 1945, il remplace von Rundstedt à l'Ouest. Honneur suprême, mais charge écrasante de la défaite !
Fait prisonnier le 6 mai 1945, il est transféré en Italie où il est condamné à mort pour crimes de guerre, par un tribunal anglais, en 1946.
Il verra toutefois sa peine commuée en détention perpétuelle et sera finalement libéré en 1952. Il a publié ses Mémoires.



Ci-dessus : le 9 mars 1945, le maréchal Kesselring se voit confier le commandement du front occidental par le « Führer ».

armée américaine ouvrait le feu sur les positions allemandes de la Roer. La 15ᵉ armée (général von Zangen), qui les défendait, formait la droite du groupe d'armées « B » (maréchal Model). Encore que se tenant sur ses gardes, sa 353ᵉ I.D. n'en fut pas moins rejetée des ruines de Jülich par le 19ᵉ C.A. américain (major-général Raymond S. MacLain) tandis que, dans le secteur de Linnich, le 13ᵉ C.A. (major Alven G. Gillen) lui avait arraché une tête de pont de 2 kilomètres de profondeur. Le 7ᵉ C.A. (major-général John L. Collins) de la 1ʳᵉ armée américaine s'était associé à l'attaque et achevait, en fin de journée, le nettoyage de Düren.
Hitler, Rundstedt et Model firent flèche de tout bois pour conjurer la nouvelle crise qui s'annonçait. Schlemm fut dépouillé des renforts qu'on venait de lui dépêcher, et on leur adjoignit les 9ᵉ, 11ᵉ Pz.D. et 3ᵉ Pz.G.D. avec mission de prendre en flanc la poussée adverse qui s'orientait au nord-est. Le 27 février, toutefois, la rupture était chose faite dans la région d'Erkelenz ; et le surlendemain, le 13ᵉ C.A. passait en trombe la grosse agglomération de Rheydt-Mönchengladbach. Au même moment,

Ci-contre : une pluie de grenades au phosphore lancées par la 3ᵉ armée américaine tombe sur les rives du Rhin, en amont d'une petite ville.

*Page ci-contre: le pont Hohenzollern et les bords du Rhin à Cologne, en 1945.
Au cours des trois derniers mois de 1944, la R.A.F. largue plus de bombes sur l'Allemagne que pendant toute l'année 1943.*



Ci-contre et ci-dessous: les paras anglais et américains sautent à 8 kilomètres du Rhin et réalisent dans la journée leur jonction avec les éléments terrestres alliés.





Ci-dessus : contre les unités blindées alliées, engagées à corps perdu dans la conquête du Rhin, sur des terrains souvent défavorables, le « Panzerfaust », arme antichar, reste redoutable.

Ci-contre : les prisonniers allemands participent au déblaiement de Karlsruhe en ruines.

Page ci-contre, en haut : Pour l'armée allemande, c'est la défaite et son cortège de prisonniers, en route vers les camps.

Page ci-contre, en bas : Des civils terrorisés et des prisonniers, moins affolés, essaient de se protéger lors d'un duel d'artillerie.

à la gauche de la 9e armée, le 16e C.A. (major-général J.B. Anderson) s'élançait en direction de Roermond et de Venlo dans le dos de la 1re armée de parachutistes, cependant qu'à droite le 19e C.A. abordait Neuss juste en face de Düsseldorf.

Dans ces conditions, Schlemm reçut l'ordre de passer rive droite du Rhin avec son armée, et on lui doit cette justice d'écrire qu'il s'acquitta avec une remarquable habileté de cette délicate et périlleuse mission. A Rheinberg, Sonsbeck et Xanten, des combats d'arrière-garde lui donnèrent le temps d'écouler le gros de ses troupes, et de faire jouer sans bavure les

destructions prévues. Le 6 mars, en face de Wesel, la 9e armée américaine et la 1re armée canadienne opérèrent leur jonction. La double opération *Veritable-Grenade* coûta 53 000 prisonniers aux 18 divisions du Reich qui s'y étaient trouvées engagées. Mais le seul Crerar avait eu 15 634 tués, blessés et disparus dont 5 304 Canadiens.

Les Américains pénètrent dans Cologne...

Ce même 6 mars, la division de tête du 7e C.A. américain pénétrait dans Cologne. Ainsi, les Alliés bordaient le Rhin entre cette ville et Nimègue à plus de 150 kilomètres en aval. Il est vrai que, dans ce secteur, si son courant s'alanguit, ce fleuve s'élargit jusqu'à 250 et 300 mètres, et que tous les ponts le franchissant avaient été détruits. Son passage de vive force au nord de la Ruhr, selon la formule de Montgomery, allait demander, au groupe d'armées « Nord », deux semaines de délai et des moyens considérables. Et c'est ici que se démontre combien Eisenhower fut avisé en s'en tenant à son idée de manœuvre du 31 décembre 1944 : battre l'ennemi à l'ouest du





Le maréchal Model

***Maréchal MODEL (1891-1945).** — D'origine modeste, Walter Model poursuit une carrière assez obscure jusqu'en 1930, époque à laquelle il est appelé à travailler sous les ordres de von Brauchitsch au ministère de la Guerre. Présenté à Hitler par Goebbels, il devient chef du service des recherches. En 1939, Model est chef d'état-major du 4e corps d'armée en Pologne, puis de la 16e armée lors de l'offensive du 10 mai 1940 en France.*
Promu général en 1941, il commande une division blindée au début de la campagne de Russie. Son comportement énergique lui vaut un avancement rapide : commandement d'un corps blindé, puis de la 9e armée avec laquelle il participe à l'attaque infructueuse contre Koursk (juillet 1943) et endigue l'offensive russe. Nommé maréchal en mars 1944, il remplace von Manstein au groupe d'armées du Sud et parvient à rétablir la situation dans les Carpates. Hitler l'envoie alors sur le front de l'Ouest pour y prendre la succession de von Kluge, dans une situation désespérée. Model réussit à regrouper ses troupes à la frontière. En octobre, toujours à la tête d'un groupe d'armées, il prend part à l'offensive des Ardennes sous la haute direction de von Rundstedt, avant la catastrophe finale.
Le maréchal Model devait se suicider, le 21 avril 1945, après la capitulation de ses troupes, encerclées dans la Ruhr.

Rhin ; car s'il avait maintenu Bradley l'arme au pied, Hitler aurait pu, en face de lui, dégager les forces nécessaires pour mettre en échec le maréchal britannique, en aval de Cologne.
Il n'en fut rien, car le 6 mars, le groupe d'armées « B » se trouvait aux prises, à sa droite, avec la 1re armée américaine et, en son centre, avec la 3e, tandis que sa 5e *Panzerarmee* (colonel-général Harpe) se trouvait d'ores et déjà débordée sur ses deux ailes.
Selon le plan adopté primitivement, la 1re armée américaine devait fournir, à sa droite, la flanc-garde de l'opération *Grenade* et, à cet effet, le général Bradley l'avait portée aux effectifs de 3 corps d'armée et de 14 divisions. Mais il n'était pas prévu que la 3e armée participerait à l'offensive, et c'est subrepticement, en quelque sorte, que Patton, durant la deuxième semaine de janvier, avait poussé ses troupes sur la Moselle luxembourgeoise, la Sûre et l'Our à proximité du *Westwall*, en se couvrant vis-à-vis du S.H.A.E.F. du principe de la « défense agressive », alors que son agressivité ne visait rien d'autre que le Rhin de Coblence...
La défaite de la 15e armée allemande ouvrait, dans le dispositif du maréchal Model, une brèche que le général Hodges et sa 1re armée ne furent pas longs à exploiter. En possession de Cologne, le 7e C.A. prit, le 7 mars, la direction de Bonn. Quant au 3e C.A. (major-général Millikin) qui progressait à gauche du 7e, il avait ordre de s'emparer des passages de l'Ahr, et confia cette mission à la 9e D.B. (major-général John W. Leonard)

... et franchissent le Rhin à Remagen

Le 7 mars, en fin de matinée, le brigadier William M. Hoge, qui commandait le C.C. « B » de cette grande unité, fut avisé qu'à proximité de Remagen le pont de Ludendorff était toujours intact. Se détournant de l'exécution littérale de l'ordre reçu, qui lui donnait Sinzig pour objectif, il résolut incontinent de tenter sa chance et de s'en emparer. Un peu avant 16 heures, le sous-lieutenant Karl Timmermann, nommé la veille à la tête de la compagnie « A » du 27e bataillon d'infanterie blindée, s'aventura sur le tablier du pont, suivi de la section Burrows. A cette vue, la garde de l'ouvrage actionna la mise à feu électrique. En vain. Sous le tir des Américains, le sergent Faust — héros allemand de cet épisode — enflamma le cordeau détonant, mais l'effet de l'explosion fut insignifiant et, quelques minutes plus tard, le sergent Alex Drabik était le premier combattant américain à fouler la rive droite du Rhin ; derrière lui, le lieutenant du génie Hugh B. Mott et trois sapeurs déchargeaient les chambres de mine et jetaient dans le fleuve les explosifs qu'ils en retiraient.
« L'ennemi parvint jusqu'à Kreusberg et jusqu'au pont près de Remagen, lequel était encombré de fugitifs. Il le franchit et réussit à former une tête de pont sur la rive orientale. Contre-attaque tôt ce matin. On fera venir de Bonn la 11e Pz.D. Mais le carburant fait défaut. »



Ci-contre : avant une opération nocturne, des parachutistes britanniques s'enduisent le visage de suie pour éviter d'être repérés.

Ci-dessus : une batterie de canons anglais « Bofors » de 40 mm en action. Pour préparer et appuyer le franchissement du Rhin inférieur, Montgomery a réalisé une gigantesque concentration d'artillerie sur la rive occidentale du fleuve.



Page suivante : à l'abri d'un rideau de fumée, un véhicule chenillé amphibie américain (L.V.T.) pénètre dans le Rhin.







Ci-dessus : en septembre-octobre 1944, Hitler n'a pas hésité à appeler sous les drapeaux les garçons de quinze à dix-huit ans. En envoyant ces adolescents à la mort, il sacrifie l'avenir de l'Allemagne; n'a-t-il pas dit à Speer : « Si la guerre est perdue, la nation allemande périra également ! »

Ci-contre : dans l'Allemagne déchiquetée et démantelée, les Alliés continuent leur avance.

Page ci-contre : une fois le Rhin franchi, les soldats américains reprennent la marche en avant.

C'est dans ces termes décolorés que le *Journal* de l'O.K.W. enregistre cette catastrophe nationale. Il ne nous rend pas compte, ce faisant, de la rage d'Hitler, qui fut terrible; sur son ordre, rendus responsables de la surprise, le major Scheler et trois de ses camarades furent déférés à une cour martiale, condamnés à mort et impitoyablement fusillés. Depuis la guerre, d'aucuns ont soutenu que la destruction du pont de Remagen avait été sabotée par un groupe de patriotes allemands, désireux d'abréger les souffrances de leur pays en favorisant l'invasion occidentale. Le fait qu'au début de l'année 1967, la cour suprême de la République fédérale allemande ait réhabilité, sur la demande de sa veuve, la mémoire du malheureux Scheler, s'oppose à cette version.

Vingt-quatre heures après la surprise, les Américains étaient déjà 8 000 dans la tête de pont et, le 17 mars, ils y avaient installé 4 divisions (9e, 78e, 99e D.I., 9e D.B.). Le même jour, le viaduc s'effondra dans le lit du fleuve. Hitler avait concentré sur lui les effets d'une batterie de 170 mm, de l'aviation et des *V2* du maréchal Göring, des torpilles humaines et des hommes-grenouilles de la *Kriegsmarine*. Mais déjà les pontonniers de la 1re armée l'avaient doublé, en protégeant leur construction par des barrages de filets, et les deux rives du Rhin étaient tout hérissées de batteries de D.C.A.

A son tour, Patton force le « Westwall »

Ayant transféré le 3e C.A. et 3 divisions à la 1re armée, Patton conservait sous ses ordres les 8e, 12e et 20e C.A. qui encadraient 12 divisions dont 3 blindées. Le franchissement de l'Our et de la Sûre, sur le front Saint-Vith-Echternach, ne fut pas une petite affaire, en raison de la crue; de même le forcement du *Westwall* qui s'ensuivit. Au 12e C.A., on a cité cette division qui eut à réduire 120 casemates bétonnées; on employa contre elles jusqu'à des canons automoteurs de 155 mm enfilant leurs embrasures à 300 mètres de distance.

En dépit de tout, fin février, les 8e et 12e C.A. se trouvaient sur la Kyll, ayant progressé d'une trentaine de kilomètres en territoire allemand. Quant au 20e, il avait enlevé Sarrebourg et s'était avancé jusqu'au sommet du triangle que forment la Moselle et la Sarre à leur confluent, un peu en amont de Trèves.

Jusqu'ici la 7e armée allemande (général Brandenberger), qui faisait face à Patton, s'était défendue avec ténacité, mais cette ténacité même explique que, le 1er mars, ayant épuisé ses moyens, elle se soit littéralement effondrée. Ce jour-là, écrit Patton, Walker, commandant du 20e C.A., « m'appela à 14 h 15, pour me dire que la 10e D.B. se trouvait à Trèves et qu'elle s'était emparée d'un pont intact sur la Moselle. La prise de ce pont était due à l'action héroïque du lieutenant-colonel J.J. Richardson, décédé. Roulant dans le véhicule de tête de son bataillon d'infanterie blindée, il aperçut à l'autre bout du pont les fils qui commandaient




1
2
3
4



Pris sur le vif, différents épisodes du franchissement du Rhin :

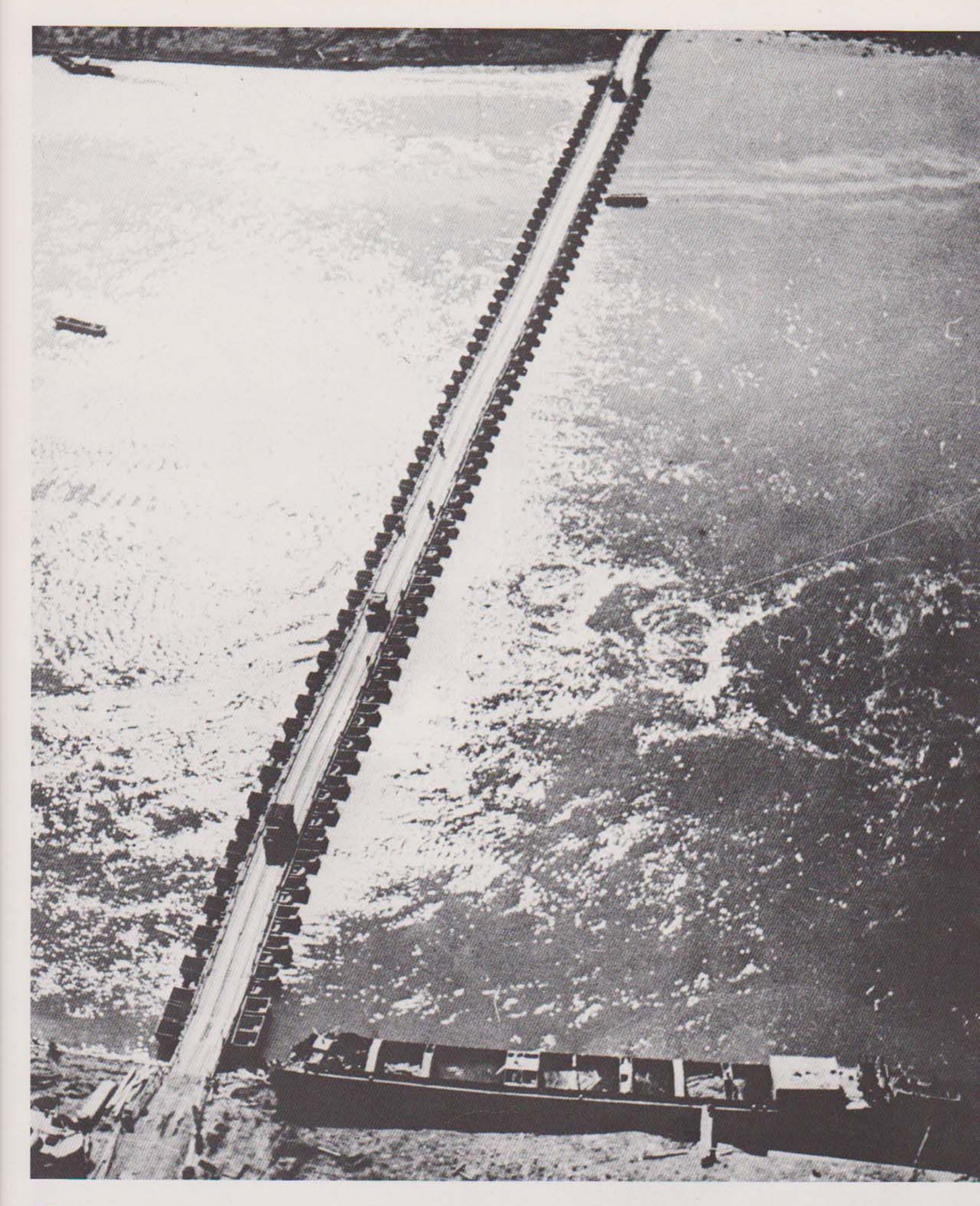
1 - l'infanterie américaine embarque pour passer le Rhin.

2 - la 7e armée américaine, au sud de Worms, se prépare à traverser.

3 - transport de chars légers de la 9e armée américaine.

4 - les hommes de la 7e armée américaine se préparent à franchir le Rhin le 26 mars 1945, au matin.

5 - un moment émouvant pour l'infanterie de la 7e armée américaine : elle va mettre pied sur l'autre rive du Rhin.



l'explosion des charges; sautant à terre, il se précipita à la tête du pont sous un feu violent et les coupa. Ainsi l'épreuve corrosive de la bataille fait ressortir le métal pur. »
Le 3 mars, le forcement de la Kyll, à Kyllburg, par la 5e D.I. (major-général Le Roy S. Irwin), permit au général Eddy, commandant du 12e C.A., de séparer sa 4e D.I., et celle-ci, aux ordres du major-général Hugh J. Gaffey, dans un raid d'une folle audace, couvrit 43 kilomètres dans la seule journée du 5 mars, atteignant Daun dans la soirée. Le surlendemain, elle arrivait au Rhin en aval de Coblence. A sa gauche, la 11e D.B. (major-général Holmes E. Dager), qui avait pris de l'avance sur le 8e C.A., établissait, le 11 mars, dans la région de Brohl, un premier contact avec la 1re armée américaine.

La coordination des opérations interdite aux Allemands

Le 8 mars, le rédacteur du *Journal de marche* de l'O.K.W. notait que le 53e A.K. avait été « cylindré » et que toute conduite coordonnée des opérations s'annonçait impossible. Et



Ci-dessus : des renforts pour la 9e armée américaine, affectée au 21e groupe d'armées de Montgomery, depuis le 31 décembre 1944.

Ci-contre : l'infanterie de la 70e division de la 7e armée américaine entre dans Sarrebruck, le 20 mars 1945.

Page ci-contre : vue aérienne d'un pont de bateaux sur le Rhin, fruit de l'organisation américaine.



Ci-dessus : après avoir franchi le Rhin, les Britanniques se dirigent sans tarder vers la Baltique. La 2e armée du général Dempsey s'empare de Münster, clef de la Westphalie.

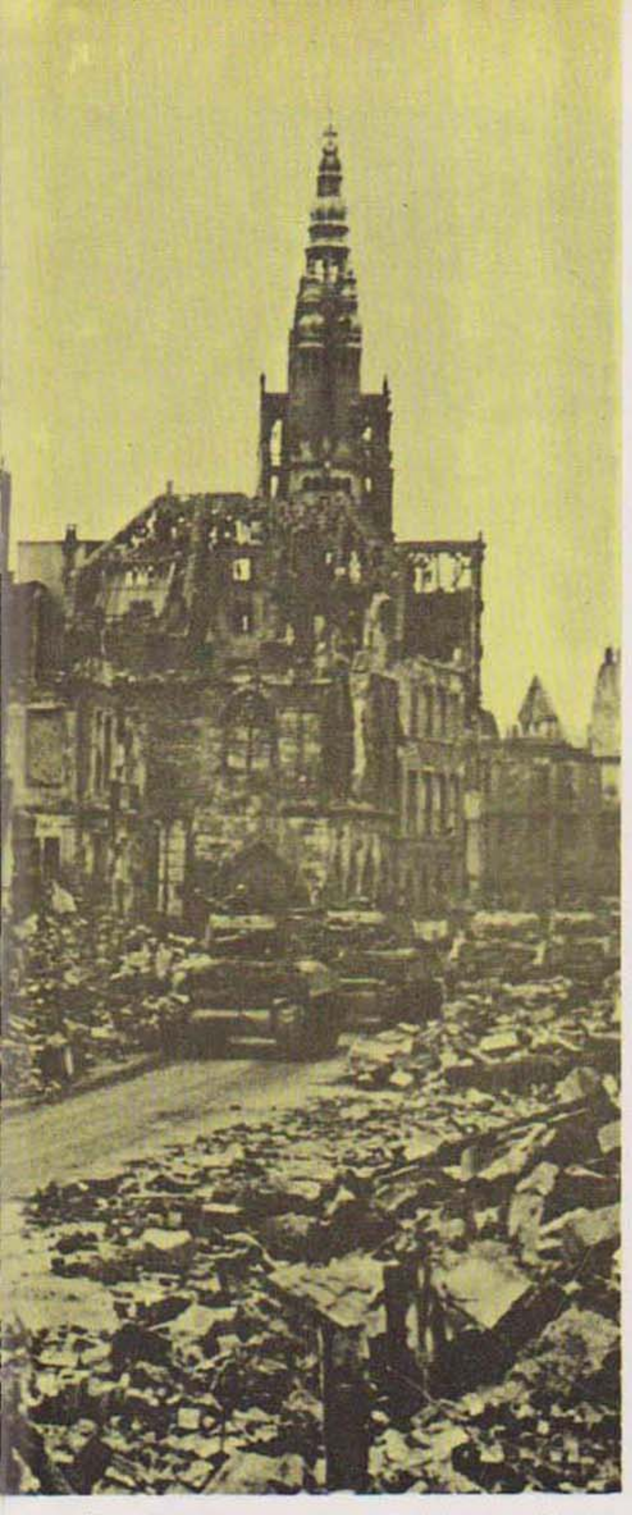
c'était si vrai que le général von Rothkirch und Panthen, commandant de cette grande unité, se fit capturer dans des circonstances que Bradley nous rapporte ainsi :

« Si rapide était la dissolution que même les officiers supérieurs allemands perdaient le contact avec leur front disloqué. Un jour, un commandant de corps allemand arriva en voiture au milieu d'un plein champ de soldats apathiques, et leur demanda pourquoi ils n'étaient pas en train de combattre les Alliés. Il fallut qu'un M.P. l'empoignât par l'épaule et l'invitât à rejoindre l'assemblée pour qu'il s'aperçût qu'il était tombé au milieu d'un rassemblement de prisonniers de guerre. »

Au total, cette seconde phase de la bataille de Rhénanie, dénommée opération *Lumberjack* (guenilles), avait rapporté au groupe d'armées « Centre » 51 000 prisonniers. Elle lui avait, de plus, procuré l'inestimable tête de pont de Remagen que la 15e armée allemande ne réussit pas à réduire, les 4 unités blindées qu'à cet effet Model avait subordonnées à l'énergique lieutenant-général Bayerlein ne réunissant pas plus de 5 000 hommes, 60 chars et 30 canons. Ce furent, au contraire, les Américains qui s'étendirent dans toutes les directions, tant et si bien que, le 22 mars, ils tenaient, rive droite du Rhin, un front de 40 kilomètres sur une profondeur maximale de 16.

Hitler s'oppose à l'abandon du « Westwall »

Comme on l'a dit, en raison des moyens réclamés par Montgomery pour porter son groupe d'armées au-delà du Rhin, dans le Nord de la



Ruhr, Eisenhower avait primitivement limité son opération à la rive gauche de la Moselle. Toutefois, l'obstination d'Hitler à maintenir le groupe d'armées « G » dans le saillant délimité par Haguenau, Sarrebruck, Cochem, au nord de la Moselle, et Coblence, allait le convaincre de l'opportunité de porter à l'ennemi un troisième coup à l'ouest du Rhin, auquel allaient participer la 3e armée américaine et le groupe d'armées « Sud ».

Le colonel-général Hausser, commandant du groupe d'armées « G », venait de prendre sous ses ordres la 7e armée, à la tête de laquelle avait été appelé le général Obstfelder, et qui, tant bien que mal, faisait face à Patton.

Il disposait toujours de la 1re armée (général Foertsch) qui occupait le front de la Moder et la ligne Siegfried (ou *Westwall*) jusqu'aux environs de Forbach, tandis que, rive droite du Rhin, la 19e armée, depuis l'évacuation de la poche de Colmar, se trouvait directement subordonnée à l'O.K.W. Cet ensemble, au point où nous en sommes, ne comptait pas plus de 13 divisions, pour la plupart usées jusqu'à la corde, encore que certaines d'entre elles fissent toujours bonne figure, telles la 2e Geb.D (lt-général Degen) ou la 6e Geb.D des *Waffen S.S.* (lt-général Brenner).

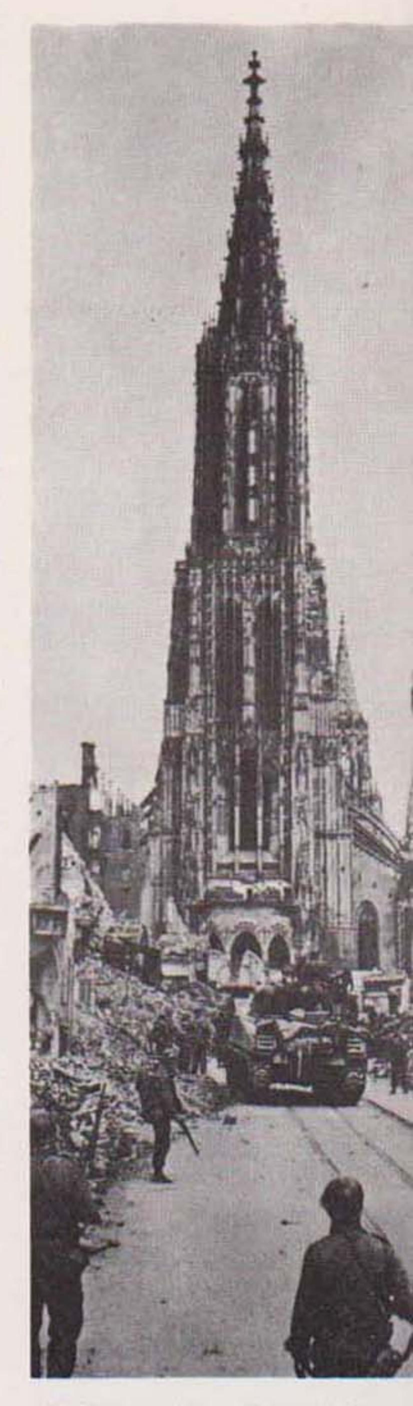
Dans cette situation, Hausser et ses commandants d'armées étaient d'avis qu'il convenait, sans tarder davantage, de mettre le Rhin derrière eux, entre le confluent de la Moselle et celui de la Lauter, quitte à abandonner le *Westwall*, après en avoir détruit les installations. Mais Hitler s'écria avec indignation qu'on ne pouvait sacrifier de la sorte ce chef-d'œuvre du génie allemand à l'édification duquel il avait tant contribué.

Là encore le Führer s'abusait sur la valeur de cet ensemble. Pour avoir visité l'un des ouvrages conquis par la 76e D.I., Patton, avec sa perspicacité coutumière, n'a pas laissé d'en relever le point faible : « Trois étages d'installations enterrées avec toilettes, douches, infirmerie, buanderie, cuisine, magasins, et toutes les commodités imaginables, plus une énorme installation téléphonique (il s'agissait d'un P.C.). L'électricité et la chaleur provenaient d'une paire de diesels identiques actionnant des génératrices. Toutefois, toute la puissance offensive de l'ouvrage consistait en 2 mitrailleuses et un mortier de 60 mm, installés sous des coupoles qui s'élevaient et s'éclipsaient sous l'effet d'un appareil hydraulique. Le mortier avait cette particularité de pouvoir être actionné à distance. Comme tous les autres, cet ouvrage avait été pris grâce à une charge de dynamite explosant contre sa porte de derrière. Sur les tourelles qui mesuraient 254 mm d'épaisseur, se remarquaient les traces de nos obus de 90 mm ; tirés d'une portée de 200 mètres, ils avaient simplement ricoché. »

En cinq jours, Patton déplace en avant le centre de gravité de sa 3e armée...

Quoi qu'il en soit, ni Hitler ni ses subordonnés ne s'imaginèrent qu'il allait suffire de quatre ou cinq jours à Patton pour reporter du Rhin de Brohl et de Coblence à la Moselle de Mayen et de Cochem le centre de gravité de sa 3e armée. A gauche, le 8e C.A., réduit à 2 divisions, observerait Coblence ; au centre, le 12e C.A. porté à 6 divisions (5e, 76e, 89e, 90e D.I. ; 4e et 11e D.B.) recevait Bingen, sur le Rhin, et Bad-Kreuznach, sur la Nahe, comme premiers objectifs ; à droite, le 20e C.A. (26e, 80e, 94e D.I. ; 10e D.B.) avait l'ordre de foncer sur Kaiserslautern, dans le dos des défenseurs du *Westwall* qu'assaillerait de front la 7e armée américaine, laquelle encadrait, sous les ordres du lieutenant-général Alexander M. Patch, 12 divisions dont la 3e D.I.A.

Comme on voit, le troisième acte de la bataille de Rhénanie, dénommé *Undertone*, allait



Ci-dessus : dans Ulm, vieille ville wurtembergeoise, le même spectacle surprenant qu'à Cologne et que dans de nombreuses cités allemandes : les flèches de la cathédrale gothique ont résisté aux bombardements.

Ci-contre et ci-dessous :
Le « Landser », c'est-à-dire le « poilu » allemand, est au bout de son courage. De mars à avril 1945, la moyenne quotidienne des prisonniers qui se rendent aux Alliés passe de 10 600 à 29 000 pour atteindre 50 000 au milieu du mois d'avril.



mettre aux prises 22 divisions alliées à peu près intactes à 13 allemandes menaçant ruine. Effectivement, depuis les derniers jours de janvier, la 7ᵉ armée américaine était demeurée l'arme au pied ou peu s'en faut entre Haguenau et Forbach. Quant à la 3ᵉ armée, ses pertes, du 29 janvier au 12 mars, ne dépassaient pas 21 581 officiers, sous-officiers et soldats, dont 3 650 tués et 1 374 disparus, ce qui correspond à une moyenne quotidienne, pour 12 divisions, de 40 hommes dont 8 tués par grande unité. Et ce chiffre, assez modique, nous conduit à une autre constatation : à savoir que « Sang et tripes », ainsi que le troupier surnommait George S. Patton, était tout autre chose que le tranche-montagne dont il affectait les allures, et qu'à l'ordinaire, la réflexion, l'expérience et sa profonde culture historique lui dictaient les moyens propres à épargner le sang de ses hommes.

...et la fait triompher des difficultés du terrain

Dans la soirée du 14 mars, dans la région de Treis que l'on situera à 12 kilomètres en aval de Cochem, le 12ᵉ C.A. avait déjà la plupart des 5ᵉ et 90ᵉ D.I. sur la rive droite de la Moselle, ce qui permit à Manton S. Eddy de séparer sans retard ses 4ᵉ et 11ᵉ D.B. A sa droite, le 20ᵉ C.A. attaquait en direction de Saint-Wendell, dans le dos des défenseurs de la ligne Siegfried. Enfin, le 15 mars à l'aube, l'heure H sonna pour la 7ᵉ armée ; son 6ᵉ C.A. (3ᵉ D.I.A. ; 36ᵉ, 42ᵉ, 103ᵉ D.I. ; 14ᵉ D.B.) monta à l'assaut du front de la Moder ; son 15ᵉ s'en prit au *Westwall*, sa gauche vers Saarlautern (naguère Sarrelouis) au contact du 20ᵉ C.A.

Le 16 mars, ayant progressé de 50 kilomètres en quarante-huit heures, la 4ᵉ D.B., au passage de la Nahe, dans la région de Bad-Kreuznach, eut un gros engagement avec la 2ᵉ Pz.D. (major-général von Lauchert). Patton, toutefois, connaissant l'ardeur de Gaffey, son ancien chef d'état-major, ne l'avait pas laissé faire cavalier seul et, opportunément renforcée, la 4ᵉ D.B. eut raison de cette contre-attaque désespérée et reprit sa marche en avant, de sorte que, le 19 mars, elle parvenait à 10 kilomètres à l'ouest de Worms et à 16 au sud-ouest de Mayence ; le même jour, le 20ᵉ C.A., auquel la 7ᵉ armée avait passé sa 12ᵉ D.B. (major-général R.R. Allen), poussait ses pointes blindées jusqu'à 25 kilomètres de Kaiserslautern. Depuis le franchissement de la Moselle, les pertes de la 3ᵉ armée,

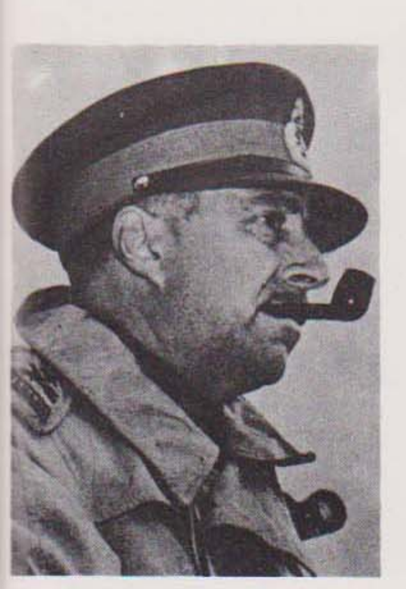
Ci-dessous : des chars américains traversent Mönchengladbach, en direction de la Ruhr.





Ci-dessus : le lieutenant-général Sir Miles Dempsey, un chef expérimenté qui a acquis la réputation de ne jamais exposer ses hommes en vain.

***Général DEMPSEY (1896-1969).** — Miles Christopher Dempsey est né dans le Cheshire. Sorti de l'école de Sandhurst en 1915, il participe à la Première Guerre mondiale en Belgique et en France, puis va servir en Irak.*
Entre les deux guerres, il suit les cours de l'école d'état-major, puis occupe successivement des postes plus importants au War Office *et en Afrique du Sud.*
Lieutenant-colonel en 1939, il se fait remarquer par ses qualités militaires et sa bravoure dans des actions d'arrière-garde, lors de la retraite de Dunkerque (1940). Général en 1942, Dempsey commande successivement une division blindée et le 13e corps de la 8e armée, avec lequel il combat en Libye, en Tunisie, en Sicile, en Italie.
Spécialiste des opérations combinées, il attire l'attention de Montgomery — auquel on l'a même parfois comparé pour ses dons de stratège. Il suit ce dernier en Angleterre en janvier 1944 pour préparer l'opération Overlord.
A la tête de la 2e armée britannique, Dempsey débarque le 6 juin dans la région de Caen et participe à la prise de cette ville, un mois après, ainsi qu'à la réduction de la poche de Falaise.
Ayant franchi la Seine à Vernon (25 août 1944), il libère Bruxelles et Anvers, livre la bataille d'Arnhem, force le passage du Rhin (mars 1945), de la Weser, de l'Elbe, et s'empare de Hambourg et de Lübeck.
Mais l'Extrême-Orient l'attend : en Birmanie d'abord; dans le Sud-Est asiatique ensuite; puis le Moyen-Orient enfin, où il exerce de hauts commandements.
En 1951, il devait être placé, en Angleterre, à la tête des forces terrestres.



Ci-dessus : le lieutenant-général Henry Crerar.

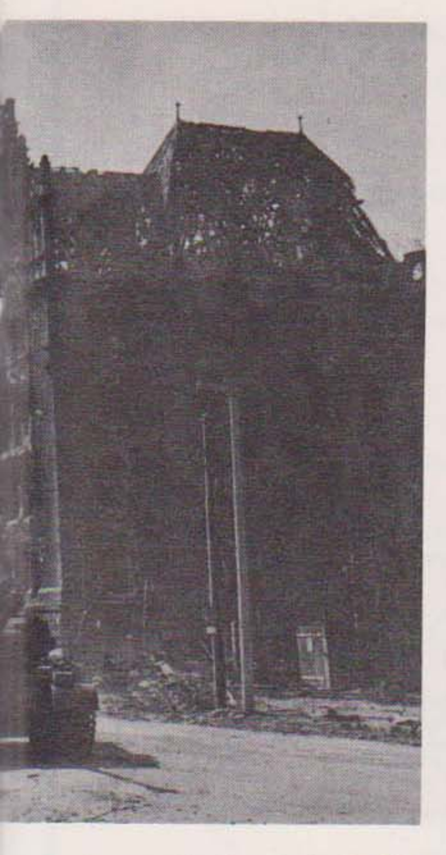
accidentés compris, n'excédaient pas 800 hommes, alors qu'elle avait capturé 12 000 prisonniers.
Quarante-huit heures plus tard, au 12e C.A., la 90e D.I., qui avait perdu deux généraux de division en Normandie, s'occupait à nettoyer Mayence, la 4e D.B. occupait Worms et la 11e prenait ses quartiers au sud de cette ville, tandis qu'au 20e C.A., Walton H. Walker avait jeté sa 12e D.B. dans Ludwigshafen, et lançait sa 10e sur Landau. Pas plus que les difficultés naturelles de l'Eifel, celles du Hunsrück qui les égalaient n'avaient été capables de freiner l'élan de la 3e armée, soutenue du haut du ciel avec autant de souplesse que d'efficacité par la 19e force aérienne tactique du major-général Weyland.
Face à la 1re armée allemande, la 7e armée américaine avait eu la tâche passablement plus difficile, ainsi qu'en témoignent les notes prises le 15 mars par Pierre Lyautey qui, en sa qualité d'officier de liaison, accompagna l'attaque de la 3e D.I.A. (général Guillaume) par-dessus la Moder :
« 15 mars - Préparation d'artillerie. Les deux mille coups prévus embrasent le décor. Assaut du 4e tirailleurs tunisiens. La compagnie de tête court, à 7 heures du matin, de ruines en ruines,



de pans de mur en pans de mur, atteint la voie ferrée, s'engage dans le passage en-dessous et bondit sur l'usine à gaz déchiquetée et démantelée. Réaction très violente d'artillerie, de mortiers, de mitrailleuses. Impossible de déboucher. Tout le secteur s'allume. La compagnie se cramponne à l'usine à gaz. Un premier puis un deuxième char sautent.
« Au-delà de l'église, le spectacle est celui des matinées de grosse attaque : sanitaires, civières, éclopés qui déambulent avec leurs fiches blanches, odeur de sang et de bouillie, chaleur étouffante. Les dernières vaches d'Oberhoffen-Bénarès râlent parmi les décombres. »
Il fallut quatre jours au major-général Edward H. Brooks, commandant du 6e C.A., pour reprendre aux Allemands le terrain perdu en basse Alsace à la suite de l'opération *Nordwind*. Puis il aborda le *Westwall* entre le Rhin et les Vosges.

Les Français participent à l'invasion de l'Allemagne

Le général de Gaulle, ainsi que le général de Lattre, n'entendaient pas, toutefois, que l'armée française demeurât confinée rive gauche du fleuve, dans une mission purement défensive ; ils voulaient la voir participer à l'invasion du Troisième Reich et, nous dit le général de Gaulle, en attendant une décision définitive de la part du S.H.A.E.F., « le général Devers, bon allié et bon camarade, sympathisait avec les désirs du général de Lattre ».
C'est pourquoi le 18 mars, le général de Monsabert reçut le commandement d'une *Task*





Force, composée de la 3e D.I.A. et des deux tiers de la 5e D.B. Se dirigeant sur Spire, elle devait ménager, à la 1re armée française, un créneau sur le Rhin allemand.
Il fallut trois jours et une perte de 2 200 hommes aux 3 divisions d'infanterie du 6e C.A. américain pour venir à bout du tronçon du *Westwall* qui constituait leur objectif, mais à coups d'infanterie et de génie, Brooks finit par percer entre Wissembourg et Pirmasens. De son côté, Monsabert se trouva en difficulté devant le Bienwald. En dépit de tout, ses blindés avaient atteint la région de Maximiliansau, en face de Karlsruhe, dans la soirée du 24 mars. Patch, s'étant emparé la veille de Landau, la bataille du Palatinat, troisième acte de la bataille de Rhénanie, tirait à sa fin.
Elle le faisait à l'entière satisfaction d'Eisenhower. Du 8 février au 24 mars, l'ennemi avait perdu 280 000 prisonniers. Ce n'étaient donc que les débris de 5 armées allemandes qui avaient repassé le Rhin à la frontière germano-néerlandaise et à la frontière franco-allemande. Mais c'était encore le groupe d'armées « B » qui avait le plus souffert, puisqu'à la même date Patton, à lui tout seul, revendiquait 140 112 captifs, contre les 53 000 qu'avait rapportés l'opération *Veritable-Grenade* au groupe d'armées « Nord ». Ainsi donc, Eisenhower s'était assuré du succès non seulement sur les armes d'Hitler, mais encore sur les arguments de Montgomery.

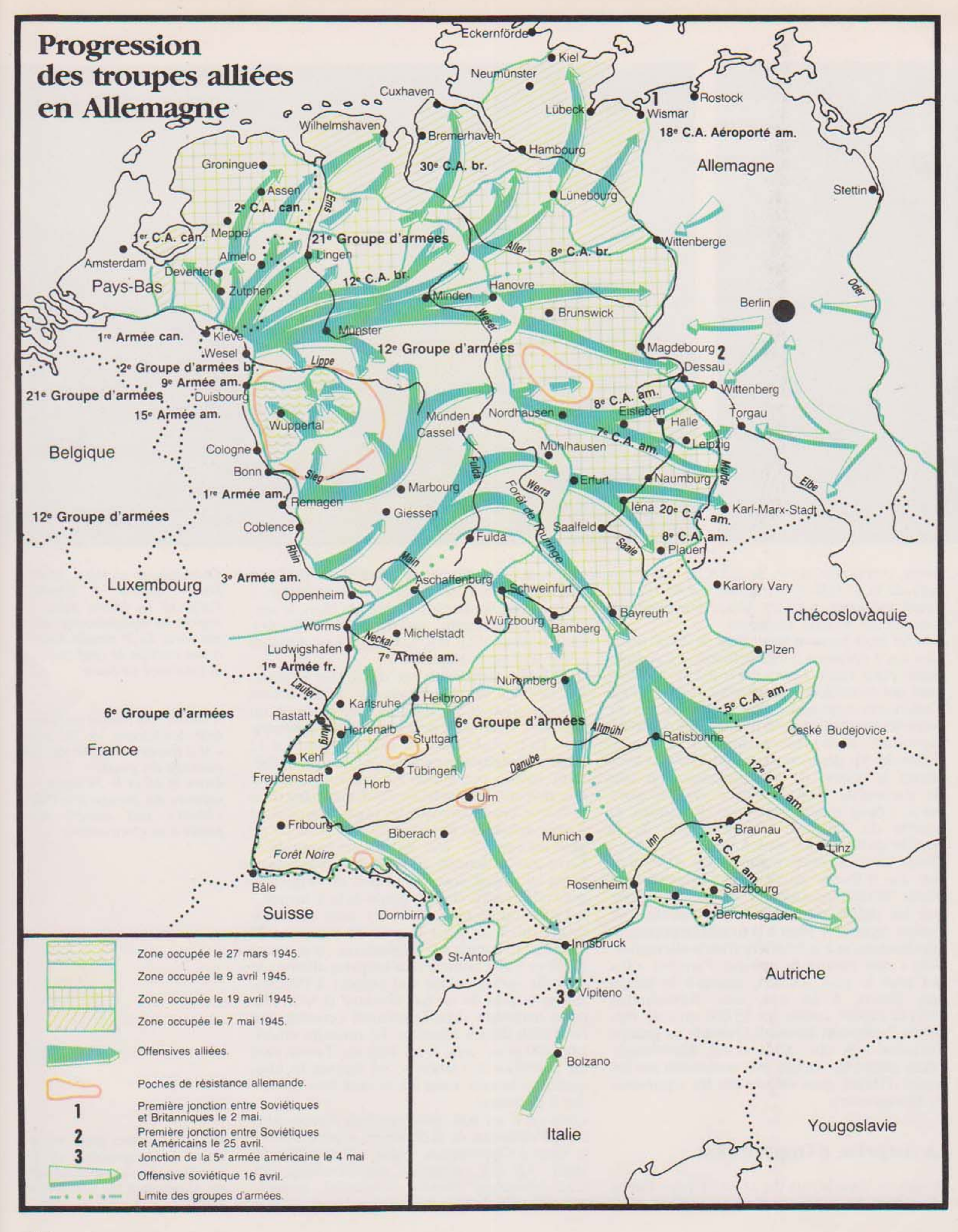
La surprise d'Oppenheim

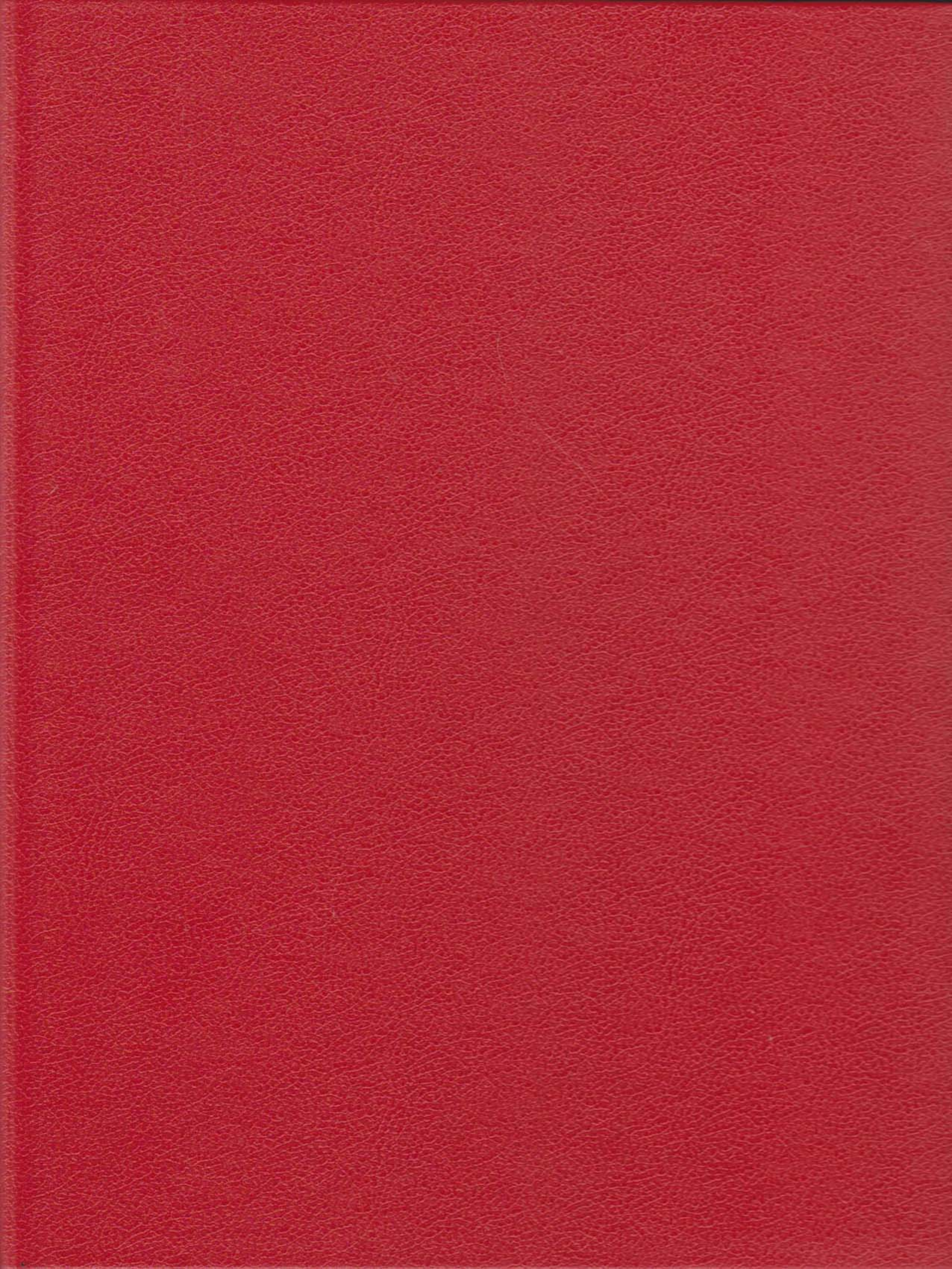
Et surtout, dans la nuit du 22 au 23 mars, Patton réussissait, à son tour, à franchir le Rhin, ainsi que le lui recommandait Bradley, en profitant du désarroi de l'adversaire. A cette intention, il avait choisi, les berges s'y prêtant bien, le secteur d'Oppenheim qu'occupait la 5e D.I. (major-général Le Roy S. Irwin), à mi-distance entre Worms et Mayence.
A 22 h 30, commencèrent, d'une rive à l'autre, les navettes de 200 *Pipercubs*, petits avions d'observation et de réglage à bord desquels un fantassin armé avait pris la place de l'observateur. La première tête de pont formée, les 12 engins de débarquement L.C.V.P. du « détachement naval » que Patton avait minutieusement entraîné sur la Moselle de Toul, entrèrent dans le fleuve, cependant que les pontonniers, dont il avait refusé de se séparer — de peur de ne plus les revoir — lors de sa manœuvre de la Sarre aux Ardennes, se mettaient immédiatement au travail, sous les ordres du brigadier-général Conklin, chef du génie de la 3e armée.
A l'aube du 23 mars, la 5e D.I. avait déjà, rive droite du Rhin, pour le prix de 8 tués et 20 blessés, 6 bataillons d'infanterie, soit entre 4 000 et 5 000 hommes. La surprise allemande fut telle qu'en faisant son rapport à Bradley, Patton le pria de ne pas ébruiter la nouvelle, pour maintenir dans l'obscurité l'ennemi qui l'attendait devant Mayence. En militaire américain 100 pour cent, il lui suffisait d'avoir joué un bon tour à « Monty », en forçant le Rhin quelques heures avant lui, et sans rien demander à personne.
Quoi qu'il en soit, quarante-huit heures plus tard, 5 divisions de la 3e armée avaient franchi le Rhin à Oppenheim, axées sur la vallée du Main : 12e C.A., direction Aschaffenburg, 20e C.A., direction Hanau. « Activité ! Activité ! Vitesse ! » disait Napoléon.

Ci-dessus, à gauche : Eisenhower donne à Bradley l'objectif de l'Elbe, dans la région de Magdebourg. A la mi-avril, la 9e armée américaine occupe le chef-lieu de la province de Saxe.

A droite : un canon automoteur américain de 90 mm « M » traverse le Rhin sur un ouvrage du génie.
Entre le 26 et le 28 mars les sapeurs du groupe d'armées « Nord » ont ouvert sept ponts à la circulation.

Page suivante : carte montrant la progression et la jonction des troupes alliées en Allemagne, au printemps 1945.


Progression des troupes alliées en Allemagne
Eckernförde
Kiel
Neumünster
Cuxhaven
1
Rostock
Lübeck
Wismar
18e C.A. Aéroporté am.
Wilhelmshaven
Bremerhaven
Hambourg
Groningue
30e C.A. br.
Allemagne
Stettin
Assen
2e C.A. can.
Ems
Lünebourg
1er C.A. can.
Meppel
21e Groupe d'armées
Wittenberge
Amsterdam
Almelo
Lingen
Aller
8e C.A. br.
Deventer
Pays-Bas
12e C.A. br.
Oder
Zutphen
Minden
Hanovre
Berlin
Brunswick
Weser
1re Armée can.
Kleve
Münster
Wesel
12e Groupe d'armées
Magdebourg
2
2e Groupe d'armées br.
Lippe
Dessau
9e Armée am.
21e Groupe d'armées
Duisbourg
8e C.A. am.
Wittenberg
15e Armée am.
Eisleben
Torgau
Wuppertal
Münden
Nordhausen
Halle
Cassel
7e C.A. am.
Belgique
Cologne
Mühlhausen
Leipzig
Mulde
Bonn
Sieg
Erfurt
Naumburg
Elbe
Marbourg
Fulda
Werra
1re Armée am.
Remagen
Iéna
20e C.A. am.
Karl-Marx-Stadt
12e Groupe d'armées
Giessen
Forêt de Thuringe
Coblence
Saalfeld
8e C.A. am.
Fulda
Saale
Plauen
Rhin
Main
Luxembourg
3e Armée am.
Aschaffenburg
Schweinfurt
Karlory Vary
Oppenheim
Tchécoslovaquie
Bayreuth
Worms
Würzbourg
Bamberg
Neckar
Michelstadt
Ludwigshafen
Plzen
7e Armée am.
1re Armée fr.
Nuremberg
Lauter
5e C.A. am.
Karlsruhe
Heilbronn
6e Groupe d'armées
Rastatt
6e Groupe d'armées
Murg
Herrenalb
Altmühl
Ratisbonne
Ceské Budejovice
France
Stuttgart
Kehl
Danube
Tübingen
12e C.A. am.
Freudenstadt
Horb
Ulm
Braunau
Fribourg
Biberach
Munich
Inn
3e C.A. am.
Linz
Forêt Noire
Bâle
Rosenheim
Salzbourg
Suisse
Dornbirn
Berchtesgaden
Innsbruck
St-Anton
Autriche
3
Vipiteno
Bolzano
Italie
Yougoslavie
Zone occupée le 27 mars 1945.
Zone occupée le 9 avril 1945.
Zone occupée le 19 avril 1945.
Zone occupée le 7 mai 1945.
Offensives alliées.
Poches de résistance allemande.
1 Première jonction entre Soviétiques et Britanniques le 2 mai.
2 Première jonction entre Soviétiques et Américains le 25 avril.
3 Jonction de la 5e armée américaine le 4 mai
Offensive soviétique 16 avril.
Limite des groupes d'armées.



LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La Seconde Guerre mondiale fut une guerre totale : elle embrasa l'immense continent qui s'étend de la mer de Chine jusqu'aux côtes bretonnes de la mer d'Iroise, plus le Japon, l'Afrique du Nord, la Grande-Bretagne, avec la Méditerranée, l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.
L'engagement des belligérants fut également total. Ceux-ci levèrent d'importantes armées en faisant appel au maximum de leur potentiel humain et à leurs ressources économiques et techniques, ainsi qu'à celles des pays envahis.
Du 1er septembre 1939 au 2 septembre 1945, ce conflit immense entre les puissances de l'Axe et les Alliés se traduisit par 55 millions de morts, des destructions indescriptibles, des déportations de milliers de personnes, la persécution de millions de juifs, les camps de concentration,...
L'ampleur de cette guerre fut telle qu'il serait impossible de suivre l'enchevêtrement des combats et des événements sans point de repère significatif. Nous en avons choisi vingt-cinq, dont chacun jalonne les étapes d'une lutte qui fut sans merci.
Ces 25 volumes constituent un récit de guerre détaillé et passionnant, illustré de photographies authentiques.
Ensemble, ils forment une collection inédite et exclusive, un témoin de valeur de l'époque la plus noire de l'histoire de l'Humanité.

La Seconde Guerre mondiale
Editions Christophe Colomb

